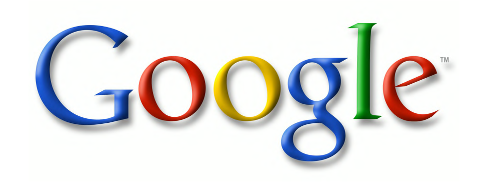
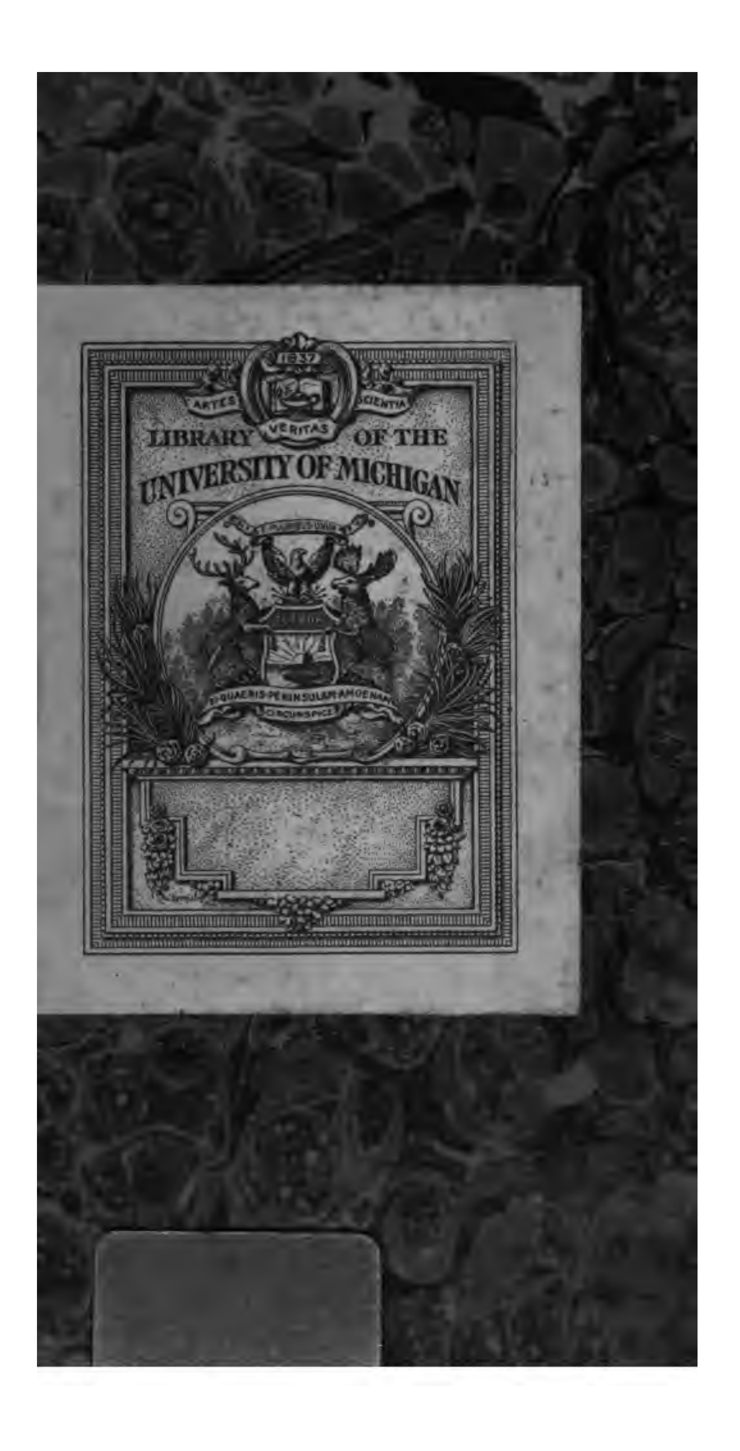





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME SECOND.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

POÈTES FRANÇAIS.

MAYNARD.

François Maynard, né à Toulouse en 1542, fut un des premiers membres de l'Académie française. Son mérite lui fit obtenir l'emploi de secrétaire de la reine Marguerite. Il mourut dans sa province en 1646. Il avait beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Il est fâcheux que ses vers soient remplis de plaintes continuelles contre les grands.

L'AUTEUR A SON LIVRE.

Petit livre que j'ay poly
Dans une longue solitude,
Croy-moy, demeure ensevely
Sous la poudre de mon estude.

Tu n'es qu'un foible original
De louange et de raillerie;
Et c'est un rude tribunal,
Que celuy de l'imprimerie.

Je pleure desjà ton destin.
Tu vas passer pour ridicule,
Chez les rois du pays latin
Dont le sceptre est une férule.

Tu n'esblouis pas tes lecteurs
Avec la céruse et le plâtre
Dont la pluspart de nos auteurs
Fardent leurs pièces de théâtre.

Ta muse treuve tant d'appas
A se promener à son aise,
Que les cothurnes ne sont pas
Une chaussure qui lui plaise.

Puis la troupe des raffinez
Qui nous élève, et nous ravale,
Mesprise les vers qui sont nés
D'une plume provinciale.

Mais tu fais croire à nos amis
Que l'Europe sera remplie
Du nom qu'Apollon t'a promis,
Si la presse te multiplie.

C'est avoir trop de vanité :
Ceux qui refondent la grammaire,
N'espargnent pas l'antiquité
Ny de Virgile, ny d'Homère.

Si tu vas courir l'univers
Pour chercher l'estime publique;
Tu verras tomber sur mes vers
Tous les foudres de la critique.

ODE.

Alcippe, reviens dans nos bois,
Tu n'as que trop suivy les rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole :
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arresteront pas le Temps qui tousjours vole,
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

La cour mesprise ton encens.
Ton rival monte, et tu descens.
Et dans le cabinet le favory te joue.
Que t'a servy de fléchir les genous,
Devant un dieu fragile, et fait d'un peu de boue,
Qui souffre, et qui vieillit pour mourir comme nous?

Romps tes fers, bien qu'ils soient dorez.
Fuy les injustes adorez;
Et descends dans toy-mesme à l'exemple du sage.
Tu vois de près ta dernière saison;
Tout le monde connoist ton nom et ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Ne forme que des saints désirs,
Et te sépare des plaisirs
Dont la molle douceur te fait aymer la vie.
Il faut quitter le séjour des mortels;
Il faut quitter Philis, Amarante et Silvie,
A qui ta folle amour eslève des autels.

Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or, le plastre de ta chambre.
Il faut quitter ces jardins tousjours verds,
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des printemps au milieu des hyvers.

C'est en vain que loin des hazards
Où courent les enfans de Mars,
Nous laissions reposer nos mains et nos courages;
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous mesnager,
Et beau prévenir le danger,
La mort n'est pas un mal que le prudent évite.
Il n'est raison, adresse, ny conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose les pays inconnus au soleil.

Le cours de nos ans est borné;
Et quand nostre heure aura sonné,
Clothon ne voudra plus grossir nostre fusée.
C'est une loy, non pas un chastiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pasture aux vers du monument.

Résous-toi d'aller chez les morts;
Ny la race, ny les trésors



Ne sçauroient t'empescher d'en augmenter le nombre.
Le potentat le plus grand de nos jours,
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demy-siècle ait achevé son cours.

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans du Danube et du Tage.
Ils font les dieux dans le monde chrestien :
Mais ils n'auront sur toy que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer ?
Le temps qui doit tout dévorer,
Sur le fer et la pierre exerce son empire.
Il abattra ces fermes bastiments
Qui n'offrent à nos yeux que marbre et que porphyre,
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondements.

On cherche en vain les belles tours
Où Pâris cacha ses amours ;
Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles.
Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet, et qu'un vaste cercueil.

Mais tu dois avecque mespris
Regarder ces petits débris.
Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,

Ce théâtre où l'aurore espanche tant de roses,
Sera bruslé des feux dont il est esclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit.
L'air ne formera plus ny gresles ny tonnerres;
Et l'univers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour.

AUTRE.

O que mon destin seroit beau,
Si jusqu'au-delà du tombeau
Ma passion me pouvoit suivre!
Je mourrois sans plus différer;
Mais je crains qu'en cessant de vivre
Je cesse de vous adorer.

Depuis que votre esprit léger
S'est repenty de m'obliger,
La mort est toute mon envie.
Je hay les hommes et le jour;
Et si je conserve ma vie,
C'est pour conserver mon amour.

SONNET.

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moy.
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur, et de suivre le roy.

Faret, je suis ravy des bois où je demeure,
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite; et permets que je meure
Dans le mesme village où mes pères sont morts.

J'ay fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henry je la trouvay si belle,
Que ce fut à regret que je luy dis adieu.

Mais les ans m'ont changé; le monde m'importune,
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu
Où tousjours la vertu se plaint de la fortune.

A MONSIEUR LE COMTE DE CARMAIN.

Comte, le monde attend nostre dernier adieu,
Nos pieds sont arrivez sur le bord de la tombe.
Cesse d'aimer la cour, et t'éloigne d'un lieu
Où la malice règne, et la bonté succombe.

Le vray bien n'est qu'au ciel. Il le faut acquérir,
Il faut remplir nos cœurs d'une si belle envie :
Nostre heure va sonner; songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des piéges de la vie.

L'humble ny l'orgueilleux, le foible ny le fort,
Ne sçauroient résister aux rigueurs de la mort;
Elle a trop puissamment establi son empire.

Ce qu'elle peut sur un, elle le peut sur tous;
Et ces grands monumens de jaspe et de porphyre
Nous disent que les rois sont mortels comme nous.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN.

Ce que ton bras a fait aux plaines de Rocroy,
Prince victorieux, nous remplit d'espérance.
O que tu vas donner de palmes à ton roy,
De chaisnes aux tyrans, et de biens à la France !

Cependant qu'il croistra sous le sage conseil
D'une reyne adorable en ses moindres mérites;
C'est par tes hauts exploits que ce nouveau soleil
Effacera l'esclat de la lune des Scythes.

Il sera formidable au-delà de ces lieux
Où l'effort des hyvers, et la rigueur des cieux,
Font des palais de glace aux nymphes de Neptune.

Jamais prince des lys ne fut si triomphant.
Tu porteras partout son nom et sa fortune,
Et mettras mille rois sous les pieds d'un enfant.

AUTRE.

Demeure encore au lit, belle et pompeuse Aurore,
Sans venir aux mortels ta lumière apporter,
Puisque ses plus doux fruits Amour me fait gouster
Entre les bras aimez de celle que j'adore.

Mais quoi ! c'est vainement que ta grâce j'implore,
Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arrester,
Voire même on dirait que pour me tourmenter
De ses plus clairs rayons ton visage se dore.



Si c'est le desplaisir de coucher au costé
D'un jaloux à qui l'âge a tout pouvoir osté
Qui te fait si matin commencer ta carrière;

Pourquoi suis-je privé de ta douce faveur?
Fut-ce par mon conseil, diligente courière
Que tu fus épousée à ce fâcheux rêveur?

AUTRE.

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'oste le goust, la force et le sommeil;
Et l'on verra bientost naistre du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier soleil.

Muses, je m'en vay dire au fantosme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'imitateurs;
Et que l'esprit des grands fait gloire d'estre injuste
Aux belles passions de vos adorateurs.

Voulez-vous bien traiter ces fameux solitaires
A qui vos déitez découvrent leurs mystères,
Ne leur promettez plus des biens ny des emplois.

On met vostre science au rang des choses vaines;
Et ceux qui veulent plaire aux favoris des rois,
Arrachent vos lauriers et troublent vos fontaines.

AUTRE.

Sillon, je suis adorateur
De vostre belle académie,

Et voudrois que son fondateur
L'eust solidement affermie.

Je croy qu'elle durera peu,
Puisque le cheval qui fit naistre
L'eau d'où les vers tirent leur feu,
N'y trouve pas de quoi repaistre.

Les ministres traitent si mal
Ce rare et fameux animal,
Que tout le monde s'en estonne.

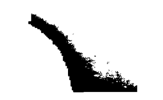
Bien qu'il soit digne de leur soin,
Ils ne veulent pas qu'on luy donne
Une pauvre botte de foin.

AUTRE.

QUAND dois-je quitter les rochers
Du petit désert qui me cache,
Pour aller revoir les clochers
De Saint-Paul et de Saint-Eustache?

Paris est sans comparaison;
Il n'est plaisir dont il n'abonde;
Chacun y trouve sa maison,
C'est le pays de tout le monde.

Apollon, faut-il que Maynard
Avec les secrets de ton art
Meure en une terre sauvage,



Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'un village
Que la carte ne connoist pas?

A UN HOMME PUISSANT.

Divin homme à qui mes rivaux
Doivent tout le fruit de leurs veilles,
Fay connoistre ce que je vaux
Au grand prince que tu conseilles.

Les Parques ont lassé leurs doigts
A devider ma destinée,
Et déjà soixante et trois fois
J'ay veu naistre et mourir l'année.

Faudra-t-il que mon héritier
Murmure contre le mestier
Qui m'a rendu pauvre et célèbre?

Et veux-tu qu'un prédicateur
Fasse mon oraison funèbre
Sans t'appeler mon protecteur?

ÉPIGRAMME.

Je déteste le nœud fatal
Du Dieu qu'on appelle Hyménée,
Depuis que Lise en fut traînée
Dans les bras d'un homme brutal.

Les grâces que Lise possède

Font des blessures sans remède,
Jamais amant n'en est guéry;

Elle est charmante, elle est accorte,
Et tout ce que la belle porte
Lui sied bien osté son mari.

AUTRE.

Colin est un capricieux
Dont amour trouble la cervelle.
Ce fou veut crever tous les yeux
Qui regardent ceux d'Isabelle.

Il luy fait garder la maison,
Où dans sa plus verte saison
La belle devient sèche et blesme.

Je conseille à ce grand cheval,
De n'aymer jamais que soy-mesme,
Puisqu'il veut aymer sans rival.

AUTRE.

Flote, vois-tu ce petit homme
Qui parle avec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laissé de beaux écrits?

Tout son plaisir est de médire;
Mais ceux que son caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.

Sa bosse est souvent bastonnée,
Et dit-on qu'elle a consumé
Plus de bois que sa cheminée.

POUR REQUÊTE

Au cardinal de Richelieu.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux;
Et toute ma chaleur me quitte.
Je verray bientost mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je seray des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des sçavans,
En un siècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcheray de luy,
Il voudra que je luy raconte
Tout ce que tu fais aujourd'huy,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenteray son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmeray le desplaisir
Qui luy fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai receus de toy,
Que veux-tu que je luy responde?

AUTRE.

Mère de cent enfans, le galant qui vous offre
Le feu de ses désirs et la foy de ses vœux,
Fait semblant d'adorer l'argent de vos cheveux,
Pour se faire héritier de l'or de vostre coffre.

AUTRE.

Veux-tu que tes disners ne me desplaisent pas,
N'y récite jamais ce qui part de tes veilles;
Ouyr de mauvais vers durant un bon repas,
C'est contenter la gueule aux despens des oreilles.

A UN AUTEUR OBSCUR.

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles;
Ton discours est une nuit,
Veuve de lune et d'étoiles.
Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique.
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi : qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

POÉSIES DIVERSES.

POUR LE MENUISIER DE NEVERS.

Les vers de maître Adam ont des beautés exquises;
Ce Virgile à rabot est plus divin qu'humain.
Les Muses désormais ne doivent être assises
Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

DIXAIN.

Un rare escrivain comme toy
Devroit enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roy
En avoit mis dans la Bastille.

Mais les vers ont perdu leur prix;
Et pour les excellents esprits,
La faveur des princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hospital.

AUTRE.

Charmant rossignol dont la voix
Interrompt le profond silence
De ces rochers et de ces bois,
Où l'esté perd sa violence :

Si la bergère que je sers
Revient jamais dans ces déserts,
Apprends à cette âme cruelle,

Que l'eau qui coule entre ces fleurs
Est un petit reste des pleurs
Que j'ay versés pour l'amour d'elle.

AUTRE.

Çà, Maresse! le verre en main
Buvons, le temps nous y convie;
Et que savons-nous si demain
Est un des jours de notre vie?

La mort nous guette, et quand ses lois
Nous ont enfermez une fois
Au sein d'une fosse profonde,

Adieu, bons vins et bons repas;
Ma science ne trouve pas
De cabarets en l'autre monde.

CHANSON.

Ça qu'on me donne une bouteille,
Pleine d'un vin qui réveille
Les esprits les plus languissants.
Le nectar lui cède la gloire;
Et les Dieux pour en venir boire
Se travestissent en passants.

Je demande, sur toutes choses,
Garçon, que les portes soient closes
A qui voudra parler à moi.
Loin d'ici, factions et brigues;
Si la couronne a des intrigues,
Laissons-les au conseil du roi.

Mon ambitieuse espérance
D'un des premiers hommes de France
Ne demande pas le brevet.
Ma barque aura le vent en poupe,
Tant que le flacon et la coupe
Seront une arme de chevet.

Quand un curieux me découvre
Les importans secrets du Louvre,
Je condamne son entretien.
De quelque façon qu'on gouverne,
Pourvu que j'aille à la taverne,
Il me semble que tout va bien.

Mon cœur est un cœur de femelle,
Mais dès que le fils de Semele
M'a suffisamment abreuvé,
Je crois qu'à mes faits héroïques
Le plus hardi preux des chroniques
Doit céder le haut du pavé.

Mon orgueil bruit comme un tonnerre :
Il n'est point de roi sur la terre

A qui je ne fasse un défi;
A la fierté de mon langage,
Il semble que j'ai mis en cage
Le Prestre-Jean et le Sophi.

Devant les gens dont la censure
Veut qu'on boive avecque mesure,
Je disparais comme un lutin.
J'aime à trinquer la tasse pleine,
Et voudrois pouvoir d'une haleine
Humer octobre et Saint-Martin.

Dès que la mort impitoyable
Aura de sa main effroyable
Saisi ma vieillesse au collet,
Je veux qu'une vive peinture
Embellisse ma sépulture,
De l'image d'un gobelet.

ÉPITAPHE.

Ci-gist Paul, qui baissait les yeux
A la rencontre des gens sobres;
Et qui priait toujours les cieux
Que l'année eût plusieurs octobres.

Ce grand pilier de cabaret,
Avec un hareng soret,
Humait des bouteilles sans nombre.

Passant, qui t'es ici porté,
Sache qu'il voudroit que son ombre
Eut de quoi boire à ta santé.

AUTRE.

Jean qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune :
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien;
Et n'estoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

AUTRE.

L'homme qui gît en ce lieu,
Fut un beuveur sans exemple,
Qui ne crut jamais qu'au dieu
Dont la taverne est le temple.

Un batelier ignorant,
Le fit cheoir dans le courant
De la prochaine rivière.

L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.

AUTRE.

Le temps par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts :

Son nom noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas;

Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelqu'horrible blasphême
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

BERTAUT.

Jean Bertaut, né à Caen en 1552, mort le 8 juin 1611, fut premier aumônier de la reine Marie de Médicis, et lecteur du roi Henri III, auprès duquel il se trouvait quand il fut assassiné par Jacques Clément. Il fut aussi conseiller d'état et évêque de Séèz. On rencontre quelques traits heureux dans ses poésies qui, en général se sentent du mauvais goût de son temps.

STANCES.

Quand je revys ce que j'ay tant aymé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fist l'amour en mon âme renaistre :
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblast l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maistre.

Que de discours ma raison séduisants,
Que de pensers l'un l'autre destruisants
Sentys-je alors agiter mon courage !
Que mon esprit de ses laqs eschappé
Se repentit de s'estre détrompé !
Qu'il me dépleut d'estre devenu sage !

O belles mains (ce dis-je en gémissant)
Dont la beauté mille âmes ravissant
Se glorifie en ses douces rapines,
Qu'il me déplaist d'avoir rompu vos fers
Pour les tourments qu'en aymant j'ay soufferts,
Quittant les fleurs par haine des épines!

L'ire du ciel, et le sort rigoureux
Qui rend mes ans dolents et malheureux,
Veuillent toujours sans piété me poursuivre,
Si depuis l'heure où me voulant guérir,
Pour vos beautés je cessay de mourir,
Mon cœur ne pense avoir cessé de vivre.

Que maudit soit le dépit insensé
Qui conseillant mon esprit offensé,
Vint amortir ces doux feux de mon âme!
J'estois alors un vif flambeau d'amour:
Ce fut m'oster la lumière et le jour,
Et me tuer, que d'esteindre ma flâme.

Mais je la veux en mon cœur rallumer,
Se deust mon corps en cendre consumer,
Et devant l'heure en la tombe descendre.
Que ma raison cesse de s'en douloir;
Car je le veux, et le veux bien vouloir:
D'un si beau feu belle sera la cendre.

De tels discours prononcez en mon cœur,
Rendant l'Amour derechef mon vainqueur,

Je me faisois à moy-mesme la guerre,
D'un tel désir renchaisnant ma raison,
Qu'il me sembloit que rentrant en prison
Je m'acquérois l'empire de la terre.

Mais aussitost que je fay repasser
Devant les yeux de mon triste penser
La tyrannie exercée en mon âme,
Le souvenir de tant de cruautés,
Ostant la force aux coups de ses beautés,
Contre ce traict me servit de dictame.

Quoy ! (dis-je alors) imprudent que je suis,
Voudrois-je bien ressentir les ennuis,
Qui se paissoient du par sang de mes veines,
Quand égaré j'errois dans les destours
Où me cherchant j'ay perdu tant de jours,
Où me perdant j'ay trouvé tant de peines?

O mon esprit, contente-toy d'avoir
Quatre ans entiers languy sous le pouvoir
De la fureur troublant ma fantaisie :
Mon cœur, ce piége est trop plein de tourment :
T'y laisser cheoir, ce fut aveuglément :
T'y rejeter, ce seroit frénaisie.

Si fièrement cest esprit sans pitié
Fouloit aux pieds ma constante amitié
Quand je portois le joug de son servage,
Qu'en ses liens derechef m'enfermer,

C'est plus qu'assez pour me faire estimer
Ou sans mémoire, ou du tout sans courage.

Puisque j'ay peu de ses laqs m'affranchir,
Sous son pouvoir je ne dois plus fléchir,
Quoy que partout sa beauté se renomme.
Elle a destruit un amour trop parfaict:
Elle a montré qu'elle est femme en effect,
Il faut aussi monstrer que je suis homme.

Ainsi parlay-je en sentant revenir
Dedans mon âme un poignant souvenir,
Qui convertit ma complainte en blasphême:
Et tellement je m'allay résistant,
Que je me vy, presque en un mesme instant,
Vaincu d'amour et vainqueur de moy-mesme.

AUTRES.

Je ne l'aimoy qu'à fin de me guérir
Du cruel mal qui me faisoit mourir,
Ensorcelé des yeux d'une autre dame:
Mais à la fin, decevant ma raison,
Ce que je prins pour un contre-poison,
S'est faict luy-mesme un venin à mon âme.

Ainsi, voulant du joug se décharger,
Souvent un peuple arme un prince estranger
Contre celuy sous qui Dieu l'a fait naistre:
Mais, rendu serf du pouvoir emprunté,

Enfin il voit que pour la liberté
Il n'a que l'heur d'avoir changé de maistre.

Mais tant s'en faut qu'il déplaise à mon cœur
Qu'un si bel œil s'en soit rendu vainqueur,
Mon cœur luy-mesme à toute heure en fait gloire :
Estant le feu dont je suis consumé,
Un feu de joye en mon âme allumé,
Dont je célèbre et bény sa victoire.

Que s'il falloit qu'un malheur avenu
Rompist les fers où j'estois détenu
Pour me lier d'un si rare cordage :
Bien puis-je dire en ce change amoureux,
Que mon malheur m'a rendu bienheureux,
Et que mon bien est né de mon naufrage.

Non que mon âme ose rien espérer,
Fors les douleurs que peut faire endurer
Une beauté si belle et si cruelle :
Mais je m'en sens gesner si doucement,
Que ce qui m'est pour toute autre un tourment,
M'est un plaisir en le souffrant pour elle.

Aussi faisant de mon mal mon bonheur,
Ne crains-je plus qu'en gloire et qu'en honheur
Ame du monde à la mienne s'égale,
Puis que mon cœur sent du contentement
Quand pour ses yeux il souffre du tourment,
Et que la belle en est si libérale.

AUTRES.

Non, Corydon, j'ay tort : ta flamme pure et sainte
N'a point esteint l'ardeur dont tu soulois brusler :
Non, tu m'aimes toujours et sans fraude et sans feinte,
Mais peut-estre il te plaist de le dissimuler.

Il est vray que ton cœur trop bien le dissimule
Pour un vrayment épris d'un vif embrâsement ;
Et je n'eusse pas creu, quoyque je sois crédule,
Qu'on se peust tant forcer quand on aime ardemment.

Aussi sens-je après tout ce bien-là me déplaire,
Et faire que ma plainte en larmes se résout :
Car quand on feint si bien que l'on n'aime plus guère,
Il ne s'en faut qu'un peu qu'on n'aime plus du tout.

CHANSON.

Las ! je meurs d'un secret martyre
Et d'une muette douleur.
Heureux qui librement soupire !
S'oser plaindre est l'heur d'un malheur.

J'oste la voix à mon angoisse.
Je défends les pleurs à mon œil ;
La peur que mon deuil apparoisse
Me travaille autant que mon deuil.

Ainsi meurt l'agneau qu'on présente
A l'autel pour sacrifier,

Et dedans sa gorge innocente
Reçoit le couteau sans crier.

Cependant heureux on me nomme,
Et j'use ma vie en langueur,
Ressemblant à la belle pomme
Qu'un ver ronge dedans le cœur.

O respect, ô crainte discrète,
Que tyrannique est vostre loy!
Mais en vain ma bouche est muette:
Mes yeux parlent assez pour moy.

Mes yeux, il est bien raisonnable
Que vous témoigniez mes douleurs;
Par vous je languy misérable:
C'est pour avoir veu que je meurs.

Par vous la flèche qui me tue
Se vint en mon âme ficher.
Las! eussé-je creu que la veue
D'un bel œil m'eust cousté si cher?

Envain une chose si belle
Est une merveille des cieux,
Si pour vivre libre auprès d'elle
Il en faut destourner ses yeux.

Mais il falloit qu'à mon dommage
J'esprouvasse les cruautés

Qui font vivre en ce doux visage
Autant de morts que de beautés.

Ah! que ne pouvons-nous atteindre
Son fier esprit de mesmes coups!
Las! nous ne sommes guère à craindre,
Qui ne savons nuire qu'à nous.

O Dieux, seuls tesmoins de la peine
Qui bannit de moy tout plaisir,
Faites que ma belle inhumaine
Comme vous lise en mon désir.

Ou bien consolez ma tristesse,
Modérant un peu mes douleurs:
Ou me donnez la hardiesse
De dire en mourant que je meurs.

AUTRE.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moy se trouveroient heureux.

Je ne fais à toute heure
Que souhaiter la mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moy l'insolence du sort.

Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits :
Et ne peuvent ses charmes,
Lors mesme que je dors, endormir mes ennuis.

Si je fay quelque songe,
J'en suis espouvanté ;
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité ;

Vérité non croyable
Qu'à l'esprit de celuy
Qui, d'un art pitoyable,
Apprend en ses malheurs à plaindre ceux d'autruy.

Toute paix, toute joye
A prins de moy congé,
Laissant mon âme en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la justice,
La constance et la foy,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié :
La calomnie essaye
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur,
Qui, me faisant la guerre,
N'expérimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vy,
C'est, ès maux que j'endure,
La mémoire de l'heur que le ciel m'a ravy.

Félicité passée
Qui ne peut revenir:
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Hélas! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serois plus heureux si j'avois plus perdu.

SONNET.

Il est temps, ma belle âme, il est temps qu'on finisse
[illegible],
Soit [illegible] mon desir [illegible] contenté,
Soit [illegible] de ma vie un cruel sacrifice.

[illegible] en vos mains ma grace et mon supplice :
Jugez lequel des deux mon cœur a merité :
Car ma fidele amour, ou ma temerité
Veut qu'[illegible], ou bien qu'on me punisse.

Mais si vous ne portez un cœur de diamant,
Vous ne permettez point un miserable amant
De vous avoir esté si longuement fidele :

[illegible] mourant que son mal vous doit estre imputé.
Or enfin, puisqu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est peché qu'aimer, c'est malheur qu'estre belle.

AUTRE.

Me retenant ainsi le pay'ment du salaire
Que ma fidelle amour s'attend de recevoir,
Comment osez-vous bien dire, ô ma belle adversaire,
Que vostre libre cœur n'aime point à devoir ?

S'il sait si bien payer, qu'il me le fasse voir,
Me delivrant le bien qu'en vain mon âme espère.
Il le doit justement, il en a le pouvoir :
Pourquoi contre raison fuit-il d'y satisfaire ?

Depuis quatre ans entiers que je sers vos beautés,
Mes gages plus certains ç'ont été vos fiertés,
Ou quelque vain espoir, ou quelque fausse joye :

Et maintenant pour tout je reçoy du tourment.
Cela n'est-ce pas bien (si c'est tout mon pay'ment)
Payer un bon service en mauvaise monnoye?

AUTRE

Sur une paire de gants tirés des mains d'une belle Dame.

Gants qui souliez couvrir ceste sensible yvoire,
Et ce marbre vivant dont la douce rigueur
M'a tiré sans pitié tant de traits dans le cœur,
Q'encor la plaie en saigne au fond de ma mémoire :

Faveurs qui m'enivrez de la secrette gloire
D'un présage aussi doux qu'il semble estre mocqueur;
De voir que le vaincu désarme son vainqueur,
Et porte sa despouille en signe de victoire :

O beaux Gants, je vous baise au nom de la beauté
Qui dans la mesme chaisne ou je suis arresté
Pourroit emprisonner l'âme la plus farouche :

Je vous baise au lieu d'elle et ne m'en puis lasser,
Pour ce que quand mon corps vous baise de la bouche,
Mon esprit amoureux la baise du penser.

ÉPIGRAMME

A Madame la Duchesse.

Je devrois réserver aux grands coups de fortune
La peine et le travail de ceste belle main
Que pour de bas sujets tous les jours j'importune,
Forcé de mon malheur qui la profane en vain :
Mais l'assidu tourment des humaines tempestes
Fait que sous cet abri si souvent je recours,
Usant de vos bontés à mon ayde si prestes,
Comme d'un riche habit réservé pour les festes,
Que l'extrême besoin fait mettre à tous les jours.

QUATRAIN.

On ne se souvient que du mal,
L'ingratitude règne au monde :
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'escrit en l'onde.

POÉSIES DIVERSES.

DIALOGUE

De Damon et de Panopée.

DAMON.

De quoy vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle Panopée?



PANOPÉE.

De conserver ma liberté,
Et m'empescher d'estre trompée.

DAMON.

Quoy! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous révère?

PANOPÉE.

Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en travaille guère.

DAMON.

Vous feriez grand tort à ma foy
D'estimer mon âme infidelle.

PANOPÉE.

Je m'en ferois bien plus à moy,
De vous aymer la croyant telle.

DAMON.

Mais deux ans ont peu faire voir,
Qu'elle n'est feinte ny légère.

PANOPÉE.

Mais un moment a le pouvoir
De me tesmoigner le contraire.

DAMON.

Il n'en faut point avoir de peur,
J'ayme trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAMON.

Est-on sage pour maltraiter
L'amour d'un fidelle courage ?

PANOPÉE.

Est-on cruel pour éviter
Le péril de faire un naufrage ?

DAMON.

Mais apprèhender ce malheur,
C'est à faire à moins belles dames.

PANOPÉE.

Mais n'en fuir point la douleur,
C'est à faire à de folles âmes.

DAMON.

Vostre beauté vous garantit
Du sort d'Ariane abusée.

PANOPÉE.

Vostre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de Thésée.

DAMON.

Trop aimable est vostre prison :
Il ne peut estre qu'on la quitte.



PANOPÉE.

Je puis bien perdre sans raison,
Ainsi que j'acquiers sans mérite.

DAMON.

C'est faire un mauvais jugement
De vostre œil et de sa puissance.

PANOPÉE.

Mais bien c'est juger sagement
De vostre fatale inconstance.

DAMON.

Vostre œil me peut rendre un escueil
Encontre les vagues du change.

PANOPÉE.

Je croiray plustot de mon œil,
Mon miroir que vostre louange.

DAMON.

Las! je perds en vain mes accents:
Pleurs, et responses, et demandes:

PANOPÉE.

Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroyent pas grandes.

FANTAISIE.

Ceux qui ne sçavent la douleur
Dont vostre œil fait que je soupire,

En voyant ma jaune couleur,
Disent que je suis fait de cire.

Hélas! ils disent vérité :
Je suis d'une cire animée,
Que votre jeune cruauté
De sa marque a tout imprimée;

Cire qui, sans me consumer,
Servant d'éternelle pasture
Au feu qu'il vous plaist d'allumer,
Suis comme un miracle en nature;

Cire que de fleurs de soucy
Les abeilles ont composée,
Et de fleurs de pensée aussi,
Et de pleurs au lieu de rosée;

Cire en qui ces filles du ciel
Ont du tout changé de coustume;
Au lieu de douceur et de miel,
Ne l'emplissant que d'amertume.

Vous donc estant un beau soleil,
Quelle merveille est-ce à vostre âme,
Que je fonde aux raiz de vostre œil
Comme fait la cire à la flâme?

Hélas! ce Dieu plein de rigueur
Par qui tant d'ennuy m'accompagne,

Ces jours passez fit de mon cœur
Comme de la cire d'Espagne.

Il le brusla de vos regards,
Et puis comme il bouilloit encore,
Le cacheta de toutes parts,
Avec l'image que j'adore.

Maintenant il l'a fait passer
En une fermeté si dure,
Qu'on le pourroit plustot casser,
Que marquer d'une autre figure.

Cessez donc de dire à tous coups
Qu'il fond à tout feu qu'il approche :
Il n'est de cire que pour vous :
Les autres le trouvent de roche.

AUTRE.

SALMACIS embrassant un jour
Celuy qui la brusloit d'amour,
Le fils de la reine de Gnide,
Et du messager Atlantide :

Dieux (dit-elle), hostes de pitié,
Octroyez à mon amitié
Que jamais rien ne désassemble
Ce mien amant et moy d'ensemble.

Qu'avant que quelque esloignement
Sépare nostre embrassement;

SONNET.

Il est temps, ma belle âme, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon désir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie un cruel sacrifice.

Vous tenez en vos mains ma grâce et mon supplice :
Jugez lequel des deux mon cœur a mérité :
Car ma fidelle amour, ou ma témérité
Veut qu'on me récompense, ou bien qu'on me punisse.

Mais si vous ne portez un cœur de diamant,
Vous ne punirez point un misérable amant
De vous avoir esté si longuement fidelle :

Veu mesme que son mal vous doit estre imputé.
Car enfin, puisqu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est péché qu'aimer, c'est malheur qu'estre belle.

AUTRE.

Me retenant ainsi le pay'ment du salaire
Que ma fidelle amour s'attend de recevoir,
Comme osez-vous bien dire, ô ma belle adversaire,
Que vostre libre cœur n'aime point à devoir ?

S'il sait si bien payer, qu'il me le fasse voir,
Me délivrant le bien qu'en vain mon âme espère.
Il le doit justement, il en a le pouvoir :
Pourquoi contre raison fait-il d'y satisfaire ?

Depuis quatre ans entiers que je sers vos beautés,
Mes gages plus certains ç'ont été vos fiertés,
Ou quelque vain espoir, ou quelque fausse joye :

Et maintenant pour tout je reçoy du tourment.
Cela n'est-ce pas bien (si c'est tout mon pay'ment)
Payer un bon service en mauvaise monnoye?

AUTRE

Sur une paire de gants tirés des mains d'une belle Dame.

GANTS qui souliez couvrir ceste sensible yvoire,
Et ce marbre vivant dont la douce rigueur
M'a tiré sans pitié tant de traits dans le cœur,
Q'encor la plaie en saigne au fond de ma mémoire :

Faveurs qui m'enivrez de la secrette gloire
D'un présage aussi doux qu'il semble estre mocqueur;
De voir que le vaincu désarme son vainqueur,
Et porte sa despouille en signe de victoire :

O beaux Gants, je vous baise au nom de la beauté
Qui dans la mesme chaisne ou je suis arresté
Pourroit emprisonner l'âme la plus farouche :

Je vous baise au lieu d'elle et ne m'en puis lasser,
Pour ce que quand mon corps vous baise de la bouche,
Mon esprit amoureux la baise du penser.

ÉPIGRAMME

A Madame la Duchesse.

Je devrois réserver aux grands coups de fortune
La peine et le travail de ceste belle main
Que pour de bas sujets tous les jours j'importune,
Forcé de mon malheur qui la profane en vain :
Mais l'assidu tourment des humaines tempestes
Fait que sous cet abri si souvent je recours,
Usant de vos bontés à mon ayde si prestes,
Comme d'un riche habit réservé pour les festes,
Que l'extrême besoin fait mettre à tous les jours.

QUATRAIN.

On ne se souvient que du mal,
L'ingratitude règne au monde :
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'escrit en l'onde.

POÉSIES DIVERSES.

DIALOGUE

De Damon et de Panopée.

DAMON.

De quoy vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle Panopée?

PANOPÉE.

De conserver ma liberté,
Et m'empescher d'estre trompée.

DAMON.

Quoy! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous révère?

PANOPÉE.

Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en travaille guère.

DAMON.

Vous feriez grand tort à ma foy
D'estimer mon âme infidelle.

PANOPÉE.

Je m'en ferois bien plus à moy,
De vous aymer la croyant telle.

DAMON.

Mais deux ans ont peu faire voir,
Quelle n'est feinte ny légère.

PANOPÉE.

Mais un moment a le pouvoir
De me tesmoigner le contraire.

DAMON.

Il n'en faut point avoir de peur,
J'ayme trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Il ne fut jamais de trompeur
Qui ne tinst le même langage.

DAMON.

L'amour si long-temps éprouvé
Deut chasser de vous ceste crainte.

PANOPÉE.

Le mal aux autres arrivé
L'y deust tousjours tenir empreinte.

DAMON.

Donc ne doy-je rien espérer,
Fors tousjours pleurer triste et blesme?

PANOPÉE.

J'ayme mieux vous faire pleurer,
Que me faire pleurer moi-mesme.

DAMON.

Pourquoy vous déplaist mon bonheur,
Dont vous servir sont les délices?

PANOPÉE.

Pour ce qu'aux despens de l'honneur
Vous faites payer vos services.

DAMON.

L'amant seroit maistre en servant,
S'il usurpoit ceste puissance.

PANOPÉE.

L'amant ne sert qu'en poursuivant :
Il est maistre en la jouissance.

DAMON.

C'est mal son amour employer,
Que de n'en tirer nul salaire.

PANOPÉE.

Aymer pour l'espoir du loyer,
C'est une amitié mercenaire.

DAMON.

Las! au moins voyez mon tourment,
Puisque c'est de vous qu'il procède.

PANOPÉE.

J'en verrois le mal vainement,
N'y pouvant donner nul remède.

DAMON.

Mais vous en avez le pouvoir,
Si ma peine en est susceptible.

PANOPÉE.

Ce que me défend mon devoir,
Je me le répute impossible.

DAMON.

Ah! fière et cruelle beauté,
Qu'inhumaine est vostre rudesse!

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAMON.

Est-on sage pour maltraiter
L'amour d'un fidelle courage?

PANOPÉE.

Est-on cruel pour éviter
Le péril de faire un naufrage?

DAMON.

Mais apprèhender ce malheur,
C'est à faire à moins belles dames.

PANOPÉE.

Mais n'en fuir point la douleur,
C'est à faire à de folles âmes.

DAMON.

Vostre beauté vous garantit
Du sort d'Ariane abusée.

PANOPÉE.

Vostre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de Thésée.

DAMON.

Trop aimable est vostre prison:
Il ne peut estre qu'on la quitte.

PANOPÉE.

Je puis bien perdre sans raison,
Ainsi que j'acquiers sans mérite.

DAMON.

C'est faire un mauvais jugement
De vostre œil et de sa puissance.

PANOPÉE.

Mais bien c'est juger sagement
De vostre fatale inconstance.

DAMON.

Vostre œil me peut rendre un escueil
Encontre les vagues du change.

PANOPÉE.

Je croiray plustot de mon œil,
Mon miroir que vostre louange.

DAMON.

Las! je perds en vain mes accents:
Pleurs, et responses, et demandes:

PANOPÉE.

Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroyent pas grandes.

FANTAISIE.

Ceux qui ne sçavent la douleur
Dont vostre œil fait que je soupire,

En voyant ma jaune couleur,
Disent que je suis fait de cire.

Hélas! ils disent vérité:
Je suis d'une cire animée,
Que votre jeune cruauté
De sa marque a tout imprimée;

Cire qui, sans me consumer,
Servant d'éternelle pasture
Au feu qu'il vous plaist d'allumer,
Suis comme un miracle en nature;

Cire que de fleurs de soucy
Les abeilles ont composée,
Et de fleurs de pensée aussi,
Et de pleurs au lieu de rosée;

Cire en qui ces filles du ciel
Ont du tout changé de coustume;
Au lieu de douceur et de miel,
Ne l'emplissant que d'amertume.

Vous donc estant un beau soleil,
Quelle merveille est-ce à vostre âme,
Que je fonde aux raiz de vostre œil
Comme fait la cire à la flâme?

Hélas! ce Dieu plein de rigueur
Par qui tant d'ennuy m'accompagne,

Ces jours passez fit de mon cœur
Comme de la cire d'Espagne.

Il le brusla de vos regards,
Et puis comme il bouilloit encore,
Le cacheta de toutes parts,
Avec l'image que j'adore.

Maintenant il l'a fait passer
En une fermeté si dure,
Qu'on le pourroit plustot casser,
Que marquer d'une autre figure.

Cessez donc de dire à tous coups
Qu'il fond à tout feu qu'il approche :
Il n'est de cire que pour vous :
Les autres le trouvent de roche.

AUTRE.

SALMACIS embrassant un jour
Celuy qui la brusloit d'amour,
Le fils de la reine de Gnide,
Et du messager Atlantide :

Dieux (dit-elle), hostes de pitié,
Octroyez à mon amitié
Que jamais rien ne désassemble
Ce mien amant et moy d'ensemble.

Qu'avant que quelque esloignement
Sépare nostre embrassement;

Le cizeau de la Parque blesme
M'aille séparant de moy-mesme.

Elle eut dit, et les dieux alors
De leurs corps n'ayant fait qu'un corps,
Ceste couple ainsi bien meslée
Fut Hermaphrodite appelée.

Ainsi ma vie, ainsi mon bien,
Mon esprit s'estant joint au tien,
L'unissement de nos deux flâmes
N'a fait qu'une âme de nos âmes.

Tu vis en moy: je vis en toy :
Je suis plus toy que non pas moy,
Et peut nostre amour estre dite
Une invisible Hermaphrodite.

ANDRÉ (LE PETIT-PÈRE).

André Boullanger, connu sous le nom de *Petit Père André*, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1657, se fit un nom par ses sermons où il mêlait ordinairement la plaisanterie à la morale, et les comparaisons les plus simples aux plus grandes vérités du christianisme. Nous lui donnons place ici pour ne pas priver nos lecteurs de ses jolis vers sur le *Roi de la Fève*, qui sont les seuls que nous connaissions de lui.

LE ROI DE LA FÈVE.

MADRIGAL.

Eglé, je te fais souveraine;
Au sort je dois ma royauté,
Tu dois la tienne à ta beauté.
Le destin m'a fait roi, l'amour seul te fait reine,
Demain je ne serai plus roi,
Demain tu seras toujours belle.
Amour! fais que demain elle fasse pour moi
Ce qu'aujourd'hui je fais pour elle.

RACAN.

Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en Touraine à la Roche-Racan, en 1589, eut le célèbre Malherbe pour maître. Il exprime avec grâce les petits détails, mais son style manque de nerf et de correction. Il réussit mieux dans la poésie simple et naturelle, que dans la haute poésie. Boileau lui trouvait plus de génie qu'à Malherbe. Il mourut à la Roche-Racan, en février, 1670.

ODE.

Philis, vous avez beau jurer
Quand vous protestez d'ignorer
Le désir dont amour nous touche,
Les yeux que vous avez si doux

Démentant votre belle bouche,
Seront plus croyables que vous.

Vous sentez tout ce que je sens;
Vos discours les plus innocents,
Sont pleins de ruse et d'artifice :
Je ne croy plus à vostre foy,
Je connois trop vostre malice,
Vous n'estes enfant que pour moy.

Ce tiran si craint dans les cieux,
Ce petit dieu qui dans vos yeux
Fait tous les jours sa résidence,
Quand même il y tend ses appas,
Vous jurez avec impudence
Que vous ne le connoissez pas.

Pour en parler sans passion,
Vous ne sauriez faire action
D'une ingratitude plus noire,
Que lorsque vous nous tesmoignez
D'ignorer le nom et la gloire
De celui par qui vous régnez.

Mettez-vous en vostre devoir,
N'attendez pas que son pouvoir
Vous contraigne à le reconnoistre :
Et n'estimez point odieux
D'estre sous l'empire d'un maistre
Qui nous rend compagnons des Dieux.

Pour Monseigneur le duc de Bellegarde, Pair et grand écuyer de France.

Amour à qui je dois les chansons immortelles
Qui par toute la terre ont volé sur tes ailes,
Et qui seul m'as enflé le courage et la voix;
N'es-tu pas bien enfant, alors que tu m'invites
D'oublier les rigueurs pour chanter les mérites
D'une ingrate beauté qui méprise tes loix?

Permets qu'employant mieux les accords de ma lyre,
Je chante mon Roger, l'honneur de cet Empire,
Et qui dessous le tien si long-temps a vécu;
Puisque de sa valeur tu fus tousjours le maître,
Et disant ses vertus ne fais-je pas connoître
La gloire du vainqueur par celle du vaincu?

Quand trois lustres passez le mirent hors d'enfance,
Et que parmi la joie et la magnificence
Les belles admiroient ses aimables appas,
Combien en oyoit-on soupirer leur martyre?
Si tu voulois, Amour, tu sçaurois bien qu'en dire,
Toy qui ne l'as jamais abandonné d'un pas.

A peine le coton ombrageoit son visage,
Que déjà sous Henry ce généreux courage
Fit voir par les effets qu'il étoit fils de Mars;
Toy-même dès ce temps l'aimas comme ton frère,
Et quittas sans regret le giron de ta mère,
Pour suivre sa fortune au milieu des hazards.

Tu fus toujours depuis son démon tutélaire,
Tu fis avecque luy ta demeure ordinaire,
Quelquefois dans son cœur, quelquefois dans ses yeux:
De ses plus beaux desseins tu fus toujours complice,
Et préférois l'honneur de luy rendre service
A celuy de régir les hommes et les dieux.

Quand ses jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes
Pour éclairer ses pas avecque ton flambeau?
Et quand toute la cour admiroit ses merveilles,
Pour voir en tous endroits ses grâces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandeau?

Mais nos prospéritez sont de courte durée,
Il n'est point ici-bas de fortune asseurée,
Elle changea bientost nos plaisirs en douleurs;
Quand durant une paix en délices féconde,
La Seine, par la mort du plus grand roy du monde,
Vit rouler dans son lict moins de flots que de pleurs.

En vain lors les esprits envieux de sa gloire
Dégorgèrent le fiel de leur malice noire
Pour lui ravir l'honneur dont il est revestu;
L'équité de ses mœurs qui lui servoit d'égide
Fit qu'après ces travaux à la fin cet Alcide
Força mesme Junon d'admirer sa vertu.

Tel qu'un chesne puissant dont l'orgueilleuse teste,
Malgré tous les efforts que luy fait la tempeste,



Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc, vénérable aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses secondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament :

Tel parut ce guerrier, quand leurs folles pensées
Taschèrent de ternir ses actions passées.
Plus il fut traversé, plus il fut glorieux;
Sa barque triompha du courroux de Neptune,
Et les flots qu'émouvoient les vents de la fortune,
Au lieu de l'engloutir l'élevèrent aux cieux.

Ses lauriers respectez des tempestes civiles,
Dans les champs où la Saône épand ses flots tranquilles,
Protégèrent Thémis en nos derniers malheurs;
Aux vents séditieux ils défendoient l'entrée,
Et n'en souffroient aucun en toute la contrée,
Que celuy seulement qui fait naistre les fleurs.

Déjà se rallumoient nos rages domestiques,
Déjà Mars apprestoit les spectacles tragiques
Par qui l'on voit tomber les empires à bas;
Jamais sa cruauté n'a produit tant de plaintes,
Non pas mesme jadis quand les cendres éteintes
Ne sçurent au bucher éteindre leurs débats.

Toutefois sa prudence à nostre aide fatale
Calma de nos discours la passion brutale,
Et toucha nos fureurs d'un sentiment humain;
Bellonne s'appaisa, contre toute espérance,

Et le fer aiguisé pour détruire la France
Encore tout sanglant lui tomba de la main.

Roger, dont la valeur méprise la fortune
En ce temps où chacun ta faveur importune,
Et souffre laschement l'insolence du sort,
A toi seul nous devons des vœux et des images;
Si quelque liberté reste dans les courages,
C'est ta seule vertu qui lui sert de support.

Nos crimes trop fréquents ont lassé le tonnerre,
Le ciel ne punit plus l'engeance de la terre,
Qui déjà reproduit tant de monstres divers :
Le destin absolu règne à sa fantaisie ;
Les dieux dans leur Olympe, enyvrez d'ambroisie,
Se déchargent sur luy du soin de l'univers.

Mais parmi tant d'ennuis dont l'envie enragée
Depuis un si long-temps a la France outragée,
Qu'elle est presque réduite à ployer sous le faix,
Certes le seul de tous qui nous est le plus rude,
Est de voir que le siècle a trop d'ingratitude,
Et ne reconnoist pas l'honneur que tu luy fais.

Pour moy de qui l'enfance au malheur asservie
Surmonta les soucis qui menaçoient ma vie,
Par l'excez des faveurs qu'elle reçut de toy ;
Ces obligations me rendent insolvable :
Mais dois-je estre honteux d'estre ton redevable,
Si la France à jamais l'est aussi bien que moy?



La venue du Printemps, à M. de Termes.

Enfin, Termes, les ombrages
Reverdissent dans les bois,
L'hyver et tous ses orages
Sont en prison pour neuf mois;
Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;
Enfin le beau temps reluit:
Et Philomèle assurée
De la fureur de Térée,
Chante aux forests jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers:
Les jeux, les ris et la danse
Sont partout en abondance;
Les délices ont leur tour;
La tristesse se retire,
Et personne ne soupire
S'il ne soupire d'amour.

Les moissons dorent les plaines,
Le ciel est tout de saphyrs,
Le murmure des fontaines
S'accorde au bruit des zéphyrs;

Les foudres et les tempestes
Ne grondent plus sur nos testes,
Ny des vents séditieux
Les insolentes colères
Ne poussent plus les galères
Des abymes dans les cieux.

Ces belles fleurs, que nature
Dans les campagnes produit,
Brillent parmy la verdure
Comme des astres la nuit :
L'Aurore qui dans son âme
Brusle d'une douce flâme,
Laissant au lit endormi
Son vieil mary, froid et pasle,
Désormais est matinale
Pour aller voir son amy.

Termes, de qui le mérite
Ne se peut trop estimer,
La belle saison invite
Chacun au plaisir d'aimer :
La jeunesse de l'année
Soudain se voit terminée;
Après le chaud véhément
Revient l'extresme froidure,
Et rien au monde ne dure
Qu'un éternel changement.

Leurs courses entre-suivies
Vont comme un flus et reflus,
Mais le printemps de nos vies
Passe et ne retourne plus.
Tout le soin des destinées
Est de guider nos journées
Pas à pas vers le tombeau;
Et sans respecter personne,
Le temps de sa faulx moissonne
Ce que l'homme a de plus beau.

Tes louanges immortelles,
Ny tes aimables appas
Qui te font chérir des belles,
Ne t'en garantiront pas.
Croy-moy, tant que Dieu t'octroye
Cet âge comblé de joye,
Qui s'enfuit de jour en jour,
Jouis du temps qu'il te donne,
Et ne croy pas en automne
Cueillir les fruits de l'amour.

AUTRE.

Plaisant séjour des âmes affligées,
Vieilles forests de trois siècles âgées,
Qui recelez la nuit, le silence et l'effroy,
Depuis qu'en ces déserts les amoureux sans crainte
Viennent faire leur plainte,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moy?

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'Orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir du faiste des montagnes
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.

En mon sommeil aucune fois les songes
Trompent mes sens par de si doux mensonges,
Qu'ils donnent à mes maux un peu de réconfort.
O dieux! de quel remède est ma douleur suivie,
De ne tenir la vie
Que des seules faveurs du frère de la mort!

Cette beauté dont mon âme est blessée,
Et que je vois toujours dans ma pensée,
Jusque dedans les cieux commande absolument;
Et si ce petit dieu qui tient d'elle ses armes
N'est captif de ses charmes,
Il en doit rendre grâce à son aveuglement.

Il faut pourtant, après tant de tempestes,
Borner mes vœux à de moindres conquestes.
Je devrois estre sage aux dépens du passé :
Mais ses perfections, ses vertus immortelles,
Et ses beautez sont telles,
Que pour estre insensible il faut estre insensé.

Son œil divin, dont j'adore la flâme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,



Comme aux plus chauds climats éclaire le soleil;
Et si l'injuste sort, aux beautez trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eust point de pareil.

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'estre esclave en de si beaux liens;
Les nymphes des forests plaignirent son martyre,
Et l'amoureux Zéphyre
Arresta ses soupirs pour entendre les siens.

AUTRE.

Saison des fleurs et des plaisirs,
Beau temps parfumé de zéphyrs,
Espoir d'une fertile année,
Que tes appas ont de rigueur,
Et que ta plus claire journée
Produira de nuits en mon cœur!

Mon roy, las de l'oisiveté
Où l'hyver l'avoit arresté,
Bénit le temps qui l'en délivre;
On voit bien quel est son pouvoir,
Alors qu'il faut que, pour le suivre,
Mon amour cède à mon devoir.

Non, non; contentons mon désir,
C'est le conseil qu'il faut choisir:
Quoy qu'on en parle et qu'on m'en blâme,
Puis je servir un plus grand roy

Que le bel astre à qui mon âme
A donné ma vie et ma foy?

Qu'un autre, enflé d'ambition,
Aille asservir sa passion
Aux yeux d'une foule importune;
Pour moy, je renonce à la cour,
Et ne veux faveur ny fortune
Que dans l'empire de l'Amour.

Qu'il fasse des faits inouis
Sous les enseignes de Louis,
Ce grand Mars du siècle où nous sommes;
Je n'en seray point envieux:
S'il sert le plus puissant des hommes,
Je sers le plus puissant des dieux.

ODE BACCHIQUE,

A Monsieur Maynard, président d'Aurillac.

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons nostre ennuy dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Je sçay, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire

Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Beuvons plutost à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celuy mesme que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est luy qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Beuvons, Maynard, à pleine tasse:
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientost la froidure;
La mer a son flux et reflux:
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les loix de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupez de mesmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux etabli;
Et bientost nous meneront boire
Au-delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubly.

STANCES.

Thirsis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demy faite;
L'age insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde:
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable;
Plus on est eslevé, plus on court de dangers,
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys, que les toicts des bergers.

O bienheureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loing retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labouroit son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablez.
Il voit sans intérest la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blez.

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forests du peuple reculées,

Et qui mesme du jour ignorent le flambeau;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantost il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantost il se repose avecque les bergères
Sur des licts naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennuy de sa vieillesse
Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
A veu dans le berceau ses bras emmaillotez.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres incognues,
A la mercy des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lict où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux:
Et voit en un clin-d'œil par un contraire eschange,

L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence estale ses attraicts :
Il jouyt des beautés qu'ont les saisons nouvelles;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt :
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la cour.

Après qu'on a suivy sans aucune asseurance
Ceste vaine faveur qui nous paist d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruit;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si fresle,
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruict.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loing des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CHANSON DE BERGERS

A la louange de la Reyne mere du Roy.

Paissez, cheres brebis, jouissez de la joye
Que le Ciel nous envoye:
A la fin sa clemence a pitié de nos pleurs:
Allez dans la campagne, allez dans la prairie:
N'espargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaistra la saison desirée
De Saturne et de Rhée,
Où le bonheur rendoit tous nos desirs contents,
Et par elle on verra reluire en ce rivage,
Un eternel printemps,
Tel que nous le voyons paroistre en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'espics, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposez:
L'innocence et la paix regneront sur la terre,
Et les dieux appaisez
Oublieront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend tousjours leur succès conforme à son désir.
Nostre bonne fortune est par luy gouvernée,



Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchaînée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde,
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le ciel en estoit amoureux,
Et jouirons d'un âge ourdy d'or et de soye,
Où les plus malheureux
Ne verseront jamais que des larmes de joye.

Desjà ce grand soleil dissipant les nuages
Auteur de nos orages,
Espand de tous costez sa lumière si loin,
Que celuy qui le soir se va coucher dans l'onde,
Voit bien que sans besoin,
Il en sort au matin pour éclairer le monde.

En nos tranquillitez aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne et de Loire,
Jusqu'à ceux de Téthys,
On n'entend autre bruit que celui de sa gloire.

La nymphe de la Seine incessamment révère
Ceste grande bergère,
Qui chasse de ses bords tout suject de soucy,
Et pour jouyr long-temps de l'heureuse fortune
Que l'on possède icy,
Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'Orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir du faiste des montagnes
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.

En mon sommeil aucune fois les songes
Trompent mes sens par de si doux mensonges,
Qu'ils donnent à mes maux un peu de réconfort.
O dieux! de quel remède est ma douleur suivie,
De ne tenir la vie
Que des seules faveurs du frère de la mort!

Cette beauté dont mon âme est blessée,
Et que je vois toujours dans ma pensée,
Jusque dedans les cieux commande absolument;
Et si ce petit dieu qui tient d'elle ses armes
N'est captif de ses charmes,
Il en doit rendre grâce à son aveuglement.

Il faut pourtant, après tant de tempestes,
Borner mes vœux à de moindres conquestes.
Je devrois estre sage aux dépens du passé :
Mais ses perfections, ses vertus immortelles,
Et ses beautez sont telles,
Que pour estre insensible il faut estre insensé.

Son œil divin, dont j'adore la flâme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,



Comme aux plus chauds climats éclaire le soleil;
Et si l'injuste sort, aux beautez trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eust point de pareil.

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'estre esclave en de si beaux liens;
Les nymphes des forests plaignirent son martyre,
Et l'amoureux Zéphyre
Arresta ses soupirs pour entendre les siens.

AUTRE.

Saison des fleurs et des plaisirs,
Beau temps parfumé de zéphyrs,
Espoir d'une fertile année,
Que tes appas ont de rigueur,
Et que ta plus claire journée
Produira de nuits en mon cœur!

Mon roy, las de l'oisiveté
Où l'hyver l'avoit arresté,
Bénit le temps qui l'en délivre;
On voit bien quel est son pouvoir,
Alors qu'il faut que, pour le suivre,
Mon amour cède à mon devoir.

Non, non; contentons mon désir,
C'est le conseil qu'il faut choisir:
Quoy qu'on en parle et qu'on m'en blâme,
Puis je servir un plus grand roy

Que le bel astre à qui mon âme
A donné ma vie et ma foy?

Qu'un autre, enflé d'ambition,
Aille assouvir sa passion
Aux yeux d'une foule importune;
Pour moy, je renonce à la cour,
Et ne veux faveur ny fortune
Que dans l'empire de l'Amour.

Qu'il fasse des faits inouis
Sous les enseignes de Louis,
Ce grand Mars du siècle où nous sommes;
Je n'en seray point envieux:
S'il sert le plus puissant des hommes,
Je sers le plus puissant des dieux.

ODE BACCHIQUE,

A Monsieur Maynard, président d'Aurillac.

MAINTENANT que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons nostre ennuy dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Je sçay, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire

Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Beuvons plutost à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celuy mesme que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est luy qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Beuvons, Maynard, à pleine tasse:
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientost la froidure;
La mer a son flux et reflux:
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupez de mesmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux établi;
Et bientost nous meneront boire
Au-delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubly.

STANCES.

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demy faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable;
Plus on est eslevé, plus on court de dangers,
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys, que les toicts des bergers.

O bienheureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loing retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labouroit son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablez.
Il voit sans intérest la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blez.

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forests du peuple reculées,

Et qui mesme du jour ignorent le flambeau;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantost il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantost il se repose avecque les bergères
Sur des licts naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennuy de sa vieillesse
Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
A veu dans le berceau ses bras emmaillotez.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres incognues,
A la mercy des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lict où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux :
Et voit en un clin-d'œil par un contraire eschange,

L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence estale ses attraicts :
Il jouyt des beautés qu'ont les saisons nouvelles;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt :
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la cour.

Après qu'on a suivy sans aucune asseurance
Ceste vaine faveur qui nous paist d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruit;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si fresle,
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruict.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loing des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CHANSON DE BERGERS

A la louange de la Reyne mère du Roy.

PAISSEZ, chères brebis, jouissez de la joye
Que le ciel nous envoye;
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs :
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaistra la saison désirée
De Saturne et de Rhée,
Où le bonheur rendoit tous nos désirs contents,
Et par elle on verra reluire en ce rivage,
Un éternel printemps,
Tel que nous le voyons paroistre en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'espics, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposez :
L'innocence et la paix régneront sur la terre,
Et les dieux appaisez
Oubliront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend tousjours leur succès conforme à son désir.
Nostre bonne fortune est par luy gouvernée,

Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchaînée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde,
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le ciel en estoit amoureux,
Et jouirons d'un âge ourdy d'or et de soye,
Où les plus malheureux
Ne verseront jamais que des larmes de joye.

Desjà ce grand soleil dissipant les nuages
Auteur de nos orages,
Espand de tous costez sa lumière si loin,
Que celuy qui le soir se va coucher dans l'onde,
Voit bien que sans besoin,
Il en sort au matin pour éclairer le monde.

En nos tranquillitez aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne et de Loire,
Jusqu'à ceux de Téthys,
On n'entend autre bruit que celui de sa gloire.

La nymphe de la Seine incessamment révère
Ceste grande bergère,
Qui chasse de ses bords tout sujet de soucy,
Et pour jouyr long-temps de l'heureuse fortune
Que l'on possède icy,
Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Paissez donc, mes brebis, prenez part aux délices
Dont les destins propices
Par un si beau remède ont guéry nos douleurs :
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

SONNET.

Sur la maladie de sa maîtresse.

La fièvre de Philis tous les jours renouvelle,
Et l'on voit clairement que cette cruauté
Ne peut venir d'ailleurs que du ciel irrité
Que la terre possède une chose si belle.

Son visage n'a plus sa couleur naturelle,
Il n'a plus ces attraits, ny cette majesté
Qui régnoit tellement sur nostre liberté,
Qu'il sembloit que les cœurs n'étoient faits que pour elle.

Faut-il que cette ardeur consume nuit et jour
Celle qui d'autre feu que de celuy d'amour
Ne devoit point souffrir l'injuste violence?

O dieux! de qui le soin fait tout pour nostre bien,
Si mon affliction touche vostre clémence,
Ou donnez-lui mon mal, ou donnez-moy le sien.



AUTRE

A son père confesseur.

Puisque mon cœur enclin à repentence
N'a maintenant pour vous rien de caché,
Selon le mal dont je suis entaché,
Ordonnez-moy de faire pénitence.

Si, méprisant vostre sainte défense,
Je suis tousjours à l'amour attaché,
De sindérèze et de remords touché,
Je viens à vous déclarer mon offense.

J'avois juré devant le grand autel
De n'adorer jamais rien de mortel,
Le dernier jour que je fus à confesse.

Au nom de Dieu, Père, pardonnez-moy,
Puisqu'aujourd'huy je sers une déesse,
Je ne croy pas avoir faussé ma foy.

ÉPIGRAMMES

Pour un Adieu.

C'est parler inutilement
De vous dire à ce partement
De mon regret la violence;
Mon visage triste et changé
Vous dit pour moy que le silence
Est le parler d'un affligé.

Sur la mort du fils de M. de Termes, qui mourut un peu auparavant luy.

Si ce guerrier, que nous pleurons encore,
Suit dans le ciel son petit Archemore,
Renouvellant ta première douleur,
C'est, mon Roger, que la bonté divine
Estima tant cette petite fleur,
Qu'elle voulut en avoir la racine.

POÉSIES DIVERSES.

Profession de foi.

Bien que du Moulin en son livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est tousjours de suivre
Le prône de nostre curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moy, comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range,
Et n'ay jamais aimé le change
Que des femmes et des habits.

Pour un Marinier.

Dessus la mer de Cypre, où souvent il arrive
Que les meilleurs nochers se perdent dès la rive,
J'ay navigué la nuit plus de fois que le jour :
La beauté d'Uranie est mon pôle et mon phare,

Et dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre dieu que l'Amour.

Souvent à la mercy des funestes Pleyades,
Ce pilote sans peur m'a conduit en des rades,
Où jamais les vaisseaux ne s'estoient hasardez,
Et sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandez.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'esclaircissent
Par ses enchantemens les vagues s'adoucissent.
La mer se fait d'azur, et le ciel de saphyrs,
Et devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du printemps qui luit en son visage,
Les plus fiers aquilons se changent en zéphyrs.

Mais bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,
Et qu'il ait estably son empire en ce lieu,
Toutes fois sa grandeur leur rend obéissance,
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'estre dieu.

Je sçay bien que ma nef y doit faire naufrage;
Ma science m'apprend à prédire l'orage;
Je connois le rocher qu'elle cache en son sein :
Mais plus j'y vois de morts, et moins je m'épouvante;
Je me trahis moy-mesme, et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

La Nuit, aux Dames.

Jusqu'à quand, ô soleils de la terre,
Me ferez-vous la guerre?
Qu'ay-je commis contre vostre beauté
Je renferme le jour dedans mes voiles sombres,
Pour vous faire jouir en pleine liberté
Des plaisirs que l'amour recèle dans mes ombres.

Chassez plustot ce fascheux luminaire,
Dont la route ordinaire
Nuit tous les jours à vos contentements;
C'est celuy qui vous rend de si mauvais offices,
Et qui vous vient ravir des bras de vos amants,
Lorsque vous rendez l'âme au milieu des délices.

Déjà vos yeux qui dissipent sa flâme
L'ont taché d'un tel blasme,
Que l'Océan ne l'en sçauroit laver;
Et cet astre déjà se fust banny du monde,
Si, pour cacher sa honte, il avoit peu trouver
D'assez noire demeure aux abysmes de l'onde.

Poursuivez donc sa lumière importune,
Et faictes que Neptune
Au lieu de lict lui serve de tombeau;
Ce vous est peu d'honneur de destruire mes voiles;
Montrez vostre pouvoir contre ce grand flambeau,
Et luy faites l'affront qu'il fait à mes estoiles.

THÉOPHILE.

Théophile, surnommé *Viaud*, né vers 1590, à Clerac, dans l'Agenois, plut d'abord par ses saillies et par ses impromptus. Sa conduite et ses écrits lui attirèrent bien des chagrins. Le *Parnasse des poètes satiriques* lui ayant été attribué, il fut brûlé en effigie comme criminel de lèse-majesté divine, et ayant été arrêté, il fut fort heureux de n'être condamné qu'au bannissement. Il mourut à Paris en 1626. Ses vers sont pleins de négligences et d'irrégularités; mais on y remarque de temps en temps de l'originalité et de l'imagination.

STANCES.

Le prince de Cypre.

Les lieux que nous avons laissez
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre;
Le dégoust de la paix, ny la peur de la guerre,
Jamais ne les a menacez.

Mars, arrivant à la contrée
Que nostre éloignement convertit en déserts,
Hayt le fer et la flâme, et veut que les concerts
Fassent l'honneur de son entrée.

Cypre ne se peut estimer;
Ses rivages féconds que Neptune environne,

Font au milieu des flots la plus belle couronne
 Que porte le roy de la mer.

 Cupidon y est sans malice;
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié;
Là, jamais un esprit qui manque de pitié
 Ne sçauroit manquer de supplice.

 Les plaisirs y sont en vigueur;
La loy de l'hyménée aux désirs asservie,
Dans le contentement de nostre douce vie
 Ne mesla jamais sa rigueur.

 Comme les dieux en leur empire,
De tout ce qui nous plaist nous nous rendons espris;
Et pour une beauté qui n'a que du mespris
 Jamais nostre âme ne souspire.

 Ce qu'Amour fait dessous les eaux,
Est une loy pour nous que le ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
 A l'innocence des oyseaux.

 Autour de nos fontaines vives,
Toutes peintes d'azur et des rayons du jour,
Les zéphyrs et les eaux parlent toujours d'amour
 Aux nymphes de ces belles rives.

 Nostre ciel est toujours serein,
Nostre joyeux destin est toujours en disgrace;



Et chez nous le soleil ne voit aucune trace
Du siècle de fer ny d'airain.

Nous n'oyons point le bruit des syrthes;
Le plus fresle vaisseau se moque des rochers,
Trouve le vent facile, et conduit les nochers
Jusqu'à l'ombrage de nos myrthes.

Nous ne voyons jamais pleuvoir,
Si ce n'est des rubis eschappez à l'Aurore,
Que nos champs glorieux, plus ennoblis encore,
Daignent à peine recevoir.

Nostre sort aux dieux admirable,
Lorsqu'un renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, et s'est rendu jaloux
Du vostre encor plus désirable.

Aux pieds de vostre majesté,
Nos grandeurs mesprisant leur première puissance,
Mettent au seul honneur de vostre obéissance
Tout l'espoir qui leur est resté.

Au nombre des sujets de France,
Aujourd'hui bienheureux nous nous venons ranger,
Et nostre masque osté de ce front étranger,
Nous ostera la différence.

AU ROI,

Sur son retour du Languedoc.

Jeune et victorieux monarque,
Dont les exploicts si glorieux
Ont donné de l'envie aux dieux,
Et de la frayeur à la Parque,
Qu'attendez-vous plus des destins?
C'est assez punir des mutins,
C'est assez démolir de villes :
Nous sçavons bien que désormais
La fureur des guerres civiles
Ne nous sçauroit oster la paix.

Laissez là ces terres estranges
Où vous faictes tant de déserts.
Boisset prépare des concerts,
Et moy des vers à vos louanges;
Paris ne fut jamais si beau :
Les sources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs des remparts,
Ne murmurent que de la guerre
Qui les prive de vos regards.

Dans les allégresses publiques,
Mesme en célébrant vos vertus,

Nos visages sont abattus,
Et nos âmes mélancoliques.
Vos exploicts, qu'on nous fait ouyr,
Ne peuvent sans nous resjouyr
Vous donner de la renommée,
Et ne peuvent sans nous fascher,
Exposer au sort de l'armée
Un roy que nous avons si cher.

Dans ce sanglant mestier des armes,
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez,
Le peuple verse icy des larmes.
Le démon ennemy du jour
Noye les astres de la cour
Dans l'honneur de ses fleuves sombres;
Partage votre estat aux morts,
Et bastit l'empire des ombres
De la ruine de nos corps.

Si ces fureurs étoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaquast vostre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance divine
Vous pourroit si soudain guérir,

Que la peur de vostre ruine
Ne vous eust plus tost fait mourir?

Revenez au sein de la France,
C'est où les astres les plus doux,
Encore pour l'amour de vous,
Abandonnent leur influence:
Tous les plus gracieux climats,
Où sans gresles et sans frimas
Peuvent accomplir leur année,
Dans leur plus favorable jour,
N'ont rien d'esgal à la journee
De vostre bienheureux retour.

Vostre demon, tenant la guerre
Reduite a sa devotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillants rois de la terre;
On n'en voit point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende un muet hommage;
Et le marbre devant vos lys
Est honteux de servir d'image
A leurs exploicts ensevelis.

SONNET.

Je passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoisine,

Où des arbres puants formillent d'escurieux,
Où tout le revenu n'est qu'un peu de résine;

Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de devenir mieux,
Où la stérilité fait mourir la lésine,
Où tous les éléments sont mal voulus des cieux;

Où le soleil contraint de plaire aux destinées,
Pour estendre mes maux allonge ses journées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié.

Mais il peut bien changer le cours de sa lumière,
Puisque le roy, perdant sa bonté coustumière,
A destourné pour moy le cours de sa pitié.

AUTRE.

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans;
Après, cette beauté ne sera plus si vive;
Tu verras que ta flâme alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'objet des médisants.

Tu seras le refus de tous les courtisans;
Les plus sots laisseront ta passion oysive,
Et tes désirs honteux, d'une amitié lascive,
Tenteront un valet à force de présents.

Tu chercheras à qui te donner pour maistresse;
On craindra ton abord, on fuira ta càresse,
Un chacun de par tout te donnera congé.

Tu reviendras à moy, je n'en feray nul compte ;
Tu pleureras d'amour, je riray de ta honte ;
Lors tu seras punie, et je seray vengé.

AUTRE.

Ministre du repos, Sommeil, père des songes,
Pourquoy t'a-t-on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait de tort,
De te persuader avecque leurs mensonges!

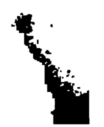
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,
Nos esprits sont ravis par un si doux transport,
Qu'au lieu de raccourcir, à la fureur du sort,
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges.

Dans ce petit moment, ô songes ravissants!
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ay tenu dans mon lict Élise toute nue.

Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trespas,
Quand ils ont peint la mort, ils ne l'ont pas connue;
Car vrayment son pourtraict ne luy ressemble pas.

AUTRE.

Esprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentiments trouvent de la clairté
Dans la plus noire nuict d'une chose future;



Célestes, qui voyez mon âme à la torture,
Qui sçavez le dédale où le sort m'a jeté,
Quand est-ce que je dois ravoir ma liberté?
Dites-moy qui de vous entend mon aventure?

Ange, qui que tu sois, veuille songer à moy,
Et lorsque tu seras de garde auprès du roy,
De qui le cœur dévot est toujours en prière :

Arreste-moy le cours de son inimitié,
Et dis-luy que, s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouva jamais de si belle matière.

AUTRE.

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre ma cheminée,
Les yeux fixés vers terre et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état, il me convient descendre
Et passer mes années à redire souvent :

Non je ne trouve point beaucoup de différence,
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent.

EPIGRAMME.

Vous commettez un grand abus
En prenant Bordier pour Phoebus;
Il est trop mal dans la fortune
Pour souffrir ces comparaisons :
Car Phoebus a douze maisons,
Et le coquin n'en a pas une.

AUTRE.

Grace a ce comte liberal,
Et a la guerre de Mirande,
Je suis poete et caporal :
O dieux, que ma fortune est grande!
O combien je reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose!
Le sentiment de ce bonheur
Fait que jamais je ne repose.
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plus tost levé;
Parmy les troubles de la guerre
Je n'ay point un repos en l'air,
Car mon lict ne sçauroit bransler
Que par un tremblement de terre.

AUTRE.

Je doute que ce fils prospère,
Mars et l'Amour en sont jaloux,

Pour ce qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son père.

AUTRE

Sur un escrivain de Gascogne.

Ce petit fanfaron à l'œillade échappée
Qui fait le grand auteur et n'est qu'un animal,
Dit qu'il tranche sa plume avecque son épée,
Je ne m'étonne pas s'il en escrit si mal.

BOIS-ROBERT.

François Metel de Bois-Robert, né à Caen en 1592, mort en 1662, fut un des premiers membres de l'académie française, à l'établissement de laquelle il avait eu beaucoup de part. Il était le bouffon du cardinal de Richelieu qu'il divertissait par sa conversation enjouée et par le sel de ses plaisanteries.

ODE A M. DE BALZAC.

Entre la Charente et la Touvre
Dedans un séjour écarté,
J'ai plus d'heur et de liberté
Que le roi n'en a dans le Louvre.

Balzac, qui chéris mon plaisir,
Laisse-moi vivre en mon étude

Et me donne un peu de loisir
Pour rêver dans la solitude.

Cependant chasse l'humeur sombre
Qui te fait vieux devant le temps
Et ménage mieux les ans
Qui passent vite comme l'ombre.

Pour moi, courbé sur ce rivage,
Attentif au bruit de ses eaux,
Je m'endors au chant des oiseaux
Et me rafraîchis à l'ombrage.

Le soin des affaires de France,
Et ce qu'Amadis entreprit,
Me repassent devant l'esprit
Avec la même indifférence.

Que l'on se batte en Allemagne,
Qu'aux droits de l'empire latin
On appelle le Palatin,
Ou Gabor, ou le roi d'Espagne,

Je ne m'en donne point de peine,
Pourvu que je boive à longs traits
De ce vin délicat et frais,
Sur le bord de cette fontaine.

Mon ame est tellement ravie,
Que je pense être un demi-dieu,

Ne connaissant plus en ce lieu
La haine, l'amour, ni l'envie.

O qu'heureux sont ceux dans le monde
Qui se laissent flatter les sens
A mille plaisirs innocents,
Dont la nature est si féconde!

Ce n'est pas que je ne révère
Ceux dont le public a besoin,
Qui s'affligent l'âme d'un soin
Aussi fâcheux que nécessaire.

Mais las! quel espoir inutile!
Pauvre, je ne m'aperçois pas
Qu'il faut retourner sur nos pas
Chercher le chemin de la ville.

O Juste ciel! quelle apparence
De m'aller consumer d'ennui,
Et toujours sous l'humeur d'autrui,
Me paître de vaine espérance.

Adieu, jardins de musc et d'ambre!
Je m'en vais encore à la cour,
Faire le badin tout le jour
Sur le coffre d'une antichambre.

ÉPIGRAMME

Sur le portrait de madame la comtesse De La Suze, *fait par le* S[r]. Petitot.

Mortel, qui dans ce petit lieu
Veux imiter cette merveille,
Penses-tu faire plus que Dieu,
Qui nous la créa sans pareille ?

AUTRE

A une personne qui demandait un présent à l'auteur.

Je vous donne avec grand plaisir,
De trois présents, un à choisir.
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit,
Les voici sans vous faire attendre :
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

DESMARETS SAINT-SORLIN.

Jean Desmarets de Saint-Sorlin, un des premiers membres de l'Académie française, naquit à Paris en 1593. Le cardinal de Richelieu qu'il aidait dans la composition de ses tragédies, lui donna plusieurs charges considérables, entre autres celle de secrétaire général de la marine du Levant. Il mourut à

Paris, le 28 octobre 1674. Il avait eu l'esprit agréable dans sa jeunesse, mais sur la fin de sa vie, ce fut une espèce de fou, et de fou très-dangereux. Il croyait avoir des visions et se mêlait de prophétiser. Il voulait lever une armée de 144,000 combattans pour faire la guerre aux impies et aux Jansénistes. Il est auteur de plusieurs pièces de théâtre, entre autres de la comédie des *Visionnaires*. On a aussi de lui un mauvais poëme épique, en 26 livres, intitulé *Clovis* dont Boileau a fait justice.

LES GRACES A MADEMOISELLE DE BOURBON.

Merveilleuse beauté, race de tant de rois,
Princesse, dont l'éclat fait honte aux immortelles ;
Nous ne pensions être que trois,
Et nous trouvons en vous mille grâces nouvelles.

LA VIOLETTE,

S'offrant pour servir à la guirlande de fleurs de mademoiselle de Rambouillet, qui lui a été faite sous le nom de Julie.

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

A un Avare.

Tantale dans les eaux a soif et ne peut boire :
Tu ris : change le nom ; la fable est ton histoire. [1]

[1] Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina. Quid rides? mutato nomine, de te
Fabula narratur. Horace.

L'ESTOILE.

Claude de l'Estoile, sieur du Saussay et de la Boissinière, né à Paris en 1597, fut un des cinq auteurs employés par le duc de Richelieu à faire des comédies. Il mourut en 1652, membre de l'Académie française. Ses pièces dramatiques sont très-médiocres, ses odes et ses stances offrent quelquefois de la précision, de l'énergie ou de la délicatesse.

STANCES.

Il est vray, vous estes si belle,
Qu'après vous il n'est rien qui me puisse ravir,
Mais cessez d'estre si cruelle,
Ou je cesse de vous servir.

Ne croyez point qu'il soit possible
Que mon cœur soit en feu quand le vostre est glacé.
Pour chérir une âme insensible,
Il faut estre bien insensé.

Je fuis les beautés plus divines
Quand le moindre mespris est parmy leurs appas,
Mesme à cause de leurs espines
Les roses ne me plaisent pas.

Angélique, taschez d'apprendre
Comment on peut long-temps un amant posséder,
Car vous sçavez l'art de tout prendre,
Mais vous ne sçavez rien garder.

LES FRANCS-BOURGEOIS

Aux Dames.

Nous ne trouvons pas nos délices
A ne faire que des malices,
Comme font tant d'autres amants,
Beautés, beaux sujets de nos flâmes,
Nous monstrons par nos vestements
La simplicité de nos âmes.

Nous ne pouvons user de feinte,
Ny sans sujet faire de plainte
Comme ces muguets de la cour;
Ils n'ont que des cajolleries,
Et pour vous n'ont pas tant d'amour
Qu'ils en ont pour vos pierreries.

Ils n'aiment rien que la richesse;
Si vous ne leur donnez sans cesse
Vous ne les pouvez arrester,
Mais nous avons de quoy dépendre,
Et venons pour vous acheter,
Comme ils vont à vous pour se vendre.

Les bourgeois en rien ne ressemblent
A tant de courtisans qui tremblent
A la rencontre d'un sergent;
Aussitost ils prennent la course,
Ils sont couverts d'or et d'argent,
Et jamais n'en ont dans la bourse.

CHANSON.

Vive les lieux où l'on s'enivre !
On ne les sauroit trop chérir.
Vivre sans boire, c'est mourir;
Et mourir en buvant, c'est vivre.

Toute chose ici nous oblige;
La taverne est notre élément;
Et dans ce beau lieu seulement,
La mort du crédit nous afflige.

Après avoir vidé nos verres,
Nous disons de bonnes chansons,
Pour charmer l'hôte et ses garçons,
Avec nos voix et nos guitterres.

Mais par musique ni paroles
Ces gens-la ne se gagnent plus,
Et n'aiment point le son des luths,
S'il n'est joint au son des pistoles.

Pour un Juge.

En tout temps je suis juste, et de facile accès ;
Aux vertus je sers de refuge ;
Et je suis cet excellent juge
Qui sait juger de tout, excepté des procès.

CHARPENTIER DE MARIGNY.

Jacques Charpentier de Marigny, fils du seigneur du village de ce nom, près de Nevers, naquit vers la fin du 16me siècle. Il s'attacha au cardinal de Retz, entra dans toutes les intrigues de la Fronde, et fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin. Il mourut en 1670.

BALLADE.

Si l'amour est un doux servage,
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer !
Mais si l'on se sent enflammer
D'un feu dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime !



Mais si jamais l'amour vous tient sous son empire,
Je vous ouirai dire à mon tour,
Qu'aimer est un cruel martyre,
Et que c'est un tyran bien cruel que l'amour.

CHAPELAIN.

Jean Chapelain, né à Paris en 1595, jouit long-temps de la plus grande considération parmi les littérateurs. Il la devait à son ode au cardinal de Richelieu, à sa critique du Cid et à sa vaste littérature. « Sans la *Pucelle*, dit Voltaire, il aurait eu de la réputation parmi les gens de lettres. Ce mauvais poëme lui valut beaucoup plus que l'*Iliade* à Homère. Chapelain fut pourtant utile par sa littérature. Ce fut lui qui corrigea les premiers vers de Racine. Il commença par être l'oracle des auteurs, et finit par en être l'opprobre. » Il mourut en 1674.

ODE AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Grand Richelieu, de qui la gloire,
Par tant de rayons éclatants,
De la nuit de ces derniers temps
Éclaircit l'ombre la plus noire;
Puissant esprit dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé notre espérance;
Tes célestes vertus, tes faits prodigieux

Font revoir en nos jours, pour le bien de la France,
La force des héros et la bonté des dieux.

Mais bien que sous ton grand génie
Le courage et le jugement,
De notre heureux gouvernement
Composent la douce harmonie;
Bien que tes superbes lauriers
S'égalent à ceux des guerriers.
Dont les siècles passés racontent les miracles,
N'attends pas toutefois que je chante aujourd'hui
La prudente valeur qui, malgré tant d'obstacles,
Ta rendu des humains le refuge et l'appui.

Je trouve en moi trop de faiblesse
Pour célébrer tes actions,
A qui cèdent les fictions
De l'Italie et de la Grèce :
Parmi les brillantes clartés
Qu'elles jettent de tous cotés,
Si je l'entreprenois, je serois téméraire :
Il faut tant de vigueur pour s'en bien acquitter,
Que, sans le feu divin de Virgile ou d'Homère,
Il n'est point de mortel qui le doivent tenter.

Aussi, quelque chaleur ardente
Qui pour toi m'embrase le sein,
Lorsque je pense à ce dessein,
La majesté m'en épouvante :

Je ne dispute point ce prix
Avec tant de rares esprits
Qui t'ont choisi pour but de leurs savantes veilles;
Et, de tes actions contemplant la hauteur,
De peur d'en profaner les augustes merveilles,
Je veux dans le silence en être adorateur.

Le long des rives du Permesse,
La troupe de ses nourrissons
Médite pour toi des chansons
Dignes de l'ardeur qui les presse;
Ils sentent ranimer leurs voix
A l'objet de tes grands exploits,
Et font de ta louange un concert magnifique;
La gravité s'y mêle avecque les douceurs;
Apollon y préside, et d'un ton héroïque
Fait soutenir leur chant par celui des neuf sœurs.

Ils chantent quel fut ton mérite,
Quand, au gré de nos matelots,
Tu vainquis les vents et les flots,
Et domptas l'orgueil d'Amphitrite:
Quand notre commerce affoibli,
En tous lieux par toi rétabli,
Dans nos havres déserts ramena l'abondance;
Et que, sur cent vaisseaux maîtrisant les dangers,
Ton nom seul aux François redonna l'assurance,
Et fit naître la crainte aux cœurs des étrangers,



Ils chantent les riches trophées
Des dépouilles de nos mutins,
Quand de nos troubles intestins
Les flammes furent étouffées;
Quand la révolte dans son fort,
Par une affreuse et longue mort,
Paya si chèrement l'usure de ses crimes,
Et que ses boulevards enfin assujettis
Contre les appareils des armes légitimes,
Implorèrent en vain le secours de Thétis.

Ils chantent l'insigne avantage
Par nous sur l'aigle remporté,
Lorsqu'un prince persécuté
Fut remis dans son héritage;
Ils décrivent l'horrible pas
Où par cent visibles trépas
On crut de notre camp retarder la vaillance;
Il figurent encore au milieu de nos rangs
Thémis qui te prêta son glaive et sa balance,
Afin de décider ces fameux différends.

Ils chantent l'effroyable foudre
Qui, d'un mouvement si soudain,
Partit de ta puissante main
Pour mettre Pignerol en poudre.
Ils disent que tes bataillons,
Comme autant d'épais tourbillons,

Ebranlèrent ce roc jusque dans ses racines;
Que même le vaincu t'eut pour libérateur,
Et que tu lui bâtis sur ses propres ruines
Un rempart éternel contre l'usurpateur.

Ils chantent nos courses guerrières
Qui, plus rapides que le vent,
Nous ont acquis en te suivant
La Meuse et le Rhin pour frontières:
Ils disent qu'au bruit de tes faits,
Le Danube crut désormais
N'être pas en son antre assuré de nos armes;
Qu'il, redoutant le joug, frémit dans ses roseaux,
Témoin de nos succès, et, grossi de ses larmes,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

Ils chantent tes conseils utiles,
Par qui, malgré l'art des méchants,
La paix refleurit dans nos champs,
Et la justice dans nos villes;
Ils disent que les immortels,
De leur culte et de leurs autels
Ne doivent qu'à tes soins la pompe renaissante,
Et que ta prévoyance et ton autorité
Sont les deux forts appuis, dont l'Europe tremblante
Soutient et raffermit sa foible liberté.

Ainsi l'illustre renommée
De tes progrès victorieux

Avec un bruit harmonieux
Par toute la terre est semée;
Mais tu ne saurois supporter
Qu'on fasse ta gloire éclater:
Ses moindres ornements blessent ta modestie:
De tes propres exploits tes yeux sont éblouis;
Tu n'en peux avouer une seule partie,
Et veux qu'ils soient tous deux à l'honneur de Louis.

Lorsque dessus notre hémisphère
Ton feu se montre sans pareil,
Tu crois l'emprunter du soleil
Qui seul nos provinces éclaire :
De même que sur l'horizon,
Durant la brûlante saison,
Un astre en plein midi quelquefois étincelle;
Bien que semblable à ceux dont se pare la nuit,
Il emprunte son feu de la flamme éternelle
Qui seule dans les cieux d'elle-même reluit.

Ton esprit humble s'imagine
Qu'en ta haute félicité,
Ton éclat n'est qu'obscurité,
Si ton prince ne t'illumine;
Tu considères ta splendeur
Comme un rayon de sa grandeur
De qui superbement ta pourpre est embellie;
De sa seule clarté tu la penses tirer;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pour rendre hommage à tes vertus.
Et que mes esprits [illegible]
S'éveillent au son de sa lyre :

Par elle ton sein m'est ouvert;
Je vois ton âme à découvert;
Je vois que tu languis d'une divine flamme;
Que ton cœur est armé de constance et de foi;
Que ta sage conduite est au-dessus du blâme,
Et que ta renommée est bien moindre que toi.

Je pourrois parler de ta race,
Et de ce long ordre d'aïeux
De qui les beaux noms dans les cieux
Tiennent une si belle place;
Dire les rares qualités
Par qui ces guerriers indomptés
Ajoutent tant de lustres à nos vieilles histoires;
Et montrer aux mortels, de leur gloire étonnés,
Quel nombre de combats, d'assauts et de victoires
Les rend dignes des rois qui nous les ont donnés.

Mais j'aime mieux les grands exemples
D'amour et de fidélité,
Qui de notre âge ont mérité
Des sacrifices et des temples;
J'aime mieux les pensers ardents,
Qui détournent les accidents
Dont l'aveugle destin menace nos provinces;
J'aime mieux l'équité des sublimes projets
Conçus pour réprimer les peuples et les princes,
Les injus'es voisins et les mauvais sujets.

De quelque insuportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne sauroit être offusqué;
La lumière en est toujours pure;
Dans un paisible mouvement,
Tu t'élèves au firmament,
Et laisses contre toi murmurer sur la terre :
Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

Tu vois dessous toi l'injustice
Tâcher en vain de t'offenser;
D'un regard tu peux renverser
Et l'insolence et l'artifice :
Ton courage, aux monstres fatal,
Est toujours plus fort que le mal;
Sur le solide honneur sa base est établie;
Le droit et la raison l'accompagnent toujours;
Et sans que sa vigueur soit jamais affoiblie,
Qu'on cède ou qu'on résiste, il va d'un même cours.

Si toi-même tu te reposes,
Et, dans le péril apparent,
Tu vois d'un œil indifférent
La vicissitude des choses :
D'un ferme esprit tu te résous
A complaire aux vœux des jaloux,

Dont l'agrandissement sur ta perte se fonde;
Du timon envié tu retires les mains,
Et presses pour remettre au premier roi du monde
Le soin qu'il ta commis du salut des humains.

Ton propre bonheur t'importune :
Alors qu'il fait des malheureux
On voit que tu souffres pour eux,
Et que leur peine t'est commune :
Quand leurs efforts sont impuissants
Contre tes actes innocents,
Dans leur désastre encor ta bonté les révère;
Tu les plains dans les maux dont ils sont affligés,
Et demandes au ciel d'un cœur humble et sincère,
Qu'ils veuillent seulement en être soulagés.

Tu n'es point charmé des richesses;
Les dons ne te peuvent tenter;
Et tu n'en saurois accepter
Que pour en faire des largesses :
Si ton prince, outre ton souhait,
T'honore de quelque bienfait,
Soudain tu le répands en des grâces diverses;
Tu n'en as que la fleur, nous en avons le fruit;
Recevant les faveurs, aussitôt tu les verses;
Et le bien qui te cherche en même temps te fuit.

Au milieu de l'inquiétude
Qui règne dans le champ de Mars,

Tu veilles pour tirer les arts
De misère et de servitude;
C'est par toi seul, que pour jamais,
Du mont aux deux sacrés sommets
L'ignorance s'écarte, et l'erreur est bannie,
Ta main, qui rend la vie à nos états mourants,
Par qui nos alliés sortent de tyrannie,
Affranchit l'Hélicon du joug de ses tyrans.

Mais, ô coupable négligence !
O muse, pourquoi passes-tu
Sa plus mémorable vertu
Sous un injurieux silence ?
Touche ta lyre encore un peu,
Et lui fais chanter le beau feu
Que le bien du public en ses veines allume :
De son embrasement tu connois la grandeur;
Tu sais que dans ce feu sa force se consume,
Et qu'il n'est plus vivant que par sa seule ardeur.

Par elle son âme est nourrie;
C'est d'elle qu'il tient sa vigueur :
Il vit, mais il vit en langueur,
Lorsqu'il voit languir sa patrie.
Comme elle, il sent ses déplaisirs;
Il joint ses pleurs à ses soupirs :
Par ses gémissements il répond à ses plaintes :
S'il vit, c'est seulement afin de la guérir;

Il s'offre à recevoir ses mortelles atteintes;
Et pourvu qu'il la sauve, il consent de périr.

Durant la plus fière tempête,
Il abandonne son salut,
Et n'a pour véritable but
Que d'en garantir notre tête :
Avec quelque noire fureur
Que, plein de colère et d'horreur,
Le ciel tonne sur nous et le sort nous poursuive,
A leurs traits inhumains il s'expose pour nous,
Et parmi les transports d'une amour excessive,
Il n'est point de tourment qui ne lui semble doux.

Dans sa conduite juste et sainte,
Il demeure en tranquillité,
Et son repos n'est agité
Ni d'espérance, ni de crainte;
Les menaces, ni le pouvoir,
Ne l'ont su jamais émouvoir,
Et jamais nuls appas n'ont son âme surprise;
L'or pour lui cesse d'être un métal précieux;
La beauté périssable est un bien qu'il méprise;
Pour l'un il est sans main, et pour l'autre sans yeux.

Ébloui de clartés si grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainsi qu'à notre demi-dieu
Je te viens faire mes offrandes :

L'équitable siècle à venir
Adorera ton souvenir,
Et du siècle présent te nommera l'Alcide.
Tu serviras un jour d'objet à l'univers,
Aux ministres d'exemple, aux monarques de guide,
De matière à l'histoire, et de sujet aux vers.

GOMBERVILLE.

Marin Le Roi de Gomberville, né en 1600, fut un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut à Paris le 11 juin 1674. On a de lui des poésies diverses, des romans, entre autres *Polexandre*, et d'autres ouvrages.

A UN VIEUX FINANCIER.

Que te sert, vieil ambitieux,
De voler toutes nos provinces,
Pour élever en mille lieux
Des palais dignes de nos princes?
Ignores-tu que les destins,
Après quelques fâcheux matins,
Vont borner le cours de ta vie?
Déjà tes plus beaux jours ont éteint leur flambeau.
Pense donc à la mort, ton âge t'y convie;
Et si tu veux bâtir, va bâtir un tombeau.

ÉPITAPHE D'UN HOMME DE LETTRES.

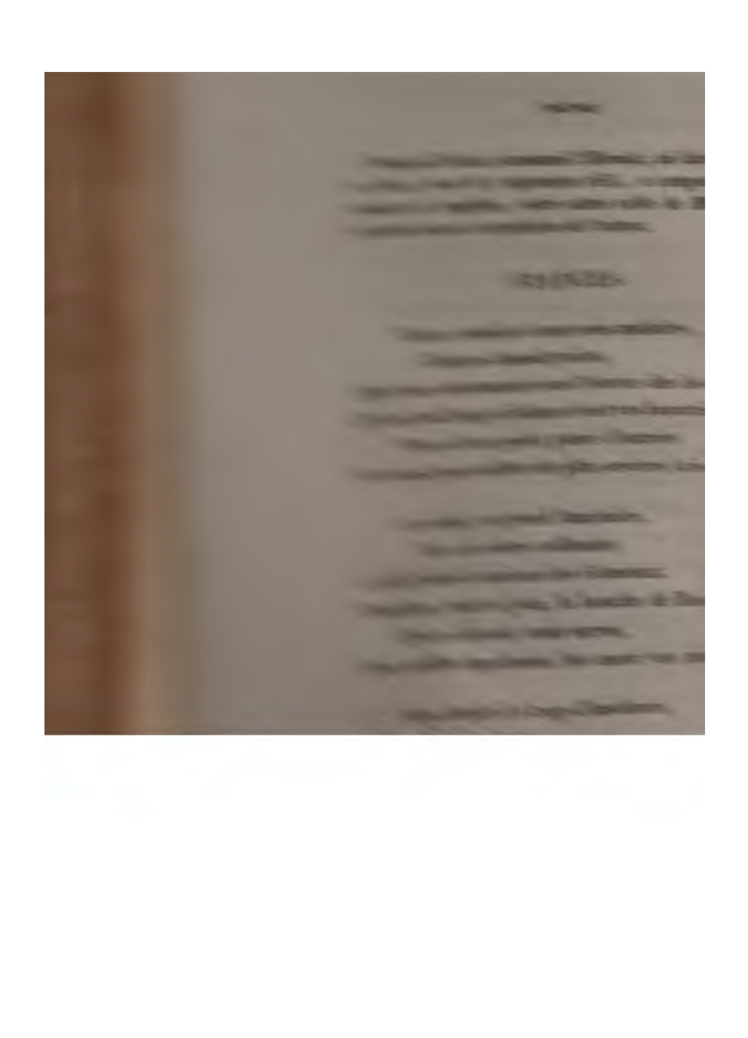
Les grands chargent leur sépulture
De cent éloges superflus;
Passant, en peu de mots voici mon aventure:
Ma naissance fut très-obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

A un Avare.

RETRANCHE le désir qui t'agite et te trouble,
Quitte ton avarice et borne ton pouvoir :
Plus l'hydropique boit, plus sa soif lui redouble;
Plus l'avare a de biens, plus il en veut avoir.

ÉPIGRAMME.

Nos inconstances continues,
Nous font errer par l'univers,
Et sous mille climats divers
Voir mille terres inconnues :
Mais nous voyageons vainement;
Notre esprit inquiet nous fait toujours la guerre.
Aussi pour vivre heureusement,
Il ne faut point changer de terre,
Il faut changer de sentiment.



Le devroit pour jamais de liberté priver;
C'est se montrer rebelle aux lois de la nature,
Qu'allonger ainsi la froidure,
Et donner au printemps les frissons de l'hiver.

Comme l'un a le privilége
De régner dans la neige,
Sur un trône de glace orné de longues nuits,
L'autre doit à son tour, d'un tranquille visage,
Emailler tout le paysage,
Et produire des fleurs qui promettent des fruits.

Cependant un vent plein d'audace
Vous gronde et vous menace,
Et vous détord les bras d'un effort rigoureux,
Lorsque c'est la saison que l'aimable Zéphyre
Devroit déjà vous faire rire,
Vous déclarant tout bas ses larcins amoureux.

Il est temps qu'un calme environne
Cette verte couronne
Dont votre aimable front se trouve revêtu;
La nymphe de ces lieux ardemment le souhaite;
Il faut qu'elle soit satisfaite,
Ou que le ciel se plaise à fâcher la vertu.

Lorsque, pour échauffer mon style,
Un air doux et tranquille

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Mais je me trouve sur mon livre
Plus vieux de quinze ans que Duport.
Oh! que j'aurai de bien pour vivre
Quinze ou vingt ans après ma mort.

PROSOPOPÉE

D'un homme qui mourut d'une fièvre tierce, pour avoir usé d'une poudre empyrique.

MADRIGAL.

Je serois encore vivant,
N'étoit un médecin savant
Que je fis venir à mon aide.
La peste étouffe l'animal!
Je ne suis pas mort de mon mal,
Mais je suis mort de son remède.

ODE

A Olympe.

Beaux lieux, agréable retraite,
Séjour chéri des doctes Sœurs,
Quand on peut goûter vos douceurs
Est-il quelque bien qu'on regrette?
Gazons, toujours d'ombre couverts,
Jardins de tous côtés ouverts,
Bois, canaux, riantes campagnes,
Que mes yeux dans un doux loisir,

Aussi tranquille que les nuits,
Ici les jours exempts d'ennuis,
Dans l'égalité se succèdent :
Et le ciel pour les souverains,
Quelqu'avantage qu'ils possèdent,
N'en peut faire de plus sereins.

La belle heure du jour approche ;
Le soleil déjà moins ardent
Sur les rives de l'Occident,
Se cache derrière une roche;
Pour jouir de l'ombre et du frais
Olympe sort de son palais.
A ses côtés marchent les Grâces.
Tout s'embellit et de ces fleurs
Celles qui naissent sur ses traces
Brillent des plus vives couleurs.

Olympe, ici tout vous révère,
Les Dryades à votre aspect
Se sentent saisir de respect,
Et prennent un front plus sévère.
De ces champs s'élèvent aux cieux
Mille parfums délicieux,
Enfants de la saison nouvelle;
Tandis qu'un zéphire badin
Les accompagne de son aîle,
Et les pousse dans ce jardin.

Les troupeaux dans cette prairie
Sentent que le jour va finir;
La nuit qui commence à venir
Les rappelle à la bergerie.
Sur leurs pas avec les hautbois,
Un berger accordant sa voix,
Chante une amoureuse conquête,
La bergère attentive au son,
Marque d'un mouvement de tête
Qu'elle prend part à la chanson.

C'en est fait: la nuit prend sa place;
Le ciel devenu plus obscur
Se couvre d'un épais azur,
Et tout le pourpre s'en efface.
. . . .
Dans leurs nids les oiseaux cachés
Ont oublié leur doux ramage;
Le vent sous les feuilles s'endort.
L'univers n'est plus qu'une image
Du profond repos de la mort.

Vous qu'un trouble éternel agite,
Esprits au travail réservés,
Jouissez si vous le pouvez
Du repos où tout vous invite;
Moi, dans ma douce oisiveté,
Je goûte avec facilité

Tout le calme que je souhaite.
Je suis maître de mon sommeil,
Et la nature satisfaite
Seule prend soin de mon réveil.

Quand du milieu de sa carrière,
Le soleil lancera ses traits,
A loisir dans quelqu'antre frais,
Je pourrai fermer la paupière.
C'est ainsi que des heureux jours
Toujours trop rares et trop courts,
Je prolonge le doux usage;
Et libre d'emplois éclatans,
J'en retire cet avantage
Que je puis disposer du temps.

Les nymphes, au clair de la lune,
Dansent sans élever la voix,
De peur qu'en sortant de ses bois
Un Faune ne les importune.
Leurs mouvemens prompts et légers
Craignent les regards étrangers;
Elles en punissent l'audace;
Et si j'ose y porter les yeux,
C'est un droit acquis au Parnasse
De commercer avec les Dieux.

Mais quoi! la nuit n'est plus si noire;
Déjà dans un simple appareil,

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] d'[illegible] mouvements.
[illegible]
[illegible] changements.

[illegible]

[illegible] de M. de la P[illegible].

[illegible]
[illegible] temps jusqu'au premier âge.
[illegible] pour l'auteur [illegible]
Qui vaille [illegible] témoignage
[illegible] bonnes mœurs, la [illegible]
[illegible] l'amour de la vérité.

Jointes à sa science profonde,
L'honneur et la franchise encor
Le font passer à tout le monde
Pour un homme du siècle d'or.

PROSOPOPÉE

D'un Courtisan.

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroître;
Je vêquis dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

D'une femme assassinée par son mari jaloux.

Le poignard d'un jaloux dans ma gorge fut mis,
Pour ce qu'à ses amis je faisois bon visage.
Ah! le cruel qu'il est, qu'eût-il fait davantage
S'il m'eût trouvé en faute avec ses ennemis?

D'un Médisant.

On dit que c'est un chien qui mord même les siens,
Mais je trouve qu'il est d'une humeur bien contraire,
Car, à coups de bâton, on fait crier les chiens,
Mais à coups de bâton souvent on l'a fait taire.

L'égalité des Charmes.

Deux merveilles de l'univers,
Tiennent en leur main ma fortune,

Et leurs appas sont bien divers,
Car l'une est blonde et l'autre brune.
Cependant leurs jeunes beautés
Regnent dessus mes volontés
Avec une égale puissance,
Et dans leur glorieux destin,
Je ne vois que la différence
D'un beau soir et d'un beau matin.

ÉPITAPHE

D'un petit Chien.

Ci-gît un chien qui par nature
Savoit discerner sagement
Durant la nuit la plus obscure,
Le voleur d'avecque l'amant.
Sa discrète fidélité
Fit qu'avec beaucoup de tendresse,
A sa mort il fut regretté
Par son maître et par sa maîtresse.

SONNET.

Le Portier inexorable.

Si l'amour du bon vin, qui ton visage enflâme
Adoucit quelquefois ton courage irrité,
Suisse, rabats un peu de ta sévérité,
Et permets ce matin que j'aille voir ma dame.

Deux flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'âme
Seront le prix certain de ta civilité.
Mais il ferme la porte avec brutalité,
En vain je le conjure, en vain je le réclame.

Si ce lieu m'est toujours de si fâcheux accès,
Je ne puis espérer aucun heureux succès,
Et que rien me console en ma peine cruelle.

Dieux! pour éterniser la rigueur de mes fers,
Mettrez-vous point Cerbère à garder cette belle?
Il suffit de ce Suisse à garder les enfers.

AUTRE

Sur l'aventure d'un Pêcheur.

J'APPRÊTOIS mes filets un jour,
Plein d'espoir, d'ardeur et de joie,
Quand j'entrai dans ceux de l'Amour,
Et devins sa nouvelle proie.

Proche des bords de mon bateau
Je vis passer l'aimable Élise,
Et vers un hameçon si beau
Je laissai donner ma franchise.

Depuis, l'objet de sa beauté
Me tient toujours inquiété:
Ni nuit, ni jour je ne repose.

Voyez l'erreur de nos esprits !
L'homme propose et Dieu dispose ;
Je pensois prendre, et je fus pris.

ASSOUCY (D').

Charles Coypeau, sieur d'Assoucy, appelé le *Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, mort en 1679, après avoir mené une vie errante et féconde en aventures aussi bizarres et aussi burlesques que la plupart de ses productions. On disait qu'il était hérétique en amour, et cette hérésie lui attira bien des disgrâces de la part des dames. Celles de Montpellier voulurent le faire brûler. (Voyez le voyage de Chapelle et Bachaumont).

A MESDEMOISELLES ***.

Garçon loyal et bon chrétien,
J'aime plus que votre entretien ;
Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Me pouvez-vous haïr sans cause,
Moi, qui ne vous fis jamais rien ?
Ah ! pour mon bonheur je vois bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.



COTIN.

Charles Cotin, aumônier du roi, membre de l'Académie française si injustement traité dans les satires de Boileau, naquit à Paris en 1604. Il possédait plusieurs langues savantes, prêchait assez noblement, écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns sont spirituels et bien tournés. Il mourut à Paris en 1682.

CHANSON.

Iris s'est rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

ÉPIGRAMME.

Docteurs en lieux communs sont chez moi sans crédit,
Je ne prends pas la peine de les lire :
Ces gens-là n'auroient rien à dire,
Si les autres n'avoient rien dit.

AUTRE

Sur un portrait flatté.

Ce grand peintre, dont l'art surpasse la nature,
A fait pour Silvanire un portrait si charmant,
Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.

SONNET

[illegible] Anne d'Autriche,
[illegible] Louis-le-Grand.

[illegible] à la voix du tonnerre
[illegible] l'âme des humains;
[illegible] enflé par des titres si vains
[illegible] la terre.

[illegible], les dieux de la guerre
[illegible] souverains,
[illegible] mains
Brisent [illegible] sceptres d'or comme on brise le verre.

Anne, dont tant de gloire accrut la majesté,
Languit comme les fleurs, aux brûlants jours d'été
[illegible] survivre à soi-même.

Règne, pompe, splendeur, cour, délices, appas,
Tout vient de la quitter avec le diadème,
Ses vertus seulement ne la quitteront pas.

[illegible] DE GILLES MÉNAGE,

[illegible] SON VOCABULAIRE.

[illegible] tous les mots et ne sait pas les choses:
[illegible] cueilli les fleurs écloses
Dans tous les parterres d'autrui,
Et ne sait rien faire de lui.

Pour vous dire ce que j'en pense,
Et dire le mal pour le bien :
Sans envie et sans médisance
Il fait beaucoup, et ne fait rien.

ÉPITAPHE DE GILLES MÉNAGE.

Ménage, ce grand satirique,
Repose sous ce marbre antique,
Et laisse avecque lui reposer l'univers :
Il mourut de ses longues peines,
Pour avoir fait en six semaines
Une épigramme de six vers.

MALLEVILLE.

Claude de Malleville, l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Paris en 1597, mort en 1647, avait de la délicatesse dans l'esprit et un génie heureux pour la poésie; mais il ne limait pas assez ses vers. On a de lui, entre autres poésies, des rondeaux, des sonnets, des madrigaux et des épigrammes, tournés d'une manière fort agréable.

STANCES.

Sur une Belle dans l'indigence.

Pieds nuds et toute eschevelée,
Phylis en l'avril de ses jours,

SONN[illegible]

[illegible]

[illegible] sceptres d'or comme [illegible]

[illegible] tant de gloire accrut [illegible]
[illegible] les fleurs, aux [illegible]
[illegible] long ennui de survi[illegible]

[illegible] pompe, splendeur, cour, [illegible]
[illegible] de la quitter avec le diad[illegible]
[illegible] seulement ne la quitteron[illegible]

[illegible]NCE DE GILLES ME[illegible]

[illegible] SON VOCABULAIRE.

[illegible] mots et ne fait pas le[illegible]
[illegible] les fleurs écloses
[illegible] les parterres d'autrui.
[illegible] faire de lui.

vent la pauvreté
re avecque l'empire.

t au ciel les superbes flambeaux,
nuit perçant l'ombre si noire;
plus brillante en sa gloire,
it au travers des lambeaux.

in pourroit estre close
nous fait de si doux efforts?
oit nier quelque chose
desploye ses trésors?

s yeux, dont la flâme est si claire,
e ton teint, la douceur de tes traits,
ons que nature t'a fait,
fortune à t'en faire.

t d'une rare amitié,
te est belle, et la beauté plaintive,
la fois l'amour et la pitié
slons rends une âme captive.

alheur, par une ingrate loy,
et t'outrage;
davantage,
plus languissant que toy.

tu te monstres,
pouvoir plus qu'humain,

[illegible] souvent tout ce que tu rencontres.
[illegible] autre sentiment de demander ton pain.

[illegible] tu fouilles;
[illegible] en leur douce langueur.
[illegible] la main et le cœur.
[illegible] dépouilles.

[illegible] ses appas.
[illegible] céleste.
[illegible] détourne ses pas.
[illegible] en reste.

[illegible] et le pouvoir
[illegible]
[illegible]
[illegible].

[illegible] touche.
[illegible] garantir
[illegible] bouche.
[illegible]

[illegible]
[illegible] de tes dents.
[illegible] de deux rubis ardents
[illegible] de tes lèvres vermeilles.

Cependant tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrêmes,

Et viens prier presque à genoux
Ceux qui sont prests de te prier eux-mêmes.

Tout le monde te donne, et croit qu'à ta beauté,
Qui va régner avec estime,
Il acquitte plustost un tribut légitime,
Qu'il ne fait une aumosne à ta nécessité.

Merveille plus digne d'offrandes
Que tu ne l'es de charitez,
Tu ravis aux passants plus que tu ne demandes,
Puisque tu prends les libertez,

Tu fais ta récolte en ta course
Par la vertu de tes charmes vainqueurs;
Mais tu commences par les cœurs,
Et puis tu finis par la bourse.

AUTRE.

Phylis a recognu ma foy:
Tristes pensers, troupe infidelle,
Allez où l'ennuy vous appelle;
Puisque je suis bien avec elle,
Vous estes mal avecque moy.

Ce n'est plus ceste âme farouche
Qui n'avoit point de sentiment;
Nous souspirons esgalement,

[illegible]
[illegible] à la bouche.

[illegible] à loisir
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de ma fortune.

[illegible] mes yeux [illegible],
Dans ces délices je me pasme,
[illegible] d'un souffle me [illegible],
Et me fait cognoistre que l'ame
Est souvent fille d'un baiser.

Ainsi d'une ardeur sans egale
Une nymphe embrassoit Daphnis;
Ainsi de baisers infinis
Venus contentoit Adonis,
Et l'Aurore obligeoit Cephale.

Ny la manne qui vient des cieux,
Ny tout ce que Flore possede,
Ny le nectar de Ganymede,

N'a point de douceur qui ne cède
A ce baiser délicieux.

Il est à mon âme embrasée
Ce qu'est le remède aux douleurs,
Ce que Zéphyre est aux chaleurs,
Ce qu'aux abeilles sont les fleurs,
Et ce qu'aux fleurs est la rosée.

Sur la mort d'un petit chien tué par une levrette.

Zerbin, le plus digne d'envie
Qu'ait jamais obligé le sort,
Tu fus bienheureux en ta vie,
Tu l'es encore plus en ta mort.

Quand, mordu d'une rude chienne,
Tu rendois l'âme par le flanc,
Cloris ta maistresse et la mienne
T'offroit des larmes pour ton sang.

Tu t'enrichis dans cette guerre
Qui te mit aux derniers abois,
Tu semois des rubis en terre,
Et des perles tu recueillois.

Heureux gain que le ciel t'envoie,
Et qui rend ton sort adouci,
Certes je mourrois avec joie,
Si Cloris me pleuroit ainsi.

Indifférence.

Lorsque je voy qu'une beauté
D'une eternelle cruauté
Afflige ma perseverance,
Je la quitte sans deplaisir,
Et comme j'en perds l'esperance,
J'en perds de même le désir.

J'ayme alors que je suis aymé;
Mais je ne puis estre enflammé,
Quand je trouve une âme inhumaine,
Et je puis dire, sans mentir,
Que je ne sens jamais de peine,
Qu'autant que j'en fais ressentir.

Il faut que le mesme vainqueur
Qui regne au milieu de mon cœur
Soit vaincu dès que je souspire,
Et que d'un choc non attendu
Je brise avecque mon navire
Le roc où je me suis perdu.

Je ne veux point que mes langueurs
Naissent des fascheuses rigueurs
D'une importune résistance;
Et si j'endure nuit et jour,
Il suffit bien pour ma constance
Que ce soit les peines d'amour.

Que je plains ces foibles esprits,
Qui pour la gloire d'estre pris,
Souffrent des maux incomparables,
Et qui de la difficulté
Qu'on trouve aux choses désirables
Font leur plus grande vanité!

Je résiste contre les traits
Qu'une beauté pleine d'attraits
Tire pour offenser les âmes,
Si cette merveille des cieux
N'a dans le cœur autant de flâmes
Qu'elle en fait paroistre en ses yeux.

Je veux qu'elle esprouve à son tour
Ce que la plus ardente amour
A de douceur et d'amertume;
Qu'elle partage le poison,
Qu'un mesme brasier la consume,
Et qu'elle entre en mesme prison.

Aussi toutes sortes d'objets
Ne peuvent estre des sujets,
Pour forcer mon cœur à se rendre;
Et si l'on me veut posséder,
Il faut des charmes pour me prendre
Et des faveurs pour me garder.

SONNET.

Quel crime ay-je commis, quand je vous ay baisée,
Qui vous doive obliger à desirer ma mort ?
Jugez plus doucement d'un amoureux effort,
Ou de trop de rigueur vous serez accusée.

Mais quoy ! vous revenez d'amour toute embrasée ;
Et, me tendant les mains avec un doux transport :
Mon cœur, me dites-vous, je vous aime si fort,
Que d'un autre baiser je veux estre appaisée.

O qu'Amour est un dieu digne d'estre suivy !
Depuis qu'à son pouvoir je me suis asservy,
Par combien de faveurs ay-je veu sa clémence !

Son cœur à nos plaisirs est si fort attaché,
Qu'il excuse le mal lorsque l'on recommence,
Et pour la penitence ordonne le péché.

AUTRE.

Près d'un temple fameux, sur les bords de la Seine,
Est un lieu que nature a comblé de plaisirs ;
L'abondance des biens en bannit les desirs,
Et rien n'y vient jamais qui n'y vienne sans peine ;

Une ample moisson d'or couvre toute la plaine ;
Le ciel qui l'environne eclate de saphyrs ;
L'air est tout de parfums, et rien, que les zéphyrs,
Aux chants des rossignols n'accorde leur haleine.

L'ombrage et le soleil dépendent du souhait;
Les prez y sont d'émail, la rivière de lait;
Le rivage jonché est de perles et de roses.

O vous qui m'entendez avec estonnement,
Sçachez qu'il est aisé de voir toutes ces choses,
Pourveu qu'on puisse voir Olympe seulement.

AUTRE.

Amynte, c'en est fait, je ne m'en puis dédire,
Ce miracle du ciel, cet astre de ces lieux,
Cette belle Phylis, qui charmeroit les Dieux,
Assujettit mon âme aux loix de son empire.

Trop heureux dans les maux qui font que je soupire,
Et pour qui jour et nuit je réclame les cieux,
Si pouvant contempler les grâces de ses yeux,
Je pouvois recevoir le bonheur où j'aspire.

Vous qui voyez l'objet dont mon cœur est espris,
Et qui récompensez d'un injuste mespris
Le bien que vous avez de le voir à toute heure;

En vain vous demeurez en un mesme séjour:
Changeons de cœur, Amynte, ou changeons de demeure;
Donnez-moy vostre place, ou prenez mon amour.

A une Dame qui lui demandoit des énigmes.

Je suis en mesme temps et de glace et de flâme;
La crainte et le désir accompagnent mes pas;
Ma peine a ses plaisirs, mon mal a ses appas,
Et ma propre douleur me tient lieu de dictame.

En cet estrange estat où souvent je me pasme,
J'ignore également la vie et le trespas;
Les endroits où je suis, c'est où je ne suis pas,
Et j'ay du mouvement bien que je sois sans âme.

Mon esprit de mon corps est toujours dégagé;
Un astre fait la nuict où je me voy plongé,
Un aveugle me guide, un enfant me conseille.

Je suis dans la prison, et j'erre en mille lieux:
Voilà la seule énigme, adorable merveille,
Où ne pénètre point la clarté de vos yeux.

AUTRE.

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre, affranchy du sommeil,
Résuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'aurore desployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour esclairer le monde,

Quand la jeune Phylis au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parustes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

AUTRE.

La nuit se retiroit dans sa grotte profonde,
Les oiseaux commençoient leur ramage charmant;
Zéphyre se levoit, et, les fleurs ranimant,
Parfumoit d'un doux air la campagne féconde.

L'Aurore en cheveux d'or se faisoit voir au monde,
Belle comme elle estoit aux yeux de son amant,
Et d'un feu tout nouveau le soleil s'allumant,
Dans un char de rubis sortoit du sein de l'onde.

Mais lorsqu'en cette pompe il montoit dans les cieux,
Amaranthe parut, et du feu de ses yeux
Fit de l'Olympe ardent estinceler la voûte.

L'air fut tout embrasé de ses rayons divers;
Et, voyant tant d'éclat, on ne fut point en doute,
Qui du soleil ou d'elle esclairoit l'univers.

AUTRE.

Cloris qui des beautez fut l'unique modèle,
Et le souverain bien des hommes et des dieux,

La belle [illegible], vivement enflammée,
Souspiroit nuit et jour pour son esloignement,
Et comptant mille fois les heures vainement,
Enfin de son amour elle fut consumée.

Maintenant que sa cendre en est mise en ce lieu,
Elle reconte encor les heures de ce dieu
Qui l'avoit autrefois si dignement servie.

Tesmoignage eternel d'une parfaite amour,
Puisqu'apres son trépas comme durant sa vie,
Elle s'amuse encore à mesurer le jour.

AUTRE.

Celle qui fut du ciel le plus parfait ouvrage,
Celle en qui tous les dieux mirent tous leurs trésors,
De la Parque inhumaine a senty les efforts,
Et veu des son printemps le terme de son âge.

Elle avoit mille attraits d'esprit et de visage,
C'estoit une merveille et dedans et dehors,
Et l'on n'eust sceu juger si les grâces du corps
Sur les grâces de l'âme emportoient l'avantage.

Daphnis, perds le dessein de ce beau monument,
Où le soin de son nom t'occupe incessamment,
Sa vertu t'en dispense et pourvoit à sa gloire.

Ceux à qui ses bienfaits ont été départis,
Font l'effet de ton zèle, et sauvant sa mémoire,
Sont les vivants tombeaux que sa main a bastis.

MADRIGAUX.

Adieu.

Laissons l'ingrate sans regret,
Estouffons cet ennuy secret
Où nostre âme se void réduite,
Je ne dois pas à mon avis
Pleurer le jour que je la quitte,
Mais bien le jour que je la vis.

Sur une belle Dame dans l'indigence.

Amaranthe riche en beauté,
Mais pauvre des biens de fortune,
Demande ses nécessitez
D'une grâce si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits, qui charmeroient les dieux,
Ou qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les yeux.

LA VIOLETTE.

A Julie.

De tant de fleurs par qui la France
Peut les yeux et l'âme ravir,
Une seule ne me devance,
Au juste soin de te servir.
Que si la rose, en son partage,
Fait gloire de quelque avantage,

Que le ciel daigne luy donner,
Elle a tort d'en estre plus fière;
J'ay l'honneur d'estre la première
Qui naisse pour te couronner.

SUR LA FLEUR DE GRENADE.

A la même.

Moy qui pouvois passer pour la reyne des fleurs,
Je seiche, je languis, je flestris et je meurs:
Quand je vois ces beaux yeux dont l'esclat me surmonte
Mon teint n'a plus ce feu qui brilloit vivement,
Et s'il rougit encore, il rougit seulement
De dépit et de honte.

La fleur d'Adonis.

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle,
Et de voir vostre nom sur la terre estimé,
Rendez-vous à l'amour, ne soyez plus rebelle,
Si je fleuris encor, c'est pour avoir aymé.

AUTRE.

Je suis si fragile en mon estre,
Que je ne puis long-temps fleurir;
Le vent qui les roses fait naistre
Est si fort, qu'il me fait mourir.
Je dépends du moindre zéphyre,
Et, dès le moment qu'il souspire

Je tombe à terre et ne vis plus;
Mais si je suis sur vostre teste,
Ne seray-je pas au-dessus
Et des vents et de la tempeste?

AUTRE.

Philis, dont la beauté suprême
Me captive dans ses liens,
Mon rival, ô bonheur extrême!
S'en va partir et tu reviens;
Je voy le succès de l'attente
Dont j'ay consolé mon amour,
Et ne sçay qui plus me contente,
Ou son départ, ou ton retour.

Sur une beauté malade au mois d'avril.

S'il faut qu'en ce mois amoureux
L'effort d'un mal si rigoureux,
Hors de ce monde vous emporte,
Vostre beauté qui tout vainquit
Fera voir que Vénus est morte,
Au même temps qu'elle nasquit.

AUTRE.

Ce bracelet de vos cheveux,
Qe je baise avec tant de vœux,
Ne fait qu'accroistre mon martyre;
Mon amour en devient plus grand,

C'est le présent de Déjanire,
Qui brûle celuy qui le prend.

ÉPIGRAMME.

Quand Jean, si remply d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grâce;
Car si, dès qu'il est endormy,
Un autre succède en sa place,
Elle n'est à luy qu'à demy.

AUTRE

Sur une statue d'Ariane.

Ce que m'osta jadis la fortune cruelle
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu,
Une sçavante main aujourd'huy me fait telle,
Que j'acquiers mille amants pour un que j'ay perdu.

RONDEAU

A une Dame soupçonnée d'avoir fait un rondeau.

Vous l'avez fait, je m'imagine,
Ce petit rondeau qui raffine
Tous les rondeaux de ce temps-cy:
Il porte assez bien, dieu mercy,
La marque de son origine.

La grâce en est toute divine,
Et la cheute tellement fine,

Que vous pouvez bien dire si
Vous l'avez fait.

En vain vous faites la mutine,
Vous en rougissez; c'est un signe
Qui nous assure de cecy :
Non, je ne suis plus en soucy,
Je le connois à vostre mine.
Vous l'avez fait.

Pour une Dame nommée Marguerite.

D'UNE autre fleur on ne fait point de cas,
Et, sans mentir, la rose est sans appas
Près cette belle et chaste Marguerite;
Au temps jadis un si rare mérite
Auroit esté le prix de cent combats.

Si le soleil l'eust peu voir icy-bas,
Lorsqu'il venoit y prendre ses esbats,
Pour sés amours il n'eust point fait eslite
D'une autre fleur.

Je veux l'aymer au delà du trespas,
Perdre pour elle et repos et repas,
Et l'adorer d'un zèle sans limite;
Mais si j'arrive au point que je médite,
En vérité je ne la quitte pas
D'une autre fleur.

AUTRE.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revestu d'un doyenné
Qui luy rapporte de quoy frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné :
Qu'il soit docte, ou qu'il sçache escrire,
Ny qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

AUTRE.

Sans plus mon attente abuser,
Et mes désirs tyranniser,
Il faut obliger ma constance,
Et, cessant votre résistance,
M'aymer et me favoriser.

Mon cœur qui se sent embraser,
Et void ses forces espuiser,

Meurt d'amour, ou vit d'espérance,
Sans plus.

Vous ne sçauriez vous excuser,
Et ma requeste refuser,
Car je n'aspire ny ne pense
A la plus haute récompense;
Mais je vous demande un baiser,
Sans plus.

VOITURE.

Vincent Voiture, écrivain célèbre du 17me siècle, né à Amiens en 1598, fut reçu à l'Académie française en 1634. Il était fils d'un marchand de vin, et était très-sensible aux plaisanteries qu'on lui faisait sur sa naissance Il jouit pendant sa vie d'une réputation brillante qui a été considérablement altérée en passant à la postérité; toutefois, ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, quoique déparés par la recherche et l'affectation, se distinguent par un goût très-fin, par des traits délicats et par une tournure piquante et légère.

BALLADE.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causâtes l'orage
Qui souffla premier en mon cœur
Les feux de l'amoureuse rage,
Dans l'ardent brasier qui m'outrage,
Vous ne sauriez plus me garder,

Vous ne me donnez pour gage
Que [illegible] se demander.

[illegible]
[illegible] en partage.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] retenus pas [illegible]
[illegible] avantage
[illegible] demander.

Comment puis-je voir la douceur
[illegible]
Les yeux [illegible] ravisseur
La grace de ce beau corsage.
Cette belle et divine image
[illegible] toute [illegible] tout entier.
Sans desirer en mon courage
Ce que je n'ose demander?

Mon respect et votre rigueur
Retiennent ma langue trop sage:
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage :
Ils vont pour mon cœur en message ;
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage,
Ce que je n'ose demander.

SONNET.

Des portes du matin, l'amante de Céphale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jettoit sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale;

Quand la nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le soleil, se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flâme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumoient à l'entour;
Mais auprès de Phylis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Phylis étoit l'astre du jour.

RONDEAU.

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'amour n'a point de peine et de tourment,
De feu cuisant, ni de cruel martyre,
Que de bon cœur je ne voulusse élire,
Et qu'on ne doive endurer doucement.

Tout l'univers n'a rien de si charmant;
Et s'il étoit sous mon commandement,

Je quitterois volontiers son empire,
Pour vos beaux yeux.

Toute la cour vous sert également;
Mais quant à moi, si je vais vous aimant,
Ne croyez pas que par-là je désire
Cette faveur où tout le monde aspire:
Car je vous aime et vous sers seulement
Pour vos beaux yeux.

AUTRE.

Tout beau corps, toute belle image,
Sont grossiers auprès du visage
Que Phylis a reçu des cieux:
Sa bouche, son ris et ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage.

Sa gorge est un divin ouvrage;
Rien n'est si droit que son corsage:
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.

Parmi tout, ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage
Et vermeil et délicieux;
Mais ce secret est pour les dieux.
Ma plume, changeons de langage:
Tout beau!

AUTRE.

Ma foi! c'est fait de moi: car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau;
Cela me met en une peine extrême:
Quoi! treize vers, huit en eau, cinq en ême!
Je lui ferois aussitôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons-en huit en invoquant Brodeau;
Et puis mettons, par quelque stratagême:
Ma foi! c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau;
Mais cependant je suis dedans l'onzième;
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau:
Ma foi! c'est fait.

Au cardinal Mazarin.

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur ou bien par imprudence
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher;
Le trop hardi meneur ne savoit pas

De Phaeton l'histoire et piteux cas:
Il ne lisoit metamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas
En conduisant César et sa fortune.

Sur une jeune personne fort aimable.

Surtout elle avoit une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas;
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas
Que l'on voit et qu'on ne peut dire.

COLLETET.

Guillaume Colletet, l'un des premiers membres de l'Académie française et l'un des cinq auteurs choisis par le cardinal de Richelieu pour la composition de ses pièces de théâtre, naquit à Paris en 1598, et y mourut le 19 février 1659 Ses poésies, sans être du premier mérite, prouvent de l'esprit, de la fécondité, et sont quelquefois d'une tournure agréable.

IDYLLE.

Les Bergers.

Heureux troupeau de filles innocentes,
Qui sur les bords de ces ondes glissantes,

D'un cœur content goûtez tous les plaisirs
Que le destin refuse à mes désirs,
Les gais accents de vos danses pressées
Témoignent bien quelles sont vos pensées :
L'ambition ne vous agite pas;
Les vains honneurs sont pour vous sans appas,
Et vous coulez une si douce vie,
Que le ciel l'aime, et la terre l'envie.
Ces eaux vous sont un favorable port,
Où pas un vent n'exerce son effort :
Ces blonds épis sont vos mines dorées,
Les diamants dont vous êtes parées :
Et les parfums qui fardent votre teint,
Ce sont les fleurs dont ce rivage est peint.
Le plus grand soin qui vous tienne en haleine,
C'est la santé de vos bêtes à laine,
C'est que vos champs reçoivent leurs façons,
Et que la grêle épargne vos moissons.
Pourquoi le ciel, à qui je dois mon être,
Loin des cités ne m'a-t-il point fait naître?
Je goûterois de semblables appas,
Mes pieds suivroient les traces de vos pas,
Franc de souci, libre d'inquiétudes,
Je me plairois dedans vos solitudes.
Dès le matin que l'aube épand ses pleurs,
Avecque vous je cueillerois des fleurs.
Quand le soleil à plomb nous envisage,
Avecque vous je chercherois l'ombrage,

Où, sur l'émail de ces beaux tapis verds,
A votre chant j'accorderois mes vers.
Puis, quand ce feu s'éteint au sein de l'onde,
Pour ne point voir ce que l'on fait au monde,
Je m'en irois surprendre dans les eaux
Quelque Naïade au milieu des roseaux :
Ainsi la nuit je ferois ma conquête,
Et tous les jours me seroient jours de fête.
Que votre sort est différent du mien!
J'aboye après l'espérance d'un bien
Pour qui je sue, et pour qui je travaille :
L'ambition me gêne et me tenaille;
Je n'eus jamais une heure de loisir
Pour savourer une heure de plaisir :
Je me feins gai, quand mon deuil est extrême,
Et pour autrui je me quitte moi-même;
Je suis la cour, je caresse les grands,
Je fais le sot avec les ignorants;
Je dis que tel est un maître en bien dire,
Qui sera bègue, ou ne saura pas lire;
Je fais passer pour gentil courtisan
Tel qui n'a rien que l'air d'un paysan;
Si j'aperçois que d'une ardeur commune,
Leur main s'emploie à bâtir ma fortune.
C'étoit ainsi qu'au milieu des ennuis,
Tristes enfans du malheur où je suis,
J'arraisonnois, dans le sein d'un bocage,
Un gai troupeau des filles du village,



Lorsque, fuyant le trouble des cités,
Je fréquentois les déserts écartés,
Où la paix règne avecque le silence,
Où tous les maux perdent leur violence,
Où tout contente et l'esprit et les yeux,
Où les mortels vivent comme les dieux.
Mais, cher ami, laisse là ces bergères
Fouler les fleurs de leurs danses légères;
Et dans ces vers, qui secondent ceux-ci,
Vois des bergers les délices aussi.
Jeunes bergers dont la douce innocence.
. . . .
Qui ne quittez que bien tard ces beaux lieux,
Pour vous asseoir dans le trône des dieux :
Ah! que j'estime heureuse votre vie!
Et que sa fin est bien digne d'envie!
Si vos destins ne sont point dissolus,
Si vous n'oyez la musique des luths,
La peur n'est pas sur votre front dépeinte,
Vous reposez sans danger et sans crainte,
Vous n'êtes point l'objet des médisants,
Et le poison n'accourcit point vos ans.
L'écornifleur aux griffes de harpie,
Par ses discours qui n'ont rien que d'impie,
Ne vous rend pas l'esprit plus libertin;
L'excès du soir ne vous nuit au matin;
L'ambre mêlé dans le sel et l'épice,
Ne vous est pas une allumette au vice;

Et le fredon de nos charmants accords
N'amollit pas vos esprits ni vos corps.
Le sort conteux qui preside aux alarmes
Ne vous invite à repandre des larmes :
Calat vous touche autant que Montauban.
Autant le ban comme l'arrière-ban :
Et vous n'oyez, au lieu d'une trompette,
Que le doux son qui part d'une musette.
Ces hauts aspects du mouvement des cieux
N'exercent point vos esprits ni vos yeux :
Sans vous courber ni pâlir sur un livre,
Vous apprenez de vous seul à bien vivre :
Vous laissez là ces disputes en l'air,
Si le tonnerre est premier que l'éclair,
Et si Diane eclate en sa carriere
De son feu propre, ou d'une autre lumière :
Si le Soleil est le pere des Vents,
S'il forme seul les nuages mouvants :
Et si le cours de la sage nature
Suit une regle, ou roule à l'aventure.
Quel plaisir c'est, quand la froide saison
Couvre les champs d'une blanche toison,
Et que les flots, bridés jusqu'à leur source,
Ne traînent plus les replis de leur course !
Auprès du feu vous sondez le progrès
De vos enfans qui se suivent de près ;
Là, chacun d'eux, en guise de couronne,
Avec respect votre chaise environne :

Vous leur montrez, non pas à discourir,
Mais à bien vivre, afin de bien mourir.

ÉPIGRAMMES.

Le Poëte reconnoissant.

Quoique ma fortune soit basse,
Et qu'on ait raison de m'aider,
Je n'entends rien à demander;
Mais je m'entends à rendre grâce.

Sur un tableau d'Orphée et Eurydice.

Que l'amour de la femme est bientôt effacée!
Le souffle de la mort en éteint le flambeau;
Mais l'homme aime toujours au-delà du tombeau.
Ce qui meurt à ses yeux renaît dans sa pensée.
Ainsi, pour se rejoindre à son objet chéri,
Et rallumer l'ardeur de sa première flamme,
Jusqu'aux enfers Orphée alla quérir sa femme;
Mais, bon Dieu! quelle femme en tira son mari!

Le Riche abattu.

Cy-gît un, de qui la vertu
Fut moins que sa table exhaussée:
On ne plaint pas l'homme abattu,
Mais bien la table renversée.

Du Cardinal de Richelieu.

Celui qui gît ici, c'est le grand Richelieu :
Ne pense pas pourtant qu'il soit mort en ce lieu;
Sa vertu vit encor dedans la sépulture :
Alors qu'il vint des cieux, il naquit immortel;
Et, changeant comme un dieu l'ordre de la nature,
Il voulut qu'un tombeau lui tînt lieu d'un autel.

Les trois Ministres d'État.

Séguier m'a fait du bien, et Jules m'en promet;
Bailleul dit que mon style est si pur et si net,
Que ma muse n'est pas une muse commune.
Après tant de bonheur, comme après tant d'éclat,
S'ils filoient mes beaux jours dans leur bonne fortune,
Mes trois Parques seroient trois ministres d'état.

Le Borgne amoureux d'une Boiteuse.

Si votre amour est véhément,
Et si le sien va lentement,
Je sais bien éclaircir ce doute :
Amant, dont le sort est honteux,
C'est que son amour est boiteux,
Comme le vôtre ne voit goutte.

Contre un Usurier grammairien.

Quand ce docteur d'A, B, C, D,
Dedans sa chaise a clabaudé,

Il aime à donner sur la fesse;
Et comme l'argent est son dieu,
Dès qu'il a fessé la jeunesse,
Ce pédant va fesser Mathieu.

L'Amant sans rival.

Tircis, qui n'aime que soi-même,
D'un amour qui n'a point d'égal,
A tout ce qu'on veut quand on aime,
Puisqu'il est amant sans rival.

La Beauté passée.

Pour peindre tes sourcils, et couper tes cheveux,
Penses-tu rappeler tes premières journées?
Prends en gré ta vieillesse; et, sans te plaindre d'eux,
N'accuse de ce mal que tes longues années.
Veux-tu que l'on te voye un visage plus beau?
Reviens, vieille Médée, en la fleur de ton âge;
Purge tes yeux de cire, acquiers un teint nouveau,
Aplanis les sillons qui rident ton visage.
Mais non : puisqu'ici bas toute chose à son tour,
Que le bien et le mal l'un à l'autre succède,
Si tu fus autrefois le miracle d'amour;
Vante-toi maintenant d'en être le remède.

SUR LES DEUX MARIAGES
D'UNE GRANDE PRINCESSE.

Imitée du latin de Jacques Bouju, Angevin.

Alors que j'étois incapable
De goûter les fruits de l'amour,
J'avois un mari désirable
Qui me caressoit nuit et jour;
Mais maintenant que je suis grande,
Et capable d'un si doux fruit,
Mon second mari ne demande
Qu'à reposer toute la nuit.
L'un fut jeune et plein de courage,
L'autre est lâche, vieux et flétri :
Hymen, rends-moi mon premier âge,
Ou rends-moi mon premier mari.

Testament.

Si je lègue en mourant tous les biens que j'acquiers
A ceux qui m'ont rendu des services notables,
C'est afin d obliger mes cruels héritiers
De repandre à ma mort des larmes véritables.

Promesse d'éternité.

Si quelques riches ont l'envie
De vivre plus d'un siècle entier,
Qu'ils me fassent leur héritier,
Ils ne perdront jamais la vie.

L'heureux Avocat.

Que bienheureuse est l'influence
De ce phénix des avocats!
Et que sa rare suffisance
Mérite qu'on en fasse cas!
Il dit que, depuis vingt années,
Il plut aux bonnes destinées
Qu'il n'ait point perdu de procès:
N'est-il pas vrai ce qu'il propose?
Il ne perdit jamais de cause,
Parce qu'il n'en plaida jamais.

Obligation acquittée.

Toi qui m'aimes, et qui me sers
Autrement qu'avec des paroles,
Prête-moi dessus ces dix vers
Une centaine de pistoles.
Pour le fonds il est assuré;
Qu'avec plaisir je le pairai,
Dès que la fortune volage
Tombera dans mes hameçons!
Pour l'intérêt et l'arrérage,
Ne les espère qu'en chansons.

Au grand cardinal de Richelieu.

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

La Laide fardée.

Quitte ce fard qui te séduit;
Crois-tu blanchir ton teint de more?
Tu ferois plutôt que la nuit
Eût le visage de l'Aurore.

Les petits Présents.

Je ne veux point de tes marrons,
Ni de tes fades macarons;
Porte à d'autres saints tes offrandes:
Imitateur des paysans,
Quand tu fais ces petits présents,
Tu ne donnes pas, tu demandes.

Les Poètes épigrammatiques.

Je sais l'histoire et les romans,
Et toutes les grâces conjointes
Des plus subtils raisonnements,
Et des plus agréables pointes,
Je sais Catulle et Martial,
Le Bernia le caporal,
Leurs vieilles et nouvelles flâmes;
Bref, je sais la nature et l'art,
Et ne sais que les épigrammes
De Malleville et de Maynard.

SUR LES ODES D'HORACE.

A M. l'abbé DE MAROLLES, *sur les divers éloges qu'il m'a donnés dans ses observations.*

QUOIQUE les ailes d'or de ma muse féconde
Portent loin mes travaux et mes honneurs divers;
Si le bruit de mon nom s'épand par tout le monde,
Je le dois a ta prose, et non pas à mes vers.

CONTRE LES ANAGRAMMES.

A M. Ménage, Angevin.

MÉNAGE, sans comparaison,
J'aimerois mieux tirer l'oison.
Et même tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'un anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée,
Car sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

A M. le maréchal de Grammont.

SUPPORT des filles de Mémoire,
Ne souffre point qu'on mette aux fers

Ces belles nymphes que je sers,
Puisqu'il y va tant de ta gloire :
En vain ton esprit et ton bras
Te signalent dans les combats,
Si tu n'es signalé par nos grâces infuses;
Car tu m'avoûras qu'en effet
Le silence ou la voix des Muses
Fait les héros, ou les défait.

HABERT.

Philippe Habert, né à Paris, vers 1605, mort en 1637 au siége d'Emmerick, fut un des premiers membres de l'Académie française. On trouve de beaux vers et de belles idées dans son poëme intitulé *le Temple de la mort*, Paris, 1637, in-8.

STANCES

Sur le Jour de l'an.

Cloris, le jour qui nous éclaire,
Aux dons fut toujours destiné;
Mais quel don vous pourroit-on faire
Si le ciel vous a tout donné?

Je cherche pourtant en moi-même
De quoi faire un présent de prix;

Mais quoi! par un malheur que j'aime,
Je trouve que vous l'avez pris.

Depuis que vos yeux pleins de flâme,
Par leurs agréables efforts,
Se sont fait maîtres de mon âme,
Je n'ai rien à moi que mon corps.

Encore faut-il qu'à cette heure,
Je vous fasse accorder ce point,
Que seulement il me demeure,
Puisque vous ne le voulez point.

Prenez-le, s'il en vaut la peine;
Et lors si je ne suis déçu,
Je pourrai dire qu'en étrenne,
J'aurai moins donné que reçu.

SONGE.

Enfin, adorable Sylvie,
J'ai triomphé de mes malheurs;
Le sommeil a séché mes pleurs :
Le frère de la mort m'a redonné la vie.
J'ai vu dans un moment ce cœur impérieux
Quitter avec plaisir cette humeur si farouche;
Et j'ai vengé sur votre bouche
Le mal que m'avoient fait vos yeux;

Hors de cette troupe importune
Qui veille sur nos actions,
J'ai satisfait mes passions :
Je vous ai vu rougir de ma bonne fortune;
Et tandis que charmé par de si doux trésors,
Mon esprit s'abandonne à l'excès des délices,
Je vois revivre mes supplices,
Et je m'apperçois que je dors.

Ainsi, ma déité visible,
Ne vous voyant plus pour trop voir,
Je retourne à mon désespoir.
Privé du sentiment pour être trop sensible,
Encore mon destin n'est-il pas satisfait.
Le dieu qui m'a blessé rit de mon aventure,
Et donne un remède en peinture
Au mal que je souffre en effet.

J'aime toutefois en mon âme,
Ce beau songe, quoique trompeur,
Parce qu'il m'embrase le cœur
D'une plus violente et plus sensible flamme;
Ce n'est pas que m'ayant fait montre des plaisirs
Que méritent ma peine et ma persévérance,
Il augmente mon espérance,
Mais il redouble mes désirs.

Sylvie, agréable inhumaine,
Que mon sort est capricieux!

Vous ne [illegible] de vos beaux yeux.
[illegible] avez point quand il faut voir ma peine.
Achevez ma douleur et votre [illegible]:
Aimez-moi, vous serez par un si beau miracle
[illegible] sommeil un oracle,
[illegible] un songe une vérité.

BREBEUF.

Guillaume de Brébeuf, né à Thorigny, dans la Basse-Normandie, en 1618, mort à Venoix, près de Caen, en 1661, est principalement connu par sa traduction en vers de la Pharsale de Lucain, qui est encore plus ampoulée que l'original. On a aussi de lui le *Lucain travesti*, satire ingénieuse et enjouée, et des poésies diverses qui offrent de jolis vers.

LA GAGEURE.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandoit Cliton naguère.
Il faut, dis-je, vous satisfaire:
Elle a vingt ans le jour, et cinquante ans la nuit.

Sur le même sujet.

Avant-hier Alison partit si follement
Pour un long et fascheux voyage,

Que sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

Sur le même sujet.

Olinde n'a rien que de rare,
Et qui ne vienne des cantons
Que mainte région sépare
De celui que nous habitons :
Sa simarre brillante et fine,
Vient du royaume de la Chine.
L'Inde a fourni son bracelet.
Sa glace fut faite à Venise.
Gênes a vendu son collet,
Et la Hollande sa chemise.
Ses perles et ses diamants,
Digne amorce de ses amants,
Naissent au climat de l'Aurore;
Et bien qu'opulente en bijoux,
On dit qu'elle en espère encore
De plus inconnus parmi nous.

Rome a fait les gants qu'elle porte,
Dont l'odeur agréable et forte
Garde le nez des mauvais vents;
Londres son habit de campagne;
Le Gange a vu naître ses dents,
Et tout son beau teint vient d'Espagne.

[illegible]
[illegible] Jeanne et Jeanneton.

[illegible]
[illegible]
Bonne de nuit, bonne de jour;
[illegible]
Mais ce qui fait tout son amour,
C'est que [illegible]
Que Jeanneton mange à sa table,
Et que Jeanne couche avec lui.

Sur le même sujet.

[illegible]
Que les [illegible], en tous lieux [illegible]
Ne sont que [illegible];
Eh bien, Climène, on les paiera.

Sur le même sujet.

Lise a le teint blanc comme un [illegible]
Mais il coûte plus qu'on ne pense;
Tous les jours un visage neuf,
[illegible], c'est un visage un peu trop de [illegible]

Si l'Argoulet sans jugement
Qui fournit à l'appointement,
Change une dupe en homme sage,
S'il se lasse d'être hébété,
Il faudra bien que Lize en cette extrémité
Se serve de son vieux visage.

Sur le même sujet.

Toi pour qui Lize est sans appas,
Corrige un peu ton imprudence;
Apprends, si tu ne le sais pas,
Qu'elle en a bien plus qu'on ne pense;
Que même à la postérité,
Elle peut rendre un grand service;
Et lui résigner sa beauté,
Comme on résigne un bénéfice.

ÉPIGRAMME

Sur un Esprit bourru.

Jusqu'ici quoi que pour vous plaire,
Je me sois commandé de faire,
Je n'ai pu, Lisidor, être de vos amis :
Et par des changemens étranges,
Quand je n'y pense plus je reçois vos louanges :
Hélas! quel crime ai-je commis?

AUTRE

Sur un Amant timide.

Cléandre, on nous dit que sans cesse,
Pour les beaux yeux d'une duchesse,
Chacun vous entend soupirer :
Vous brûlez pour son beau visage;
Mais vous n'osez vous déclarer;
Vous êtes fou, vous êtes sage.

AUTRE

Sur un nez teint en cramoisi.

Toi qui veux railler sottement,
De ce nez de couleur de roses,
Tu seras berné hautement,
Si tu ne juges mieux des choses :
Crois-tu que ce beau coloris,
Qui t'est un sujet de mépris,
N'ait coûté que peu de journées?
Non, non, cet ouvrage divin,
Est l'ouvrage de vingt années,
Et de quatre cents muids de vin.

AUTRE.

Certain abbé qui vient de Rome
Prend Lysandre pour un oison,

Et je trouve qu'il a raison;
Car Lysandre autrefois l'a pris pour habile homme.

AUTRE.

Cloris quitte et reprend, par un rare mystère,
Jeune et vieille peau tour à tour,
Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mère
De la Cloris de jour.

AUTRE.

La beauté que vous redonne
Votre industrie en tout temps,
A certes, vieille mignonne,
Des effets bien différents :
Souvent les traits qu'elle adresse
Sont d'assez dangereux traits :
Mais elle guérit de près
Ceux que de loin elle blesse.

AUTRE.

Ci-gît qui sut monter à force de finance
Aux charges du plus haut degré;
Il n'a jamais rendu de service à la France
Que le jour qu'il fut enterré.

SAINT-AMANT.

Marc-Antoine Girard de Saint-Amant, né à Rouen, étoit fils d'un chef d'escadre. Il passa sa vie à voyager et à rimer. Il doit d'être connu, en grande partie, aux sarcasmes de Boileau, qui en parle dans sa première satire et dans son Art poétique. Il mourut en 1661, âgé de 68 ans.

PLAINTE

Sur la mort de Sylvie.

Ruisseau qui cours après toy-mesme,
Et qui te fuis toy-mesme aussi,
Arreste un peu ton onde icy,
Pour escouter mon deuil extrême :
Puis quand tu l'auras sceu, va-t-en dire à la mer,
Qu'elle n'a rien de plus amer.

Raconte-luy comme Sylvie,
Qui seule gouvernoit mon sort,
A receu le coup de la mort
Au plus bel âge de la vie;
Et que cet accident triomphe en mesme jour
De toutes les forces d'Amour.

Las! je n'en puis dire autre chose,
Mes souspirs tranchent mon discours :
Adieu, Ruisseau, reprends ton cours,
Qui non plus que moy ne repose :
Que si par mes regrets j'ay bien peu t'arrester,
Voylà des pleurs pour te haster.

INCONSTANCE.

On devroit bien trouver estrange
Que ma muse n'ait mis au jour
Quelque œuvre digne de louange
Sur le sujet de mon amour :
Je m'en estonnerois moy-mesme;
Mais dans mon inconstance extresme,
Qui va comme un flus et reflus,
Je n'ai pas sitost dit que j'ayme,
Que je sens que je n'ayme plus.

Il est vray que je sçay bien feindre,
Et qu'il n'est esprit si rusé,
Lorsque ma bouche se veut plaindre,
Qui ne s'en trouvast abusé.
Mon cœur, plein d'infidèles charmes,
N'espargne ni souspirs, ni larmes
Pour essayer d'y parvenir;
Et mes paroles sont des armes
Contre qui rien ne peut tenir.

EPIGRAMME.

[illegible] se dit estre Mercure,
Et l'orgueilleux Colin nous jure
Qu'il est aussi-bien Apollon
Que Bocan est bon violon.
Ces deux auteurs pour la folie,
La [illegible] et la melancholie,
La sottise, l'impieté,
L'ignorance et la vanité,
Ne sont rien qu'une mesme chose :
Mais en ce poinct ils sont divers;
C'est que l'un fait des vers en prose,
Et l'autre de la prose en vers.

AUTRE

Sur un portrait du Roi.

Icy l'art passe la nature,
Puisque par cette portraicture,
Dont tous les yeux sont esblouys,
Il a fait un autre Louys :
Pour moy je pense qu'il aspire
A faire que, sans mescontens,
On puisse voir dans cet empire
Vivre deux roys en même-temps.

AUTRE.

Un poète à la douzaine
Se vantoit impudemment,
Me discourant de sa veine,
Qu'il escrivoit doucement ;
Moy que la raison oblige
A l'en rendre mieux instruit,
Ouy, si doucement, luy dis-je,
Que tu ne fais point de bruit.

AUTRE

Sur l'Incendie du Palais de Justice.

Certes, l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir trop mangé d'espice,
Se mit tout le palais en feu.

POÉSIES DIVERSES.

LE SOLEIL LEVANT.

Jeune déesse au teint vermeil,
  Que l'Orient révère,
Aurore, fille du Soleil,
  Qui nais devant ton père,
Viens soudain me rendre le jour,
Pour voir l'objet de mon amour.

Certes la nuict a trop duré,
   Desja les coqs t'appellent :
Remonte sur ton char doré,
   Que les Heures attellent,
Et viens monstrer à tous les yeux
De quel esmail tu peins les cieux.

Laisse ronfler ton vieux mary
   Dessus l'oisive plume,
Et, pour plaire à ton favory,
   Tes plus beaux feux r'allume :
Il t'en conjure à haute voix,
En menant son limier au bois.

Mouille promptement les guérets
   D'une fraische rosée,
Afin que la soif de Cérès
   En puisse estre appaisée,
Et fay qu'on voye en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.

Ha ! je te voy, douce clarté,
   Tu sois la bien venue :
Je te voy, celeste beauté,
   Paroistre sur la nue,
Et ton estoile en arrivant
Blanchit les costeaux du Levant.

Le silence et le morne roy
   Des visions funèbres

Prennent la fuite devant toy
   Avecque les ténèbres;
Et les biboux qu'on oyt gémir
S'en vont chercher place à dormir.

Mais au contraire les oyseaux
   Qui charment les oreilles,
Accordent au doux bruit des eaux
   Leurs gorges nompareilles,
Célébrant les divins appas,
Du grand astre qui suit tes pas.

La lune qui le voit venir
   En est toute confuse :
Sa lueur, preste à se ternir,
   A nos yeux se refuse,
Et son visage à cet abord
Sent comme une espèce de mort.

Le voilà sur nostre horison
   En sa pointe première.
O que l'Éthiope a raison
   D'adorer sa lumière !
Et qu'il doit priser la couleur
Qui luy vient de cette chaleur!

C'est le Dieu sensible aux humains,
   C'est l'œil de la nature;
Sans luy, les œuvres de ses mains
   Naistroient à l'advanture,

Ou plustost on verroit périr
Tout ce qu'on voit croistre et fleurir.

Ainsi, pleine d'un sainct respect,
Quand le jour se r'allume,
La terre, à ce divin aspect,
N'est qu'un autel qui fume,
Et qui pousse en haut comme encens
Ses sacrifices innocens.

Au vif esclat de ces rayons,
Flattés d'un gay zephire,
Ces monts sur qui nous le voyons
Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux esclair.

Bref, la nuict, devant ses efforts
En ombres séparée,
Se cache derriere les corps
De peur d'estre esclairée,
Et diminue, ou va croissant
Selon qu'il monte, ou qu'il descent.

Le berger l'ayant reveré
A sa façon champestre,
En un lieu frais et retiré
Meine ses brebis paistre,
Et se plaist à voir ce flambeau
Si clair, si serein, et si beau.

L'aigle, dans une aire à l'escart
 Estendant son plumage,
L'observe d'un fixe regard,
 Et lui rend humble hommage,
Comme au feu le plus animé
 Dont son œil puisse estre charmé.

Le chevreuil solitaire et doux,
 Voyant sa clairté pure
Briller sur les feuilles des houx,
 Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte du veneur,
Tache à luy faire quelque honneur.

Le cygne, joyeux de revoir
 Sa renaissante flâme,
De qui tout semble recevoir
 Chaque jour nouvelle âme,
Voudroit, pour chanter ce plaisir,
Que la Parque le vinst saisir.

Le saulmon, dont au renouveau
 Thétis est despourveuë
Nage doucement à fleur d'eau,
 Pour jouyr de sa veuë
Et monstre au pescheur indigent
Ses riches escailles d'argent.

L'abeille, pour boire des pleurs,
 Sort de sa ruche aymée,

Et va sucer l'ame des fleurs
  Dont la terre est semée ;
Puis de cet aliment du ciel
Elle en fait la cire et le miel.

Le gentil papillon la suit
  D'une aile tremoussante ;
Et suivant le Soleil qui luit,
  Vole de plante en plante,
Pour les advertir que le jour
En ce climat est de retour.

Là dans nos jardins embellis
  De mainte rare chose,
Il porte de la part du lys
  Un baiser à la rose,
Et semble, en messager discret,
Luy dire un amoureux secret.

Au mesme temps il semble à voir,
  Qu'en estincellant ses charmes,
Cette belle luy fait sçavoir,
  Le teint baigné de larmes,
Quel ennuy la va consumant
D'estre si loing de son amant.

Et mesme elle luy parle ainsi
  En son muet langage :
Helas ! je deviendray soucy
  Au malheur qui m'outrage ;



Si de ma fidelle amitié
Mon fier destin ne prend pitié.

Amour sur moy comme vainqueur
   Exerce ses rapines,
Et moins en mes bras qu'en mon cœur
   Je porte des espines;
Mais je ne vivray pas long-temps,
C'est le seul bien où je m'attends.

Encore si, pour réconfort,
   Quelques beaux doigts me cueillent,
Avant que par un triste sort
   Tous mes honneurs s'effeuillent,
Je n'auray rien à désirer,
Et finiray sans murmurer.

Reyne des fleurs, appaise-toy,
   Voicy venir Sylvie,
Qui t'apporte en elle de quoy
   Contenter cette envie;
Car sa main de lys a dessein
De te loger en son beau sein.

ÉPITAPHE.

Cy gist dans cette triste fosse
Le corps du pauvre Jambedosse,
Qui par un vent traistre et malin
Fut écrasé dans un moulin:

ÉPIGRAMME.

Thibaut se dit estre Mercure,
Et l'orgueilleux Colin nous jure
Qu'il est aussi-bien Apollon
Que Boccan est bon violon.
Ces deux auteurs pour la folie,
La fraude et la mélancholie,
La sottise, l'impiété,
L'ignorance et la vanité,
Ne sont rien qu'une mesme chose :
Mais en ce poinct ils sont divers;
C'est que l'un fait des vers en prose,
Et l'autre de la prose en vers.

AUTRE

Sur un portrait du Roi.

Icy l'art passe la nature,
Puisque par cette portraicture,
Dont tous les yeux sont esblouys,
Il a fait un autre Louys :
Pour moy je pense qu'il aspire
A faire que, sans mescontens,
On puisse voir dans cet empire
Vivre deux roys en même-temps.

AUTRE.

Un poète à la douzaine
Se vantoit impudemment,
Me discourant de sa veine,
Qu'il escrivoit doucement ;
Moy que la raison oblige
A l'en rendre mieux instruit,
Ouy, si doucement, luy dis-je,
Que tu ne fais point de bruit.

AUTRE

Sur l'Incendie du Palais de Justice.

Certes, l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice,
Pour avoir trop mangé d'espice,
Se mit tout le palais en feu.

POÉSIES DIVERSES.

LE SOLEIL LEVANT.

Jeune déesse au teint vermeil,
  Que l'Orient révère,
Aurore, fille du Soleil,
  Qui nais devant ton père,
Viens soudain me rendre le jour,
Pour voir l'objet de mon amour.



[illegible] la nuict à ton mari,
Dessus les [illegible] appellent
Remonte sur ton char doré,
Que les Heures attellent.
Et viens monstrer à tous les yeux
De quel esmail tu peins les cieux.

Laisse dormir ton vieux mary
Dessus l'autre [illegible].
Et pour plaire à ton favory,
Tes plus beaux feux s'allument:
Il t'en conjure à haute voix,
En menant son limier au bois.

Mouille promptement les guerets
D'une fraische rosee,
Afin que la soif de Ceres
En puisse estre appaisee.
Et fay qu'on voye en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.

Ha! je te voy, douce clarté,
Tu sois la bien venue:
Je te voy, céleste beauté,
Paroistre sur la nue,
Et ton estoile en arrivant
Blanchit les costeaux du Levant.

Le silence et le morne roy
Des visions funèbres

Prennent la fuite devant toy
  Avecque les ténèbres;
Et les biboux qu'on oyt gémir
S'en vont chercher place à dormir.

Mais au contraire les oyseaux
  Qui charment les oreilles,
Accordent au doux bruit des eaux
  Leurs gorges nompareilles,
Célébrant les divins appas,
Du grand astre qui suit tes pas.

La lune qui le voit venir
  En est toute confuse:
Sa lueur, preste à se ternir,
  A nos yeux se refuse,
Et son visage à cet abord
Sent comme une espèce de mort.

Le voilà sur nostre horison
  En sa pointe première.
O que l'Éthiope a raison
  D'adorer sa lumière!
Et qu'il doit priser la couleur
Qui luy vient de cette chaleur!

C'est le Dieu sensible aux humains,
  C'est l'œil de la nature;
Sans luy, les œuvres de ses mains
  Naistroient à l'advanture,

Qui jamais [illegible] verroit perir
Tout ce qu'on voit croistre et fleurir.

Ainsi, pleine d'un sainct respect,
Quand le jour se r'allume,
La terre, à ce divin aspect,
N'est qu'un autel qui fume,
Et qui pousse en haut comme encens
Ses [illegible] [illegible].

Au vif esclat de ces rayons,
Flambe d'un gay zephire,
Les monts sur qui nous le voyons
Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux esclair.

Bref, la nuict, devant ses efforts
En tenebres separée,
Se cache derriere les corps
De peur d'estre esclairée,
Et diminue, ou va croissant
Selon qu'il monte, ou qu'il descent.

Le berger l'ayant revere
A sa [illegible] champestre,
En un lieu frais se retire
Mener ses brebis paistre,
Et se plaist à voir ce flambeau
Si clair, si serein, et si beau.

L'aigle, dans une aire à l'escart
  Estendant son plumage,
L'observe d'un fixe regard,
  Et lui rend humble hommage,
Comme au feu le plus animé
  Dont son œil puisse estre charmé.

Le chevreuil solitaire et doux,
  Voyant sa clairté pure
Briller sur les feuilles des houx,
  Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte du veneur,
Tache à luy faire quelque honneur.

Le cygne, joyeux de revoir
  Sa renaissante flâme,
De qui tout semble recevoir
  Chaque jour nouvelle âme,
Voudroit, pour chanter ce plaisir,
Que la Parque le vinst saisir.

Le saulmon, dont au renouveau
  Thétis est despourveuë
Nage doucement à fleur d'eau,
  Pour jouyr de sa veuë
Et monstre au pescheur indigent
Ses riches escailles d'argent.

L'abeille, pour boire des pleurs,
  Sort de sa ruche aymée,

Et va sucer l'âme des fleurs
Dont la terre est semée;
Puis de cet aliment du ciel
Elle en fait la cire et le miel.

Le gentil papillon la suit
D'une aisle tresmoussante;
Et, voyant le Soleil qui luit,
Vole de plante en plante,
Pour les advertir que le jour
En ce climat est de retour.

Là, dans nos jardins embellis
De mainte rare chose,
Il porte de la part du lys
Un baiser à la rose,
Et semble, en messager discret,
Luy dire un amoureux secret.

Au mesme temps il semble à voir,
Qu'en escueillant ses charmes,
Cette belle lui fait sçavoir,
Le teint baigné de larmes,
Quel ennuy la va consumant
D'être si loing de son amant.

Et mesme elle luy parle ainsi
En son muet langage :
Hélas! je deviendray soucy
Au malheur qui m'outrage;

Si de ma fidelle amitié
Mon fier destin ne prend pitié.

Amour sur moy comme vainqueur
   Exerce ses rapines,
Et moins en mes bras qu'en mon cœur
   Je porte des espines;
Mais je ne vivray pas long-temps,
C'est le seul bien où je m'attends.

Encore si, pour réconfort,
   Quelques beaux doigts me cueillent,
Avant que par un triste sort
   Tous mes honneurs s'effeuillent,
Je n'auray rien à désirer,
Et finiray sans murmurer.

Reyne des fleurs, appaise-toy,
   Voicy venir Sylvie,
Qui t'apporte en elle de quoy
   Contenter cette envie;
Car sa main de lys a dessein
De te loger en son beau sein.

ÉPITAPHE.

Cy gist dans cette triste fosse
Le corps du pauvre Jambedosse,
Qui par un vent traistre et malin
Fut écrasé dans un moulin:

Où, voulant son blé faire moudre,
Luy-mesme il fut réduit en poudre :
Et quoyqu'innocent avoué,
Très-malheureusement roué.
L'advanture en est incroyable,
Autant comme elle est pitoyable ;
Passant, admire et plains son sort,
Le bon naturel t'y convie,
Et dy qu'il a trouvé la mort
Où les autres trouvent la vie.

LALANE.

Pierre Lalane, né à Paris, mort vers 1661, a laissé des poésies dont la plupart roulent sur la mort de sa femme, et qui font encore plus l'éloge de son cœur que de son talent.

STANCES

Sur la mort de sa Femme.

Voici la solitude où sur l'herbe couchés,
D'un invisible trait également touchés,
Mon Amarante et moi prenions le frais à l'ombre
De cette forêt sombre.

Nous goûterions encore en cet heureux séjour,
Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour,

Si la rigueur du sort ne me l'eût point ravie
Au plus beau de sa vie.

Est-ce donc ici bas une loi du destin
Que la plus belle chose y passe en un matin?
Fallait-il en un jour voir Amarante naître
Et la voir disparaître?

Des plus vives couleurs la nature avait peint
Et son front, et sa bouche, et ses yeux, et son teint;
De cent charmes divers le mélange admirable
La rendait adorable.

Les Grâces et l'Amour avec tous leurs appas,
D'une cadence noble animèrent ses pas;
Elle fut tout ensemble en son port, en son geste,
Et pompeuse et modeste.

Son esprit étonna les plus rares esprits,
Sur les plus éclatants il emporta le prix,
Et ne démentit point l'origine première
D'où sortit sa lumière.

Le ciel ne fut jamais en ses plus grands efforts,
Si prodigue à verser ses plus riches trésors,
Que quand de sa plus pure et plus brillante flamme
Il forma sa belle âme.

De tant de biens enfin son corps se vit comblé,
Que pour en trop avoir il en fut accablé;

[illegible] dont la tige est moins forte
[illegible] elle porte.

[illegible] mes larmes témoins.
[illegible] n'est-elle moins!
[illegible] de dons célestes.
[illegible]

[illegible] ne m'écoute pas.
[illegible] trépas;
[illegible] notre course
[illegible] sans ressource.

[illegible] dernier malheur.
[illegible] âpre douleur;
[illegible] mon âme est abattue.
[illegible]

Mais [illegible] superbe ennemi.
[illegible] tu n'as fait qu'à demi;
[illegible] ma langueur mourante
[illegible]

[illegible] ma foi.
[illegible] en moi;
[illegible] fut résolue.
[illegible]

[illegible]
[illegible] me tend la main,

Et dans mon triste cœur j'oy le sien qui s'écrie :
Viens, Daphnis, je te prie.

Au nom d'une si tendre et si forte amitié,
Destin, sois pitoyable en manquant de pitié,
Joins mon ombre à la sienne et dans sa sépulture
Confonds notre aventure.

Ce ténébreux séjour, tout horrible qu'il est,
Des biens dont je me flatte est le seul qui me plaît,
Et ce froid monument où ma flamme repose
Est pour moi toute chose.

Ainsi parlait Daphnis en irritant le sort,
Qui de son Amarante avait hâté le sort;
Heureux si dès long-temps qu'elle cessa de vivre,
Il fût mort pour la suivre.

Mais le ciel qui le plonge en un gouffre d'ennui,
Pour la gloire d'amour l'a gardé malgré lui,
Afin que dans sa bouche Amarante demeure,
Et revive à toute heure.

ADAM BILLAUT.

Adam Billaut, connu sous le nom de *Maître Adam*, me-nuisier de Nevers, mort en 16[illegible], fut appelé le *Virgile* au [illegible]. Sans aucune espèce d'étude, il faisait des vers [illegible] [illegible] et ses [illegible]. Le cardinal de Riche-lieu et [illegible] lui firent des pensions. On trouve de [illegible] et des vers heureux dans la plupart de ses productions.

ODE

A Monseigneur le Cardinal de Richelieu.

[illegible] de l'État, le plus grand de la terre,
[illegible], dont notre empire est l'immobile [illegible],
[illegible] nos [illegible] dans un hiver de guerre,
Pour [illegible] par un printemps de paix;
[illegible], dont la gloire infinie
[illegible] mémoire ternie,
[illegible] les Titans abattus;
[illegible] que la France a fait naître,
[illegible] que ma muse champêtre
[illegible] à tes rares vertus.

[illegible] tristement inactive
[illegible] divers,
[illegible] la nage et la rive,
[illegible] de la source des vers;

Mais le bruit glorieux que fait ta renommée,
De climat en climat superbement semée,
M'empêcha d'écouter ces lâches passions;
Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage,
Je vis tes grands exploits faire sur mon courage
Ce que font sur les flots les nids des alcyons.

Quand j'ose contempler l'éclat de ton mérite,
Qui porte dans les cœurs ou l'amour ou l'effroi,
Qu'à ton zèle sacré la terre est trop petite
Pour orner dignement la grandeur de ton roi;
Que dans ton cabinet ce que tu délibères
Détruit tous les conseils du prince des Ibères,
Je sens d'un nouveau feu rallumer ma chaleur;
Et, sans me consumer aux labeurs de l'étude,
Je consulte en repos dans une solitude
Un ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.

Mais cette sainte ardeur qui pour toi me transporte,
Dont mon cœur enflammé s'élève jusqu'aux cieux,
Et qui, contre le cours d'un homme de ma sorte,
M'inspire en ta faveur le langage des dieux :
Grand prince, n'est-ce pas l'une de ces merveilles
Par qui le ciel bénit tes travaux et tes veilles,
Et te rend admirable aux yeux de l'univers?
On ne me peut qu'à tort disputer l'avantage
D'être l'un des rayons des esprits de notre âge,
Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.

[illegible] suprême
[illegible] esprits animés.
[illegible] de lui-même.
[illegible] n'a point semés?
[illegible] divine
[illegible] doctrine,
[illegible] merveilles de Dieu.
[illegible] expérience.
[illegible] la même science
[illegible] de Richelieu.

[illegible] qui se perd dans les nues
[illegible] je cherche des couleurs:
[illegible] inconnues;
[illegible] et les fruits et les fleurs:
[illegible] de ces grands précipices,
[illegible] assez propices;
[illegible] vient animer;
[illegible] bien l'assurance
[illegible] menuisier en France,
[illegible] art de rimer.

[illegible] du beau fleuve de Loire,
[illegible] n'a pas encore été;
[illegible] des eaux et celui de ta gloire,
[illegible] jamais ne serait écarté;
[illegible] plaisant autant qu'il est sauvage,
Assis dessus les fleurs qui bordent le rivage,

Je borne mes désirs au soin de te priser;
Sans que l'ambition me flatte d'espérance,
M'estimant trop heureux si j'ai la récompense
En t'immortalisant de m'immortaliser.

Bien que je ne sois point parmi l'or et les marbres
De ces palais fameux de richesse éclatants,
Que je ne voie ici que des eaux et des arbres,
Mes innocents désirs ne sont pas moins contents.
Loin de l'ambition d'une foule importune,
Où souvent l'on se perd en gagnant la fortune;
Dans ces lieux reculés mon désir est mon roi;
Et quelque passion qui flatte notre vie,
Je serois aussi franc d'amour comme d'envie,
Si je n'en avois point de discourir de toi.

Mais lorsque ta vertu me paroît sans exemple,
Quand j'y vois que ta vie est maîtresse du sort,
Que la postérité te doit bâtir un temple,
Où tu triompheras du Temps et de la Mort;
Que le plus digne roi qui soit dessus la terre
Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre
Qui porte en mille endroits la crainte et le trépas,
Et que cette splendeur qui luit en sa couronne
Emprunte tant d'éclat de ta seule personne,
Je croirois être injuste en ne le disant pas.

Je sais qu'un lâche esprit, plein d'une ardeur infâme,
Qui de quelque mégère implora le secours,

A voulu, d'un crayon aussi noir que son âme,
Ternir insolemment la gloire de tes jours;
Mais comme le soleil montre un plus beau visage,
Quand il a dissipé les voiles du nuage,
De même ton mérite en a paru plus beau;
Et ce monstre d'horreur eut l'âme bien punie,
Car son intégrité vainquit sa calomnie,
Et lui fit en naissant rencontrer le tombeau.

Depuis que, sous les lois du plus juste monarque
Qui jamais ait régi l'empire des vivants,
Tu tiens comme un nocher le timon de sa barque,
As-tu jamais blêmi par la crainte des vents?
Quels syrtes vagabonds, quels écueils effroyables,
Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,
Et quels prodiges peut l'histoire renommer
Qui puissent égaler cette heureuse aventure,
Où le ciel te permit ainsi qu'à la nature
D'élever des rochers au milieu de la mer?

Ce jour qu'en ta faveur le ciel fila de soie,
Neptune fit pour toi de si puissans efforts,
Qu'au temps qu'il bâtissoit les murailles de Troie,
Il travailloit bien moins qu'il ne faisoit alors :
Cependant ta fortune ardemment animée
Alla voir des Anglais la sacrilége armée;
Et d'un œil de courroux qui leur sembloit parler,
Leur prédit les malheurs qui menaçoient leurs crimes,

Et compta leurs vaisseaux comme autant de victimes
Que ta sainte fureur lui devoit immoler.

Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matières,
Dont la cime aujourd'hui baise les fondements,
Ces colosses changés en fameux cimetières
Où ta gloire a bâti de si beaux monuments,
Ces affreux boulevards, ces superbes machines,
Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines,
La Rochelle, en un mot, qu'est-elle maintenant?
N'as-tu pas abattu sa pompe injurieuse,
Et mis au pied du roi l'audace impérieuse
Du rebelle démon qui l'alloit soutenant?

Mais tant d'autres exploits dont l'histoire est ornée,
Tant d'effets merveilleux qui brillent en nos jours,
Et qui ne verront point leur gloire terminée
Qu'alors que la nature aura fini son cours;
Tant d'ennemis courbés au joug de cet empire,
Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire
Pour assouvir la faim de son mourant orgueil;
Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie
Autant de Pélions pour écraser l'envie,
Et sauver tes vertus de la nuit du cercueil?

Puisses-tu, grand héros, étendre nos conquêtes
Au bord ou le soleil naît et va finissant;
Et que tous tes progrès soient autant de tempêtes
Pour émousser l'orgueil des cornes du croissant.

Que s'il faut que ton corps, comme Auguste, succombe
Sous le faix éclatant d'une pompeuse tombe;
Puisses-tu faire naître un laurier glorieux,
Qui de tes faits divins soit la marque éternelle,
Et pousse au monument une tige immortelle,
Qui porte ses rameaux jusque dedans les cieux.

STANCES

A Madame la Princesse Marie.

Beau parc, où la nature admire son ouvrage,
Où le printemps renaît en mille endroits divers,
Où les moindres objets représentent l'image
De ce beau jour qu'on vit paroître au premier âge,
Quand Dieu fit d'un néant le rond de l'univers :

Enfin, c'est aujourd'hui que ta beauté surmonte
Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des cieux,
Que tous ces beaux vergers que l'histoire nous conte,
Où le berger Adon caressoit Amathonte,
Ne sont que des déserts à l'égard de tes lieux.

Mais surtout ce qui fait ta gloire incomparable,
Et qui rend ici-bas ton renom sans pareil,
C'est d'être visité de l'œil le plus aimable,
De l'objet le plus digne et le plus adorable
Qui jamais ait terni la clarté du soleil.

Cette grande princesse aussi belle que sage,
Cette reine des cœurs, dont la puissance luit

Sur les autres beautés, avec plus d'avantage
Que ce fameux flambeau qui se lève du Tage
Ne luit à son réveil sur les feux de la nuit :

Sitôt que son retour eut chassé les encombres,
Que tes feuillages verds revirent ses appas;
Est-il pas vrai qu'on vit tes cabinets moins sombres;
Qu'à l'aspect de ses yeux tu retiras tes ombres
Pour admirer les fleurs qui naissent sous ses pas!

Les serpents aussitôt délaissèrent tes herbes;
Flore fit à l'instant naître tant de couleurs,
Que l'été n'a jamais tant amassé de gerbes :
Comme l'on vit alors tes parterres superbes
Remplis diversement de la beauté des fleurs!

Mais, quelque vif éclat que ton sein ait de rare,
Fût-il en son éclat plus beau que les habits
Que l'Aurore, au matin, à son lever prépare,
Quand, pour voir son chasseur, Amour veut qu'elle pare
De perles ses cheveux, et son corps de rubis :

Même eusses-tu, parmi tant de beautés écloses,
Les astres dont les dieux ont les cieux embellis,
Tu n'aurois point encor de si divines choses,
Que son teint, qui de honte a fait rougir les roses,
Et qui, de jalousie, a fait blanchir les lys.

Tu vois tous les matins cette beauté parfaite
Chercher dedans tes bois l'astre plus obscurci;

ADAM BILLAUT.

Adam Billaut, connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, mort le 19 mai 1662, fut appelé le *Virgile au rabot*. Sans aucune espèce d'étude, il faisait des vers au milieu de ses outils et des bouteilles. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions. On trouve de la verve et des vers heureux dans la plupart de ses productions.

ODE

A Monseigneur le Cardinal de Richelieu.

Ministre de l'Etat, le plus grand de la terre,
Atlas, dont notre empire est l'immobile faix,
Qui cultives nos lys dans un hiver de guerre,
Pour les éterniser par un printemps de paix;
Invincible héros, dont la gloire infinie
A des héros passés la mémoire ternie,
Et d'un puissant effort les Titans abattus;
Tutélaire démon que la France a fait naître,
Souffre encore une fois que ma muse champêtre
Consacre ses chansons à tes rares vertus.

Mon âme s'en alloit tristement abattue
Sous le pesant fardeau de cent soucis divers,
Et la nécessité, qui la ronge et la tue,
L'éloignoit pour jamais de la source des vers :

Mais le bruit glorieux que fait ta renommée,
De climat en climat superbement semée,
M'empêcha d'écouter ces lâches passions;
Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage,
Je vis tes grands exploits faire sur mon courage
Ce que font sur les flots les nids des alcyons.

Quand j'ose contempler l'éclat de ton mérite,
Qui porte dans les cœurs ou l'amour ou l'effroi,
Qu'à ton zèle sacré la terre est trop petite
Pour orner dignement la grandeur de ton roi;
Que dans ton cabinet ce que tu délibères
Détruit tous les conseils du prince des Ibères,
Je sens d'un nouveau feu rallumer ma chaleur;
Et, sans me consumer aux labeurs de l'étude,
Je consulte en repos dans une solitude
Un ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.

Mais cette sainte ardeur qui pour toi me transporte,
Dont mon cœur enflammé s'élève jusqu'aux cieux,
Et qui, contre le cours d'un homme de ma sorte,
M'inspire en ta faveur le langage des dieux :
Grand prince, n'est-ce pas l'une de ces merveilles
Par qui le ciel bénit tes travaux et tes veilles,
Et te rend admirable aux yeux de l'univers?
On ne me peut qu'à tort disputer l'avantage
D'être l'un des rayons des esprits de notre âge,
Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême
De voir d'un feu divin mes esprits animés,
Qui ressemblant au champ cultivé de lui-même,
Je produise des fruits que l'on n'a point semés?
Ainsi vit-on jadis une troupe divine
Porter par l'univers notre sainte doctrine,
Et ravir les mortels des merveilles de Dieu,
Sans avoir de l'étude aucune expérience,
[illegible] pour lire et parler, que la même science
Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.

[illegible] pas sur ce mont qui se perd dans les nues
Que, pour peindre tes faits, je cherche des couleurs;
[illegible] Parnasse [illegible] pour moi des routes inconnues;
[illegible] esprits et les fruits et les fleurs:
[illegible] sur l'orgueil de ces grands précipices,
[illegible] pour moi des soins assez propices;
[illegible] qui me vient animer;
[illegible] aura bien l'assurance
[illegible] nom de menuisier en France,
[illegible] de rimer.

[illegible] fleuve de Loire,
[illegible] pas encore été;
[illegible] et celui de ta gloire,
[illegible]
[illegible] qu'il est sauvage,
[illegible] le visage.

Je borne mes désirs au soin de te priser;
Sans que l'ambition me flatte d'espérance,
M'estimant trop heureux si j'ai la récompense
En t'immortalisant de m'immortaliser.

Bien que je ne sois point parmi l'or et les marbres
De ces palais fameux de richesse éclatants,
Que je ne voie ici que des eaux et des arbres,
Mes innocents désirs ne sont pas moins contents.
Loin de l'ambition d'une foule importune,
Où souvent l'on se perd en gagnant la fortune;
Dans ces lieux reculés mon désir est mon roi;
Et quelque passion qui flatte notre vie,
Je serois aussi franc d'amour comme d'envie,
Si je n'en avois point de discourir de toi.

Mais lorsque ta vertu me paroît sans exemple,
Quand j'y vois que ta vie est maîtresse du sort,
Que la postérité te doit bâtir un temple,
Où tu triompheras du Temps et de la Mort;
Que le plus digne roi qui soit dessus la terre
Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre
Qui porte en mille endroits la crainte et le trépas,
Et que cette splendeur qui luit en sa couronne
Emprunte tant d'éclat de ta seule personne,
Je croirois être injuste en ne le disant pas.

Je sais qu'un lâche esprit, plein d'une ardeur infâme,
Qui de quelque mégère implora le secours,

A voulu, d'un crayon aussi noir que son âme,
Ternir insolemment la gloire de tes jours;
Mais comme le soleil montre un plus beau visage,
Quand il a dissipé les voiles du nuage,
De même ton mérite en a paru plus beau;
Et ce monstre d'horreur eut l'âme bien punie,
Car son intégrité vainquit sa calomnie,
Et lui fit en naissant rencontrer le tombeau.

Depuis que, sous les lois du plus juste monarque
Qui jamais ait régi l'empire des vivants,
Tu tiens comme un nocher le timon de sa barque,
As-tu jamais blêmi par la crainte des vents?
Quels syrtes vagabonds, quels écueils effroyables,
Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,
Et quels prodiges peut l'histoire renommer
Qui puissent égaler cette heureuse aventure,
Où le ciel te permit ainsi qu'à la nature
D'élever des rochers au milieu de la mer?

Ce jour qu'en ta faveur le ciel fila de soie,
Neptune fit pour toi de si puissans efforts,
Qu'au temps qu'il bâtissoit les murailles de Troie,
Il travailloit bien moins qu'il ne faisoit alors:
Cependant ta fortune ardemment animée
Alla voir des Anglais la sacrilége armée;
Et d'un œil de courroux qui leur sembloit parler,
Leur prédit les malheurs qui menaçoient leurs crimes,

Et compta leurs vaisseaux comme autant de victimes
Que ta sainte fureur lui devoit immoler.

Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matières,
Dont la cime aujourd'hui baise les fondements,
Ces colosses changés en fameux cimetières
Où ta gloire a bâti de si beaux monuments,
Ces affreux boulevards, ces superbes machines,
Ces forts ensevelis sous leurs propres ruines,
La Rochelle, en un mot, qu'est-elle maintenant?
N'as-tu pas abattu sa pompe injurieuse,
Et mis au pied du roi l'audace impérieuse
Du rebelle démon qui l'alloit soutenant?

Mais tant d'autres exploits dont l'histoire est ornée,
Tant d'effets merveilleux qui brillent en nos jours,
Et qui ne verront point leur gloire terminée
Qu'alors que la nature aura fini son cours;
Tant d'ennemis courbés au joug de cet empire,
Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire
Pour assouvir la faim de son mourant orgueil;
Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie
Autant de Pélions pour écraser l'envie,
Et sauver tes vertus de la nuit du cercueil?

Puisses-tu, grand héros, étendre nos conquêtes
Au bord ou le soleil naît et va finissant;
Et que tous tes progrès soient autant de tempêtes
Pour émousser l'orgueil des cornes du croissant.

Que s'il faut que ton corps, comme Auguste, succombe
Sous le faix éclatant d'une pompeuse tombe;
Puisses-tu faire naître un laurier glorieux,
Qui de tes faits divins soit la marque éternelle,
Et pousse au monument une tige immortelle,
Qui porte ses rameaux jusque dedans les cieux.

STANCES

A Madame la Princesse Marie.

Beau parc, où la nature admire son ouvrage,
Où le printemps renaît en mille endroits divers,
Où les moindres objets représentent l'image
De ce beau jour qu'on vit paroître au premier âge,
Quand Dieu fit d'un néant le rond de l'univers :

Enfin, c'est aujourd'hui que ta beauté surmonte
Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des cieux,
Que tous ces beaux vergers que l'histoire nous conte,
Où le berger Adon caressoit Amathonte,
Ne sont que des déserts à l'égard de tes lieux.

Mais surtout ce qui fait ta gloire incomparable,
Et qui rend ici-bas ton renom sans pareil,
C'est d'être visité de l'œil le plus aimable,
De l'objet le plus digne et le plus adorable
Qui jamais ait terni la clarté du soleil.

Cette grande princesse aussi belle que sage,
Cette reine des cœurs, dont la puissance luit

Sur les autres beautés, avec plus d'avantage
Que ce fameux flambeau qui se lève du Tage
Ne luit à son réveil sur les feux de la nuit :

Sitôt que son retour eut chassé les encombres,
Que tes feuillages verds revirent ses appas;
Est-il pas vrai qu'on vit tes cabinets moins sombres;
Qu'à l'aspect de ses yeux tu retiras tes ombres
Pour admirer les fleurs qui naissent sous ses pas!

Les serpents aussitôt délaissèrent tes herbes;
Flore fit à l'instant naître tant de couleurs,
Que l'été n'a jamais tant amassé de gerbes :
Comme l'on vit alors tes parterres superbes
Remplis diversement de la beauté des fleurs!

Mais, quelque vif éclat que ton sein ait de rare,
Fût-il en son éclat plus beau que les habits
Que l'Aurore, au matin, à son lever prépare,
Quand, pour voir son chasseur, Amour veut qu'elle pare
De perles ses cheveux, et son corps de rubis :

Même eusses-tu, parmi tant de beautés écloses,
Les astres dont les dieux ont les cieux embellis,
Tu n'aurois point encor de si divines choses,
Que son teint, qui de honte a fait rougir les roses,
Et qui, de jalousie, a fait blanchir les lys.

Tu vois tous les matins cette beauté parfaite
Chercher dedans tes bois l'astre plus obscurci;

Répandre ses rameaux, semble [illegible]

– Beaux arbres qui, malgré la [illegible]
– De ce monarque qui fut le [illegible]
– [illegible] que comme [illegible] que grand [illegible]
– Malgré la cognée à troubler le [illegible]
– [illegible] grêle [illegible] comme [illegible]

– Je veux que pour jamais votre beaut[illegible]
– Que vous ne soyez point sujets au [illegible]
– Qu'en vigoureux hiver comme par [illegible]
– Et que vous ne quittiez jamais votre [illegible]
– Que que le coup fatal du fer du [illegible]

– Que vous puissiez un jour vos augu[illegible]
– Jusqu'auprès du séjour où les astres [illegible]
– Et que les rossignols qui seront sur [illegible]
– Enseignent de leur bruit les feuillées et [illegible]
– Qui voudraient offenser vos beaux front[illegible]

De semblables discours, cette nymphe [illegible]
En murmurant tout bas, semble te [illegible]
Quand parmi tes rameaux Zéphyre qu[illegible]
En passant doucement, fait que ton [illegible]
De sorte qu'on voit bien que tu veux [illegible]

Le rossignol ravi de voir tant de merv[illegible]
[illegible] de son gosier une telle disposer[illegible]

Un air qui sait si bien enchanter les oreilles,
Qu'on voit bien qu'il n'a plus de mémoire en ses veilles
De l'affront que lui fit le mari de sa sœur.

Bref, parmi tant d'appas dont ton séjour abonde,
Où cette autre Diane érige des autels,
Je doute, en admirant ta gloire sans seconde,
Si vraiment tu n'es point ce paradis du monde
Où le premier vivant damna tous les mortels.

C'est ainsi que parloit, dans ce lieu solitaire,
Sous un arbre où jamais ne parut le soleil,
Adam, qui fut contraint à la fin de se taire,
Par le ravissement d'un si digne mystère,
Et par la pesanteur des pavots du sommeil.

AUTRES

Contre une vieille Dame qui blâmait Maître Adam sur ce qu'il l'empêchait de dormir la matinée à cause du bruit qu'il faisait en posant un plancher chez elle.

LORSQUE la mort qui tout attrappe,
Par un funeste changement,
Vous mettra dessous une trappe,
Où tout le savoir d'Esculape
N'aura qu'un vain soulagement
Contre le dard dont elle frappe,

Que votre incomparable trogne,
La vive image du bon temps,
Ne sera plus qu'une charogne
Où les vers iront en besogne,
Plus affamés et plus contents
Que dans une cave un ivrogne,

Que ces honneurs et ces services,
Dont vous flattez tant votre corps,
Vous seront comptés pour des vices
Dans ce cloaque de supplices,
Qui de tout temps est chez les morts
Pour les amateurs de délices;

En un mot, quand vous serez morte,
Et que la justice du sort,
Fussiez-vous plus riche et plus forte,
Vous ferà passer une porte
D'où jamais personne ne sort,
Quelque prière qu'on apporte;

Alors, vieille sempiternelle,
Vos plaisirs seront effacés;
L'effroi d'une nuit éternelle
Bannira de votre prunelle,
Pour vous faire dormir assez,
Votre âme horrible et criminelle.

AUTRES

A MADAME LA PRINCESSE ANNE,

Représentant une bouquetière à un ballet.

Je suis de la nature un si parfait ouvrage,
Que les fleurs de mon sein empêcheroient les dieux :
Et la France a des lys qui ne valent pas mieux
Que ceux de mon visage.

Je n'invoque point l'Amour ni ses charmes, [illegible]
Pour [illegible]
Les [illegible]
Mieux que [illegible]

Il [illegible]
D'[illegible]
On [illegible]
[illegible]

Un [illegible]
Que [illegible]
Un [illegible]
Les [illegible]

Le [illegible]
Que [illegible]
Si [illegible]
[illegible]

[illegible] de Saint-Louis, dont l'heureuse naissance
Étouffe pour jamais l'hydre des factions;
Si devant le berceau d'un auguste visage,
[illegible] ses traits un heureux présage,
Que bientôt nos malheurs seront ensevelis;
Que ne verra-t-on pas dans le temps qui te reste,
Lorsque, ton père assis dans un trône céleste,
[illegible] te verras assis dans le trône des lys!

Dans cet événement où la fortune espère
Enchaîner sous tes pieds l'envie et le malheur,
Que cent peuples divers subjugués par ton père,
Reviendront à genoux l'effet de ta valeur
Si quelque passion doit former un orage
Qui tourne de ton cœur l'invincible courage,
[illegible] être une ardeur de vaincre et d'acquérir:
Mais que trouveras-tu pour plaire à ton envie,
Si le plus grand des rois, en te donnant la vie,
A soumis tous les biens que tu peux conquérir?

Son bras victorieux sur l'onde et sur la terre,
Imprime tellement la grandeur de ses faits,
Que, par lui, l'on dira que ce dieu de la guerre,
Par un prodige heureux, fut le dieu de la paix.
Ainsi le dieu des dieux, pour laisser à l'histoire
Les monuments qui sont les autels de sa gloire,
Éleva jusqu'aux cieux l'empire de la mer;
La nature en frémit; et, contre sa coutume,

De cette violence il engendra l'écume
D'où naquit le démon qui nous force d'aimer.

C'est par toi que la paix doit retourner encore,
Enfermer nos ennuis dedans le monument.
En naissant, grand soleil, tu préviens cette aurore,
Aussi tu nous parus miraculeusement;
Ce temps où les frayeurs ne donnoient point de craintes,
Où l'amour seulement faisoit naître nos plaintes,
Va reprendre pour toi ses divines couleurs,
Et de tes devanciers possédant les conquêtes,
De même que ton père a foulé les tempêtes,
L'on te verra marcher sur la face des fleurs.

Ce monstre, qui de sang peint sa gloire et son être,
Qui n'assouvit sa faim que de meurtres épais,
Et qui, dès le moment que l'enfer l'eut fait naître,
Éleva la Discorde au trône de la Paix;
Cette guerre, en un mot, qui, pour punir nos crimes,
Immole à sa fureur de si grandes victimes,
Va cesser désormais son parricide effort;
Tu seras l'Alcyon qui vaincra ces orages,
Et qui fera rouiller ce fer dont les outrages
Font périr la nature et triompher la mort.

Ce siècle où le printemps faisoit toute l'année,
Où les contentements surpassoient les désirs,
Où de l'ambition la tempête effrénée
Ne venoit pas troubler le calme des plaisirs;

Ce beau temps où nature enfanta toutes choses,
Où les plus simples fleurs valoient mieux que nos roses,
Va reprendre pour toi son adorable cours :
Ainsi que ta naissance étouffe nos désastres,
De même tu seras la merveille des astres
Sous qui doit refleurir ce miracle des jours.

Ces tyrans dont l'espoir n'est plus qu'une chimère,
Qui regarde nos faits avec un œil jaloux ;
Ce rigoureux climat, qui, sans l'œil de ta mère,
N'auroit jamais rien fait d'aimable ni de doux;
Ces peuples qui n'ont rien de si grand qu'une audace,
Dont jamais les effets n'ont suivi la menace ;
Grand soleil, ton abord les rendit tous confus,
Ton éclat a défait leurs passions avares,
Et tous leurs vains projets furent autant d'Icares
Que l'on vit submerger aussitôt que tu fus.

Mais, ô divins transports, célestes rêveries,
Brûlantes passions qui m'enchantez les sens,
Que le respect ici retienne vos furies,
Puisque c'est d'eux que vient l'objet de notre encens!
Honorons du passé leurs grandeurs souveraines,
Quand le ciel fit chez eux le miracle des reines,
Par qui Mars et l'Hymen viennent nous secourir;
Ils sont assez punis que leur démon soupire
De voir qu'imprudemment il orna notre empire
D'un ange qui nous sauve, et qui les fait périr.

L'Auteur étant sollicité de se fixer près de la cour, fit cette réponse.

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content de vivre de la sorte,
Que si j'avois gagné tous les biens du Levant :
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue,
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue ;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil :
Elle couvre de miel une pilule amère,
Et, sous l'ombre d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans les différents,
A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'étoient pas tous parents ;
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité fit naître mes aïeux ;
Mais que j'ai ce bonheur en ce siècle où nous sommes,
Que bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

La suite de mes ans est presque terminée,
Et quand mes premiers jours reprendroient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée,
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.

Quand de ce tronc vivant l'âme sera sortie,
Que de mes éléments l'ordre ou l'antipathie
Laisseront ma charogne à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit se doit rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai pour se désabuser,
En son aveuglement que son âme radote,
De posséder des biens dont il ne sait user;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure;
Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil,
Pour si peu de secours que la fortune m'offre,
Puisque, pour ses trésors en pensant faire un coffre,
Peut-être que du bois j'en ferai son cercueil.

Le destin qui préside aux grandeurs les plus fermes;
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,
Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes,
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits;
Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvait à ses yeux la terre trop petite,
Pour s'élever un trône et construire une loi;
Son dernier successeur se vit si misérable,
Que, pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot aussi bien comme moi.

Les révolutions font des choses étranges ;
Et par un saint discours, digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fût parmi les anges,
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement !
Va ne me parle plus des pompes de la terre,
Le brillant des splendeurs est un éclat de verre,
Un ardent qui nous trompe aussitôt qu'on y court ;
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie,
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mille fois mieux que le bruit de la cour.

CAPRICE DE L'AUTEUR CONTRE LES MUSES,

Sur ce qu'il avoit fait des vers pour un seigneur dont il fit ensuite le cercueil.

Gredines du mont Parnasse,
Muses qui dans l'univers
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers,
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle,
Puisque l'éloge plus beau
Dont vous flattez les monarques,
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

Lorsque vous prîtes la peine
De venir sur mon berceau

Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf Sœurs.

ÉPITRE

A MADAME LA PRINCESSE PALATINE,

Sur l'entrée de monseigneur le prince Palatin, son époux, à Nevers.

Vous savez, auguste princesse,
Que la moitié de votre altesse
A passé dedans ces lieux-ci,
Pour charmer un peu le souci
Qui nous accable depuis l'heure
Que, délaissant cette demeure,
Vous emportâtes avec vous
Ce que nous avions de plus doux.
Nous fîmes tout ce qu'on put faire
A dessein de la satisfaire;
Mais pour accroître les plaisirs
Qui font le but de nos désirs,
Notre ville eût été ravie
Si l'autre moitié l'eût suivie.
Enfin, pour tout dire, l'époux
Que le ciel fit digne de vous
Par l'admirable connoissance
De ses faits et de sa naissance;
Ce prince dont vous méritez
Les non-pareilles qualités,

Et qui dans son amour extrême
Mérite les vôtres de même,
Est cette moitié que je dis
Jointe avec vous comme Amadis
L'étoit avec une Oriane;
Un Endymion à Diane,
Le Zéphyr avecque les fleurs,
Le peintre avecque les couleurs,
Le printemps avec la verdure,
La terre avecque la nature,
Et, pour mieux conclure, en un mot,
Ma lyre avecque mon rabot.
Ce prince, dis-je, incomparable,
Qui fut jadis si misérable,
Quand par vos pénétrants regards
Amour lui decochait ses dards,
Et qui sans cesse les décoche
A qui de trop près s'en approche,
A rendu dedans ce pays
Tout les habitans ébahis,
Moins par l'éclat qui l'environne
Pour être issu d'une couronne,
Que par l'aimable qualité
Qui part de son humilité.
Tous les citoyens de la ville
Le vinrent trouver file à file,
Pour témoigner la passion
Qu'on a pour votre affection.

Le pauvre aussi-bien que le riche
A son abord ne fut point chiche
De chanter en *alleluia*
L'obligation qu'on lui a.
L'un disoit : mon dieu, le beau prince !
L'autre disoit que la province
Auroit un bonheur sans pareil,
Si quelque jour ce grand soleil
Venoit dissiper les orages
Dont nous ressentons les outrages :
Et comme après un long hiver
Le printemps ranimant le verd,
Il n'est point d'objet qui ne plaise ;
Que tout le monde pâme d'aise
De voir par ce divin retour
Rentrer la nature en amour ;
Ainsi d'une façon semblable
On ne vit point de misérable
Qui ne perdît tout son ennui
De voir votre image avec lui.
Cinq cents hommes dessous les armes
Firent de si fameux vacarmes,
Qu'aux coups qu'ils faisoient exhaler
Les oiseaux en tomboient de l'air ;
Et pour former un si beau foudre,
L'on usa toute notre poudre.
Moi-même qui suis tout confus
De n'être plus ce que je fus,

Je courus ainsi que les autres
Lui présenter mes patenôtres.

. . . .

La justice entra là-dessus
Où le Numa Pompilius
Qui préside à cette contrée
Dans le sacré trône d'Astrée.
Lui dit tant de mots éloquents,
Que les plus critiques croquants
Qui ne cherchent que le désordre,
N'y surent trouver de quoi mordre.
Il lui prôna que ses aïeux,
Qui sont maintenant dans les cieux,
Savent mieux lancer le tonnerre
Que lorsqu'ils étoient sur la terre :
Ce grand prodige de raison
Lui fit voir comme sa maison
Avoit plus fait dans l'Allemagne
Que feu monseigneur Charlemagne;
Que sa race devoit durer,
Sans que nul en pût murmurer,
D'une tige en héros féconde,
Autant que doit durer le monde,
Le monde eût-il la vanité
D'accompagner l'éternité;
Que leurs renaissantes conquêtes
Porteroient un jour leurs tempêtes,

Par des exploits grands et divers,
Aux quatre coins de l'univers;
Mais que leur plus illustre prise
Étoit de vous avoir conquise;
Enfin ce membre de Thémis,
Que le ciel pour elle a commis,
Fit si bien distiller sa langue,
Que Cicéron, dans une harangue,
S'il étoit sur terre aujourd'hui,
N'auroit pas mieux parlé que lui.
Ensuite de cette éloquence,
On voit pour même conséquence
Entrer messieurs nos échevins,
Plus clairvoyants que Quinze-Vingts,
Assistés, en si belle lice,
Du procureur de la police,
Qui vinrent lui baisant les mains,
L'appeler l'honneur des humains.
Leur chef, qui vaut bien qu'on le nomme,
Autant ou plus savant qu'un homme,
(Car, sans écarter ma leçon,
Ce chef est encore un garçon)
Lui dit de si charmantes choses,
Que parmi les ris et les roses
Flore trouve moins de trésors
Que sa bouche n'en fit alors;
Mais toutes ces belles paroles
N'auroient passé que pour frivoles

[illegible] gens.
[illegible] sergens.
[illegible] belles.
[illegible] mamelles
[illegible]
[illegible]
[illegible] de mon [illegible].
[illegible]
[illegible] comme un [illegible].
[illegible]
[illegible] aimable
[illegible] un semblable.
[illegible]
[illegible] charmante:
[illegible] quelle belle!
[illegible] quelle [illegible]
[illegible] Dieu
[illegible] milieu.
[illegible] poissons de Loire
[illegible] une telle [illegible]!
[illegible] accompagnoient.
[illegible] plaisir se baignoient
[illegible] que la source
[illegible] leur [illegible] course:
[illegible] elles sautoient;
[illegible] qu'elles [illegible].
[illegible] dire en mon langage:
[illegible] qui nous engage

Pour un si généreux repas,
Nous fait mépriser le trépas!
Et si, pour rimer à Saint-George
On eût présenté deux pains d'orge,
Je crois qu'à ce jour solennel,
La puissance de l'Éternel
Auroit fait, au siècle où nous sommes,
Ce qu'elle fit quand cinq mille hommes,
Sans compter filles ni garçons,
Furent repus de cinq poissons;
Que les mylords et la canaille
Pour lui plaire auroient fait ripaille,
Et qu'en cette abondance tous
Eussent mangé comme des loups.
Alors il me prit une envie
Qu'à l'achèvement de ma vie
Je puisse poisson devenir
Pour si superbement finir.
Car enfin, quand je considère
Notre naturelle misère,
Et que la mort qui racle tout
Nous tient plus couchés que debout,
Je crois mon dessein légitime,
Et, selon ma raison, j'estime
Qu'il vaut mieux être, en ce revers,
Mangé des princes que des vers;
J'entends en cas qu'une aventure,
Métamorphosant ma nature,

Me fit parmi l'air un [illegible].
[illegible] le [illegible] d'un oiseau :
Car le tems les [illegible] trop sages
Pour être des [illegible].
[illegible]
[illegible] moins que je n'en dis.
Mais ce beau present [illegible]
[illegible] moins [illegible].
[illegible] plus [illegible].
[illegible] du vin.
[illegible] toujours seul comme un Suisse.
Que [illegible] de sa [illegible].
[illegible] la vertu
Qui sert de l'empire [illegible]
Donne [illegible] mieux coiffées
Que ne sont les charmantes fees.
Ou pour mieux dire les Chloris
Qui font l'ornement de Paris.
Dedans ce même temps parurent :
Dieu conserve ceux qui les burent !
Pour moi, j'en pris une au collet ;
Et, sans ce secours, le Rollet
Que tres-humblement je vous offre,
Seroit encore dans mon coffre.
Ce coffre est mon entendement,
Qui voit périr son fondement,
Puisque les pieds qui le soutiennent
Tres-goutteusement les maintiennent,

Et qui dans leur dernier hiver
Ne peuvent vous aller trouver
Pour vous dire, aimable princesse,
Que je veux être à votre altesse
Autant et plus qu'aucun quidam,
Votre petit valet Adam.

CHANSON BACHIQUE.

Que Phébus soit dedans l'onde
Ou dans son oblique tour,
Je bois toujours à la ronde;
Le vin est tout mon amour :
Soldat du fils de Sémèle,
Tout le tourment qui me point,
C'est quand mon ventre groumelle
Faute de ne boire point.

Aussitôt que la lumière
Vient redorer les coteaux,
Poussé du désir de boire,
Je caresse les tonneaux;
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :
Voit-on sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Si, quelque jour, étant ivre,
La Parque arrête mes pas,

Je ne veux jamais pour revivre
Quitter un si doux trépas :
Je n'en [illegible] dans l'Averne
[illegible] Alecton.
[illegible] ma taverne
Dans le [illegible] de Pluton.

[illegible] délectable
[illegible] vaincus.
Je [illegible] au Diable
La musique de Bacchus :
[illegible] de [illegible]
La grande [illegible].
Et sur la [illegible] infernale.
Je veux boire [illegible].

AUTRE.

Le plus grand de la terre,
Quand je suis au repas,
S'il m'annonçoit la guerre,
Il n'y gagneroit pas :
Jamais je ne m'étonne,
Et je crois, quand je boi,
Que si Jupiter tonne
C'est qu'il a peur de moi.

La nuit n'est point chassée
Par l'unique flambeau,

Qu'aussitôt ma pensée
Est de voir un tonneau:
Et, lui tirant la bonde,
Je demande au soleil:
As-tu bu dedans l'onde
D'un élément pareil?

Si l'humide pàtrie
Du séjour des poissons
Alloit en sympathie
Au jus de nos poinçons,
Sans doute mon courage
Ne pourroit s'empêcher
D'aller faire naufrage
Contre quelque rocher.

Disons donc, camarades,
Que le jus du sarment,
Peut chasser des malades
L'horreur du monument;
Que la plus douce guerre
Qui flatte l'intestin,
C'est le tintin du verre,
Et boire le matin.

AUTRE

Composée des deux précédentes, et telle qu'on chante aujourd'hui.

AUSSITÔT que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux :
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis :
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas :
A table, rien ne m'étonne;
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si, quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois pas revivre
Pour changer ce beau trépas :
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,

Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferois chanter au Diable
Les louanges de Bacchus:
J'appaiserois de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis,
De venir la tasse pleine
Au gîte où l'on m'aura mis:
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Pour cercueil, je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne,
Avec ces vers à l'entour:
« Ci gît le plus grand ivrogne
« Que jamais ait vu le jour. »

AUTRE, IMITÉE D'ANACRÉON.

Quittons ce soin avare,
De nos ans le bourreau,
Et qui d'un fer barbare
Nous creuse le tombeau.
Et n'ayons plus d'envie
Que d'honorer Bacchus,
Puisqu'en perdant la vie
Nous perdons nos écus.

Si la Parque inhumaine
Avoit besoin d'argent
De quinzaine à quinzaine,
Comme fait un sergent,
Pour vivre davantage,
Je serrerois du bien ;
Mais nargue du ménage,
Puisqu'il ne sert de rien.

SONNET.

A son Altesse Royale, qui étoit aux bains de Bourbon-l'Archambault.

Armand sur qui l'État fonde son espérance,
Prince, dont mille rois ont été les aïeux,
Quelle injuste douleur t'oblige dans ces lieux
A punir dedans l'eau sa barbare licence ?

Ton frère, ainsi que toi, sorti du sang des dieux,
Tout courbé sous le faix des lauriers de la France,
Par des bouches de feux maîtrisant la souffrance,
Égale son empire à la gloire des cieux.

Que dis-tu, ma raison, en pareille aventure,
De voir deux éléments de contraire nature,
Par différents accords, faire un effet si beau?

Ne m'accordes-tu pas que ce qu'on peut résoudre,
Est qu'imitant Jupin, mon roi vit par la foudre,
Et qu'ainsi que Neptun' son frère vit par l'eau?

RONDEAU.

A son ami, malade d'une sciatique.

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient, comme un paralytique,
Dedans ton lit, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
Puis, lis comment on les met en pratique :

Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique,

AUTRE, IMITÉE D'...

Quittons ce soin ...
De nos ans le ...
Et qui d'un ...
Nous creuse le ...
Et n'ayons pl...
Que d'honneur ...
Puisqu'en p... ...eil,
Nous perdr... la malle,
... le soleil

Si la Par... peintre de balle,
Avoit be... gnannt ;
De qui ... pas assez grand
Comme ... tant de merveilles,
Pour ... du dessous,
Je ... qu'un miroir de deux sous
Mais ... que toutes tes veilles.
Puis...

A une vieille Dame fardée.

... c'est en vain que votre âme s'emploie
... dans le fard quelque chose de beau,
... horreur d'une pareille proie,
... seulement doit soupirer pour vous

... que le plâtre applique son ...
... front, couvert de plis divers,
... de voir dessous votre visage
... dérober la pâture des vers.

A ...

Atla...
Prin...
Quel...
A pe...

Que, si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

ÉPIGRAMMES

A un mauvais Peintre.

PEINTRE, qui te dis sans pareil,
Il faut, pour dauber sur ta malle,
Montrer qu'à peindre le soleil
Tu n'es rien qu'un peintre de balle;
Retire-toi, sot ignorant;
Ton savoir n'est pas assez grand
Pour comprendre tant de merveilles;
Chacun te donne du dessous,
D'autant qu'un miroir de deux sous
Fera plus que toutes tes veilles.

A une vieille Dame fardée.

MADAME, c'est en vain que votre âme s'emploie
A chercher dans le fard quelque chose de doux;
Les amants ont horreur d'une pareille proie,
Et la mort seulement doit soupirer pour vous.

C'est en vain que le plâtre applique son usage
A polir votre front, couvert de plis divers;
Et j'enrage de voir dessus votre visage
Les mouches dérober la pâture des vers.

Il est vrai qu'autrefois vous fûtes sans pareille,
Mais votre siècle d'or n'est plus rien que du fer ;
Et dans ce changement, il n'est point de merveille :
Dieu fit bien autrefois d'un ange Lucifer.

POÉSIES DIVERSES.

VERS

A une demoiselle de qualité qui avoit prié l'Auteur de lui faire des vers.

Que mon esprit n'est-il capable
De faire des vers aussi doux,
Comme vous êtes adorable
Aux princes qui meurent pour vous;
Un pinceau sans fard et sans feinte
Rendroit votre beauté dépeinte,
Dans un ouvrage sans égal,
Où le savoir de la nature
Confesseroit que ma peinture
Vaudroit bien son original.

Votre visage, qu'on adore
Comme un miracle sans pareil,
S'y verroit peint comme l'aurore,
Et vos yeux comme le soleil.
Quelque bien que la France espère
Du courage dont votre père

[illegible]

[illegible]

[illegible] l'église.

[illegible] malheur
[illegible] rivière,
[illegible] valeur
[illegible] bréviaire.

Passant, pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux, ici, dis-lui des patenôtres,
Parce que son printemps eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

A M. le comte D'ARPAJON, *pour lui demander sa pension.*

COMTE, je n'ai rien autre chose
A te dire pour compliment,
Sinon qu'Apollon se dispose
A te faire un remercîment;

La nécessité de ma muse
Rend mon âme toute confuse,
Et pour me tirer de souci
Tu n'as qu'a venir à l'offrande,
Car j'écris mieux un grand merci
Que je ne fais une demande.

Vers commandés par M. le cardinal de Richelieu pour M le Surintendant.

GRAND économe de la France,
Armand m'achète un bâtiment;
Mais le pauvre homme est sans finance
Pour en achever le paiement.
De grâce, accorde à ma requeste
Ce qu'il faut pour payer le reste.

Que si mes soins sont superflus,
Du moins donne-moi cette grâce,
De jouir un mois de ta place,
Je ne t'importunerai plus.

A monseigneur le cardinal MAZARIN, *sur la mort de sa mère.*

ATLAS qui de notre empire
Soutiens l'immobile faix,
Comme toi chacun soupire
De la perte que tu fais;
Mais de ton illustre mère
La mort seroit plus amère,
Si d'un coup infortuné,
Pour affliger notre vie,
La Parque nous l'eût ravie
Avant que tu fusse né.

Sur son portrait, offert à une Dame.

JE vous fais offre d'un portrait
Où l'art, jusques au dernier trait,
Vous montre mon triste visage :
Que j'aurois un parfait bonheur,
Si j'étois peint dans votre cœur
Comme je suis dans cet ouvrage !

Pour M. le comte Brion, *représentant le* Feu *dans le ballet de Mademoiselle.*

Je vis dans le plus pur de tous les éléments,
Et, tout resplandissant de flâmes immortelles,
Je suis comme un soleil aux plus dignes amants;
Aussi vais-je mourant pour l'unique des belles;
Le feu de mon amour m'est si doux et si cher,
Son aimable fureur me donne tant d'envie,
Que, lorsque le trépas par lui me vient toucher,
Imitant le phénix, je recouvre la vie
Dans mon propre bûcher.

GOMBAULD.

Jean Ogier de Gombauld, l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Saint-Just de Lussac près de Brouage en Saintonge, fut un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Il mourut en 1666, presque centenaire. Il a fait des tragédies, des pastorales, des sonnets et des épigrammes. Ces dernières sont préférées à ses autres productions.

SONNET.

Allons parmy les fleurs cueillir une guirlande,
Afin d'en couronner la reine des beautez;

Soit Vénus, soit Phillis, à qui les royautez
Vont indifféremment présenter leur offrande.

Les Graces et l'Amour seront de notre bande;
Les jeux et les plaisirs suivront de tous costez;
La saison nous appelle à mille nouveautez;
Et la rosée est cheute, et la moisson est grande.

Mais j'apperçois l'Amour, qui nous a prevenus,
Et qui cherche Phillis, qu'il préfère à Vénus.
Amour, cruel Amour! d'où vient que tu nous laisse?

J'oy dans ta bouche un nom qui fait que je paslis.
Prends ta route où les fleurs seront les plus espaisses;
C'est par-là que sans doute aura passé Phillis.

AUTRE.

Vous avez des rigueurs qui menacent ma vie,
Et dont l'excès m'offense, et me doit rebuter.
Aussi ma passion ne veut plus disputer,
Et leur quitte l'honneur sans leur porter envie.

Je sais qu'un vain espoir aujourd'huy vous convie
D'entretenir ma flâme, et de lui résister;
Et que vostre beauté, qui peut tout surmonter,
Fait gloire d'estre ingrate, et veut estre suivie.

Les épines pourtant m'en font quitter les fleurs,
Et perdre volontiers les soupirs et les pleurs,
Qu'Amour m'a fait espandre au dessein de vous plaire.

Je borne enfin le cours de mes vœux superflus,
Et ne demande point de vous d'autre salaire,
Que la permission de ne vous servir plus.

AUTRE.

Carite alloit partir, et ses tristes adieux
Donnoient à ses beautez une grâce nouvelle.
Quand parmy tant d'amants qui soupiroient pour elle
Daphnis, perdant l'espoir, accusa tous les dieux.

Elle changea d'humeur, preste à changer de lieux,
Et, le voyant mourir, luy parut moins cruelle,
Le baisa d'un baiser digne d'un cœur fidelle,
Et ses larmes soudain troublèrent ses beaux yeux.

Tesmoignages tardifs d'une amitié secrète,
Vous faites que Daphnis, qui sans fin la regrette,
D'un aymable penser soulage ses tourments.

La peut-il désormais blasmer d'ingratitude,
Puisque par un baiser, qui dura trois moments,
Elle récompensa trois ans de servitude?

QUATRAIN.

Voyant la splendeur non commune
Dont ce maraud est revestu,
Diroit-on que la fortune
Veut faire enrager la vertu?

AUTRE.

Cet object que le temps a si fort abattu,
Celle que sa laideur a si fort affligée,
Se nomme tous les jours séjour de la vertu.
La vertu, s'il est vray, n'est guères bien logée.

DIXAIN.

Vers adressés au musicien Boisset.

Les objects les plus insensibles
Sont animez par tes accords.
Ta voix ressuscite les morts,
Et rend toutes choses possibles.
Boisset, les plaintes des amants,
En leurs plus rigoureux tourments,
Trouvent ta faveur si propice,
Que malgré les feux et les fers,
Leur âme est une autre Eurydice
Que tu retires des enfers.

HUITAIN.

Vénus, d'un regard esperdu
Voyant ce portrait, s'est trompée :
Ah! dit-elle, tout est perdu,
Puisqu'Amour a pris une espée.
Tu prends cet enfant pour Amour ?
Luy dit Mars; ô l'erreur extrême!

J'ay peur qu'en le voyant un jour
Tu ne le prennes pour moy-mesme.

ÉPIGRAMMES.

Le Siècle.

Pour estre sçavant aujourd'huy,
L'on n'en reçoit que de l'ennuy,
Comme d'un cas de conscience,
Et nos mignons qui font mestier
De persécuter la science,
Ne luy donnent point de quartier.
La vertu n'est pas mieux traitée,
Et leur ignorance effrontée
Attaque la Divinité.
Aussi les voit-on qu'ils périssent,
Comme avortons de vanité,
Et que leurs noms s'évanouissent.

C'est comme on agit désormais
Dans ces chasteaux, dans ces palais,
Où vont les fols à grosses bandes.
Ce ne sont que fausses raisons,
Et vivre aux maisons les plus grandes,
C'est vivre aux petites maisons.

Enfants du Siècle.

Nos enfans, messieurs et mesdames,
A quinze ans passent nos souhaits:

Tous nos fils sont des hommes faits;
Toutes nos filles sont des femmes.

Retour de Caliste.

Caliste partit de ces lieux,
Et l'absence de ses beaux yeux
Avoit rendu mon âme triste.
O regrets! ô vœux superflus!
Deux ans après revint Caliste,
Mais sa beauté ne revint plus.

Lysimène.

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passements, jupes de grands prix,
On vous estale, on vous promène,
Pour duper les foibles esprits,
Et l'on vous nomme Lysimène.

Le Siècle.

Le temps d'Orphée est revenu;
De son bel art si peu connu,
Quels objets sentent les atteintes?
Damon, nos amis les plus chers,
Et les plus touchez de nos plaintes,
Sont des arbres et des rochers.

Science d'un certain Baron.

J'AY creu long-temps, en conscience,
Que ce baron ne sçavoit rien.
Mais j'en découvre la science,
Et je trouve qu'il siffle bien.

Fausses Louanges.

FAIRE des vers sur vostre livre,
C'est enrager, ce n'est pas vivre,
Je n'en sçaurois prendre le soin.
Quiconque d'un mauvais ouvrage
Ose rendre un bon témoignage,
Fait l'office d'un faux tesmoin.

Amour de Soi-même.

IL est plein de mérite, il est plein de sçavoir,
Mais, si j'ose parler, sa vanité m'estonne :
En quelque part qu'il aille, il ne va voir personne,
Et son but seulement est de se faire voir.

L'habile Lecteur.

TES vers sont beaux quand tu les lis,
Mais ce n'est rien quand je les dis :
Tu ne les peux pas toujours dire,
Fais-en donc qui soient bons à lire.

Effet de l'Intemperance.

Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente.
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

Demande Ridicule.

Caius est mort de maladie:
Tu veux que j'en plaigne le sort.
Que diable veux-tu que j'en die?
Caius vivoit, Caius est mort.

Malherbe.

L'Apollon de nos jours, Malherbe icy repose.
Il a vescu long-temps, sans beaucoup de support.
En quel siecle? Passant, je n'en dis autre chose,
Il est mort pauvre, et moy je vy comme il est mort.

Grand Parleur.

Si l'on vous croit, bouche de rose,
Lysandre parle bien: nul ne peut l'esgaler.
Il devroit bien sçavoir parler,
Il ne fait jamais autre chose.

Bienfait Publié.

Si Charles, par son crédit,
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé luy-mesme.

D'une Femme fort Petite.

Des bagues font les brasselets,
Des manchettes font les colettes,
De cette petite femelle.
Son corps est fait de chapelets,
Et c'est jouer aux osselets,
Que de jouer avec elle.

Les Valets.

L'abus, les mœurs insupportables
Confondent tout également;
Les valets aux maistres semblables
Ne se distinguent nullement.
Ils ont tous les mesmes coustumes,
Et tous vestus d'un mesme gris,
Changez de rubans et de plumes,
Les uns pour les autres sont pris.
Aux villes, comme aux lieux champestres,
Tout fourmille d'esprits follets.

Les valets passent pour les maistres,
Et les maistres pour les valets.

Le pouvoir de la Beauté.

Pardonnez-moy, belle Calisté,
Encore que je vous résiste,
Je sçay bien qu'il vous faut céder,
C'est tout dire, vous estes belles;
Este belle, c'est posséder
Une royauté naturelle.

Les gens du Monde.

Le vice est tout leur entretien;
Le luxe est leur souverain bien,
Leur table en délices abonde;
Leurs pieds au mal sont diligens,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnestes gens,

Iris trop reconnaissante.

J'aurois dit qu'Iris estoit belle.
Je sçay récompenser, dit-elle,
Ceux qui le sçavent mériter.
Sa libéralité m'offense,
Et je n'ose la visiter,
Tant j'ay peur de sa récompense.

Démangeaison d'écrire.

Chacun s'en veut mesler; et pour moy je m'estonne
De voir tant d'escrivains, et si peu de lecteurs.
Je ne sçay quel espoir abuse mille auteurs,
Tel pense escrire à tous, qui n'escrit à personne.

De l'Epigramme longue ou briève.

Alcandre, c'est ta passion,
Tu veux une longue épigramme;
Bien qu'elle soit digne de blasme,
Comme une longue inscription.
D'un seul coup elle fait sa bresche,
Ainsi que le traict d'un archer.
As-tu jamais veu descocher
Une pique au lieu d'une flesche ?

Gloire insupportable.

Il a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en prétend.
Mais s'il n'en prétendoit pas tant,
Il en auroit bien davantage.

L'Expédient.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'icy tes vœux ont été superflus.
Hazarde une petite somme,
Preste-luy trois louis, tu ne le verras plus.

Vie des Césars.

OBJETS si peu dignes d'envie,
Césars, où courez-vous si fort?
On pense lire vostre vie,
Et l'on ne lit que vostre mort.

Commun Changement.

IRIS, d'où vient que nos amours
Se refroidissent tous les jours?
Est-ce ma faute? est-ce la vostre?
Je ne sçaurois dire pourquoy
Nous sommes changez l'un et l'autre;
Ce n'est plus vous, ce n'est plus moy.

Jugement des œuvres d'autruy.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vostres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

Petits Auteurs.

ON vous donne le privilége,
Petits auteurs, on vous protége,
Et souvent on vous fait du bien,
N'en desplaise aux pouvoirs suprêmes,

Les ouvrages ne valent rien,
S'ils ne se protégent eux-mêmes.

La vie de Guillaume.

Guillaume ne fut bon à rien,
Nul n'en sceut le mal ny le bien,
Il ne fit la paix ny la guerre,
Tantost assis, tantost debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'estoit point du tout.

MONTPLAISIR.

Réné de Bruc, marquis de Montplaisir, né en 1600, passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze. Ses poésies ont été publiées par Lefèvre de Saint-Marc, avec celles de Lalane, Amsterdam (Paris) 1759, in-12. On y remarque son *Temple de la Gloire*. Il mourut vers 1673, lieutenant du roi à Arras.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, FILS UNIQUE DE LOUIS-LE-GRAND,

Réponse aux vers où M. Pelisson faisant parler ce jeune prince, lui fait choisir la raison et la gloire pour ses maîtresses.

Digne fils du plus grand des rois,
La Gloire et la Raison sont deux charmantes reines,

Et j'estime le noble choix
Que votre cœur a fait de ces deux souveraines.

Vous aurez des moments bien doux
Dans l'aimable entretien de ces belles princesses;
Mais un prince aussi beau que vous
Ne sera pas content de deux seules maîtresses.

Parmi celles dont la beauté
Peut se flatter de plaire à votre âme charmée;
J'espère que la Vérité
Sera de vous un jour très-chèrement aimée.

Elle est belle et sans ornement,
Elle est simple et sans fard; elle n'est pas commune:
On ne la voit que rarement
Aux lieux où l'intérêt encense la fortune.

Là, les amis fourbes et faux
La déguisent toujours ainsi que font les songes
Qui cachent souvent de vrais maux
Sous des biens apparents et de plaisants mensonges.

La Gloire en fait tout son support,
Et sans elle n'est rien qu'un faux éclat qu'on vante.
La Raison même a toujours tort,
Dès qu'elle s'en écarte et n'est que sa suivante.

Les vertus ont assez d'appas
Pour aspirer de même à votre confidence;

Les héros marchant sur leurs pas
Suivent avec plaisir celui qui vous devance.

Votre cœur sans manquer de foi,
Peut bien se partager entre elles et la gloire,
Si vous faites comme le Roi,
Elles feront un jour votre éloge à l'histoire.

SCUDÉRY.

George de Scudéry, l'un des ridicules écrivains qui doivent leur immortalité aux satires de Boileau, naquit au Hâvre-de-Grâce, en 1601. Son aveugle vanité lui faisait regarder le grand Corneille avec dédain. Il mourut à Paris le 14 mai 1667. On a de lui toutes sortes d'ouvrages, des tragédies, des romans, des discours, un poëme épique d'*Alaric*, digne d'être le pendant de la *Pucelle* de Chapelain, et des poésies diverses.

RONDEAU.

Un peu plus bas que le mont de Surène,
Une bergère écoutoit son Philène,
Qui, loin du monde et du bruit de la cour,
Alloit disant aux rochers d'alentour,
Que sa maîtresse étoit une inhumaine.

Elle, à ces mots, de la rive prochaine,
Pour l'arrêter, court à perte d'haleine,

Veut qu'il se taise, ou qu'il parle en ce jour
Un peu plus bas.

Sois dans mon cœur, lui cria Dalimène.
Non, non, dit-il, je n'ai point l'âme vaine :
Pour un tel bien je devrois du retour;
Il me suffit qu'on souffre mon amour,
Et qu'on me place, en me tirant de peine,
Un peu plus bas.

POÉSIES DIVERSES.

Sur la Philomèle de Salviati.

Non, ce n'est point une peinture
Que cette nymphe qui nous plaît :
Ce n'est point l'art, c'est la nature
Qui la rend belle comme elle est.
Elle est vivante, elle respire;
Elle gémit, elle soupire,
Elle pleure. O qu'elle a d'appas!
Si tu n'entends point sa harangue,
C'est qu'on ne peut parler sans langue,
Et que la belle n'en a pas.

La belle Aveugle.

Divinité, de tant d'attraits pourvue,
Toi, qui sans voir nous donnes dans la vue,

Qui ne peux discerner ni la nuit, ni le jour,
Par quel heureux hasard s'établit ton empire?
Et qui jamais, Chloris, avoit entendu dire
Que Vénus fût aveugle aussi bien que l'Amour?

Sur le portrait de M. le Marquis d'Urfé, peint avec une épée et une plume, par Finigo.

BIEN que je sois mortel, que je sois loin des cieux,
Par ces deux instruments dont ma gloire est suivie,
L'on peut, sans me flatter, me comparer aux dieux,
Puisque, comme eux, je donne et la mort et la vie.

Sur la Danaé de Vouet.

SI la Danaé fut telle
Que cette nymphe immortelle,
Jupiter avoit raison
De languir en sa prison;
Et quand, pour cette peinture
Qui fait honte à la nature,
Quelqu'un voudroit employer,
Pour acquérir cette belle,
Plus d'or qu'il n'en plut sur elle,
Il ne la sauroit payer.

SCUDÉRI (Mlle).

Mademoiselle de Scudéry, sœur du précédent, née comme lui au Havre-de-Grâce, en 1607, est auteur d'un grand nombre de romans, qu'on rechercha trop d'abord, et qu'on a trop dédaignés dans la suite. Elle a fait aussi des vers pleins d'agrément et de délicatesse. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affoiblit;
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il mûrit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au-delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable,
Hélas! on ne le cherche pas.

Avis à une jeune Demoiselle.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse;
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inspire la tendresse;
Craignez ce charme suborneur,
C'est un appas funeste :
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

A Nanteuil, qui avoit fait son portrait au pastel.

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

IMPROMPTU

Fait à l'occasion du grand Condé qui cultivoit des fleurs.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

Les valets passent pour les maistres,
Et les maistres pour les valets.

Le pouvoir de la Beauté.

Pardonnez-moy, belle Calisté,
Encore que je vous résiste,
Je sçay bien qu'il vous faut céder,
C'est tout dire, vous estes belles;
Este belle, c'est posséder
Une royauté naturelle.

Les gens du Monde.

Le vice est tout leur entretien;
Le luxe est leur souverain bien,
Leur table en délices abonde;
Leurs pieds au mal sont diligens,
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnestes gens,

Iris trop reconnaissante.

J'aurois dit qu'Iris estoit belle.
Je sçay récompenser, dit-elle,
Ceux qui le sçavent mériter.
Sa libéralité m'offense,
Et je n'ose la visiter,
Tant j'ay peur de sa récompense.

Démangeaison d'écrire.

Chacun s'en veut mesler; et pour moy je m'estonne
De voir tant d'escrivains, et si peu de lecteurs.
Je ne sçay quel espoir abuse mille auteurs,
Tel pense escrire à tous, qui n'escrit à personne.

De l'Epigramme longue ou briève.

Alcandre, c'est ta passion,
Tu veux une longue épigramme;
Bien qu'elle soit digne de blasme,
Comme une longue inscription.
D'un seul coup elle fait sa bresche,
Ainsi que le traict d'un archer.
As-tu jamais veu descocher
Une pique au lieu d'une flesche?

Gloire insupportable.

Il a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en prétend.
Mais s'il n'en prétendoit pas tant,
Il en auroit bien davantage.

L'Expédient.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'icy tes vœux ont été superflus.
Hazarde une petite somme,
Preste-luy trois louis, tu ne le verras plus.

Vie des Césars.

Objets si peu dignes d'envie,
Césars, où courez-vous si fort?
On pense lire vostre vie,
Et l'on ne lit que vostre mort.

Commun Changement.

Iris, d'où vient que nos amours
Se refroidissent tous les jours?
Est-ce ma faute? est-ce la vostre?
Je ne sçaurois dire pourquoy
Nous sommes changez l'un et l'autre;
Ce n'est plus vous, ce n'est plus moy.

Jugement des œuvres d'autruy.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vostres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

Petits Auteurs.

On vous donne le privilége,
Petits auteurs, on vous protége,
Et souvent on vous fait du bien,
N'en desplaise aux pouvoirs suprêmes,

Les ouvrages ne valent rien,
S'ils ne se protégent eux-mêmes.

La vie de Guillaume.

Guillaume ne fut bon à rien,
Nul n'en sçeut le mal ny le bien,
Il ne fit la paix ny la guerre,
Tantost assis, tantost debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'estoit point du tout.

MONTPLAISIR.

Réné de Bruc, marquis de Montplaisir, né en 1600, passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze. Ses poésies ont été publiées par Lefèvre de Saint-Marc, avec celles de Lalane, Amsterdam (Paris) 1759, in-12. On y remarque son *Temple de la Gloire*. Il mourut vers 1673, lieutenant du roi à Arras.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,
FILS UNIQUE DE LOUIS-LE-GRAND,

Réponse aux vers où M. Pelisson faisant parler ce jeune prince, lui fait choisir la raison et la gloire pour ses maîtresses.

Digne fils du plus grand des rois,
La Gloire et la Raison sont deux charmantes reines,

Et j'estime le noble choix
Que votre cœur a fait de ces deux souveraines.

Vous aurez des moments bien doux
Dans l'aimable entretien de ces belles princesses;
Mais un prince aussi beau que vous
Ne sera pas content de deux seules maitresses.

Parmi celles dont la beauté
Peut se flatter de plaire à votre âme charmée;
J'espère que la Vérité
Sera de vous un jour très-chèrement aimée.

Elle est belle et sans ornement,
Elle est simple et sans fard; elle n'est pas commune;
On ne la voit que rarement
Aux lieux où l'intérêt encense la fortune.

Là, les amis fourbes et faux
La déguisent toujours ainsi que font les songes
Qui cachent souvent de vrais maux
Sous des biens apparents et de plaisants mensonges.

La Gloire en fait tout son support,
Et sans elle n'est rien qu'un faux éclat qu'on vante.
La Raison même a toujours tort,
Dès qu'elle s'en écarte et n'est que sa suivante.

Les vertus ont assez d'appas
Pour aspirer de même à votre confidence;

Les héros marchant sur leurs pas
Suivent avec plaisir celui qui vous devance.

Votre cœur sans manquer de foi,
Peut bien se partager entre elles et la gloire,
Si vous faites comme le Roi,
Elles feront un jour votre éloge à l'histoire.

SCUDÉRY.

George de Scudéry, l'un des ridicules écrivains qui doivent leur immortalité aux satires de Boileau, naquit au Hâvre-de-Grâce, en 1601. Son aveugle vanité lui faisait regarder le grand Corneille avec dédain. Il mourut à Paris le 14 mai 1667. On a de lui toutes sortes d'ouvrages, des tragédies, des romans, des discours, un poëme épique d'*Alaric*, digne d'être le pendant de la *Pucelle* de Chapelain, et des poésies diverses.

RONDEAU.

Un peu plus bas que le mont de Surène,
Une bergère écoutoit son Philène,
Qui, loin du monde et du bruit de la cour,
Alloit disant aux rochers d'alentour,
Que sa maîtresse étoit une inhumaine.

Elle, à ces mots, de la rive prochaine,
Pour l'arrêter, court à perte d'haleine,

Veut qu'il se taise, ou qu'il parle en ce jour
Un peu plus bas.

Sois dans mon cœur, lui cria Dalimène.
Non, non, dit-il, je n'ai point l'âme vaine :
Pour un tel bien je devrois du retour;
Il me suffit qu'on souffre mon amour,
Et qu'on me place, en me tirant de peine,
Un peu plus bas.

POÉSIES DIVERSES.

Sur la Philomèle de Salviati.

Non, ce n'est point une peinture
Que cette nymphe qui nous plaît :
Ce n'est point l'art, c'est la nature
Qui la rend belle comme elle est.
Elle est vivante, elle respire;
Elle gémit, elle soupire,
Elle pleure. O qu'elle a d'appas !
Si tu n'entends point sa harangue,
C'est qu'on ne peut parler sans langue,
Et que la belle n'en a pas.

La belle Aveugle.

Divinité, de tant d'attraits pourvue,
Toi, qui sans voir nous donnes dans la vue,

Qui ne peux discerner ni la nuit, ni le jour,
Par quel heureux hasard s'établit ton empire?
Et qui jamais, Chloris, avoit entendu dire
Que Vénus fût aveugle aussi bien que l'Amour?

Sur le portrait de M. le Marquis d'Urfé, peint avec une épée et une plume, par Finigo.

Bien que je sois mortel, que je sois loin des cieux,
Par ces deux instruments dont ma gloire est suivie,
L'on peut, sans me flatter, me comparer aux dieux,
Puisque, comme eux, je donne et la mort et la vie.

Sur la Danaé de Vouet.

Si la Danaé fut telle
Que cette nymphe immortelle,
Jupiter avoit raison
De languir en sa prison;
Et quand, pour cette peinture
Qui fait honte à la nature,
Quelqu'un voudroit employer,
Pour acquérir cette belle,
Plus d'or qu'il n'en plut sur elle,
Il ne la sauroit payer.

SCUDÉRI (Mlle).

Madeleine de Scudéry, sœur du précédent, née comme lui au Hâvre-de-Grâce, en 1607, est auteur d'un grand nombre de romans, qu'on recherchа trop d'abord, et qu'on a trop dédaignés dans la suite. Elle a fait aussi des vers pleins d'agrément et de délicatesse. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affoiblit;
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il mûrit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au-delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable,
Hélas! on ne le cherche pas.

Avis à une jeune Demoiselle.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse;
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inspire la tendresse;
Craignez ce charme suborneur,
C'est un appas funeste :
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

A Nanteuil, qui avoit fait son portrait au pastel.

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

IMPROMPTU

Fait à l'occasion du grand Condé qui cultivoit des fleurs.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

SARRASIN.

Jean-François Sarrasin, né en 1604, à Hermanville-sur-Mer, près de Caen, fut secrétaire et favori du prince de Conti. Il mourut en Pezenas en 1654. En général, il y a de la facilité dans ses poésies et quelquefois de la délicatesse; mais il ne se soutient pas assez, et manque de correction et de goût. Boileau le jugeait bien lorsqu'il disait que Sarrasin avait en lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y était pas.

ÉGLOGUE [1].

Myrtil, ou le Nautonnier.

Sortez du frais séjour de vos grottes humides;
Nymphes de l'Océan, divines Néréides,
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein partout rend le calme assuré.
Ecoutez les discours que, sur ces bords sauvages,
Le nautonnier Myrtil, honneur de ces rivages,

[1] Cette pièce, empreinte des couleurs antiques, et la meilleure sans contredit que Sarrasin ait composée, ne se trouve pas dans ses œuvres : elle est peu connue, même des gens de lettres. Nous la rapportons en supprimant ce qu'elle nous a paru contenir de trop défectueux.

De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers moins sourds qu'il n'étoit malheureux.

Des vagues et des vents si long-temps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre à mes yeux si chère, et le riant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour.

Typhis, garde la nef, de crainte des orages,
Et, si la nuit humide assemble les nuages,
Jette l'ancre en la mer; ou, si les vents du nord
Viennent troubler les flots, vogue tout près du bord;
Mais évite les bancs : ces côtes dangereuses
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.

Orillis, qu'attends-tu? qui te peut retenir?
Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vit venir,
Seule, te dérobant à tes autres compagnes,
Regarder l'Océan et ses vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour,
Par de longs cris mêlés de plaisir et d'amour?
Quel dieu t'a pu changer? quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux m'a banni de ton âme?

. . . .

Hélas! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises;
Seule d'un nautonier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux.

Mais ma condition n'est pas si ravalée,
Les dieux ont comme moi fendu l'onde salée;
Et les premiers héros conquirent la toison
Dans la nef que tu vois briller à l'horizon.

. . . .

O farouche Orillis, sois-moi plus favorable,
Et reçois les présents d'un amant misérable:
J'ai deux fruits indiens en vase façonnés,
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés.

. . . .

Je te garde un oiseau qui, m'oyant tout le jour
Dire, *j'aime Orillis*, le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Élimène,
Fille du vieil Elpin, quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier long-temps par mes derniers hasards,
Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Téthis, par Neptune et par les dieux de l'onde:
Et certes je devois contenter son désir,
Car son âme n'est pas insensible au plaisir.

Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable!
Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet du Levant apporté,
Digne d'orner ta tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,

L'arbrisseau de la mirrhe et celui de l'encens;
Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,
J'ai tissu de mes mains une verte corbeille,
Pleine de ces limons de grosseur nonpareille:
Hélas! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant,
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux! à quoi bon gémir dans ces déserts?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs;
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zéphyre
Emporte mes discours, comme il fait mon navire.

. . . .

Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage?
Et, laissant écouler le printemps de mes jours,
Près de la vieille Ellade à travailler toujours?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tâche commencée?
Plutôt, si tu m'en crois, monte sur ton bateau,

. . . .

Viens voir des dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide:
Là Téthis, en riant, caresse tout le jour
L'image du soleil, attendant son retour,
Et quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles.

La Nature a mis ce miracle fameux,
[illegible] l'Océan écumeux.
[illegible] vieux pilote, observant la boussole,
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle.
Pourquoi s'en étonner? chacun suit son plaisir,
[illegible] son astre et son désir.
[illegible] corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes.
Le souffle du physetere y jette en l'air de l'eau :
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau;
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue;
Là Vénus, d'Égypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille Amours et de Grâces suivie,
[illegible] sur les flots une autre fois la vie.

. . . .

Nos travaux sont legers sur les plaines humides,
Quand le dos de la mer ne montre point de rides:
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé :
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses... etc.

ODES.

SUR LA PRISE DE DUNKERQUE,

A Monsieur le marquis de Montausier.

MUSE, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques chalumeaux
Qui flattoient nos rêveries;
Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la lyre qu'en mourant
Malherbe nous a laissée,
Célébrer le conquérant
De Dunkerque terrassée.

Montausier, de qui la gloire
Vole aux climats étrangers,
Toi qui pris part aux dangers
D'une si noble victoire;
Toi qu'on ne peut trop vanter,
Veuilles me faire écouter
De ce héros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos lis aux champs de Solime.

Enfin, retraite superbe
De corsaires furieux,

Le plus grand des demi-dieux
Renverse tes murs sous l'herbe :
Tes portes de toutes parts
Reçoivent ses étendards,
Et du plus haut de la dune,
Nous voyons ce jeune Mars
Oter les fers à Neptune.

Des flots de Seine et de Loire,
Jusqu'où la Garonne bruit,
Ton peuple avoit tout détruit,
Chargé de proie et de gloire;
Tous les jours par ta valeur
S'augmentoit notre douleur,
Et la fureur des orages
Etoit le moindre malheur
Qui désolât nos rivages.

Quand ce héros redoutable,
Condé, lassé de nos maux,
Voulut qu'un de ses travaux
Soumît ta force indomptable;
Il a fini notre deuil,
Il a puni ton orgueil,
Et de ta rage étouffée
Sur le sommet d'un écueil
Pend le glorieux trophée.

O Prince ! quels sont tes charmes !
Dunkerque aime son vainqueur :
Tu triomphes de son cœur
Aussitôt que de ses armes.
Elle qui fut autrefois
L'héritage de nos rois,
Satisfaite et glorieuse,
Reprend ses premières lois
De ta main victorieuse.

Ses gens, après ta victoire,
Sous tes auspices fameux,
Sur l'Océan écumeux
Bientôt porteront ta gloire ;
Et tandis qu'aux nations
Publiant tes actions
Ils feront le tour du monde,
Eole et les Alcyons
Calmeront le vent et l'onde.

Leurs barques plus dangereuses
Aux pilotes de nos mers
Que le faucon dans les airs
N'est aux colombes peureuses,
Vont laisser nos matelots
Dans l'aise et dans le repos,
Et leur guerrière furie

[illegible] que les flots
De la [illegible] Hespérie.

[illegible] tropiques
[illegible] de tes fleurs de lis.
[illegible] de Lais
[illegible] portiques
[illegible]
[illegible]
[illegible] aux Indes pille.
Et remorquer les grands navires
Des galions de Séville.

Cependant le vieux Nérée
[illegible] les flots muets.
[illegible] les destins
Du [illegible] entrée.
T'annonce que ton bras,
[illegible] coups dans les combats
[illegible] des coups de tonnerre,
Ayant mis l'Espagne bas,
Rendra la paix à la terre.

[illegible] grandes destinées,
Que [illegible] réserve les cieux,
[illegible] agi aux dieux
Dès les premières années;
[illegible] tes puissants efforts

Au travers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Reviens planter sur nos bords
L'olive tant souhaitée.

A Monseigneur le duc d'Enguien.

GRAND duc, qui d'Amour et de Mars
Portes le cœur et le visage,
Digne qu'au trône des Césars
T'élève ton noble courage;

Enguien, délices de la cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Viens mêler le myrte d'amour
A la palme de la victoire,

Ayant fait triompher les lis
Et dompter l'orgueil d'Allemagne,
Viens commencer pour ta Philis
Une autre sorte de campagne.

Ne crains point de montrer au jour
L'excès de l'amour qui te brûle;
Ne sais-tu pas bien que l'Amour
A fait un des travaux d'Hercule?

Toujours les héros et les dieux
Ont eu quelques amours en tête;

Jurent même en mille lieux
En a fait passionnément la bête.

Roland beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.

O Dieux, que Renaud me plaisoit!
Dieux, qu'Armide avoit bonne grâce!
Le Tasse s'en scandalisoit;
Mais je suis serviteur au Tasse.

Et nos seigneurs les Amadis
Dont la cour fut si triomphante,
Et qui tant joutèrent jadis,
Furent-ils jamais sans infante?

Grand duc, il n'y a rien du leur,
Et je le dis sans flatterie,
Tu les surpasses en valeur,
Passe-les en galanterie.

Viens donc hardiment attaquer
Philis, comme tu fis Bavière;
Tu la prendras sans y manquer,
Fût-elle mille fois plus fière.

Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence;

Car je crois que ton confesseur
Sera seul de ta confidence.

Cependant fais qu'en deux beaux vers
La plus galante renommée
Débite par tout l'univers
Les grâces de ta bien-aimée.

Choisis quelque excellente main
Pour une si belle aventure :
Prends la lyre de Chapelain ,
Ou la guitare de Voiture.

A chanter ces fameux exploits
J'emploîrois volontiers ma vie,
Mais je n'ai qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.

ODE

De Calliope, sur la bataille de Lens.

QUITTE promptement l'armée
De l'invincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé :
Passe d'une aile légère
De l'un à l'autre hémisphère,
Et, sur la terre et les flots,
Dis de ce prince indomptable ,

Que l'histoire ni la fable
N'ont point de plus grands héros.

Dis qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolents :
Mais quoi ! de cette victoire
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ni tes ailes
N'ont point attendu mes vers.

Des flots paresseux de l'Ourse,
Jusques au bruslant climat
Où le Nil cache sa source,
L'on vante ce grand combat;
On le vante où le Caucase
Aux cieux présente pour base
Mille effroyables rochers;
Et sa gloire est parvenue
Jusqu'à la terre inconnue
Aux plus hasardeux nochers.

Au récit de la vaillance
D'un prince si redouté,
Dans le sérail de Bysance
Le Turc est épouvanté;

L'âme de frayeur saisie,
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer,
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux janissaires
Ne le sauroient rassurer.

Le redoutable Sarmate,
Averti de son effroi,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon prince son roi.
Il prépare à cette guerre
Son arc et son cimeterre,
Prévoyant que le destin,
Lassé d'un tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme
Qui nous invite à chanter;
Partout la nature calme
S'apprête à nous ëcouter.
Tous les vents ont fait silence :
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ni le murmure des eaux.

Déjà par toute la plaine
L'on dépouilloit les guérets,
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérès :
Quand, de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François et des Flamands,
Se joignirent, s'attaquèrent,
Avec fureur se choquèrent
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcain ait inventé,
L'orgueilleux prince d'Autriche
Marche au combat souhaité ;
Contre lui Condé s'avance,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que César.

Ce prince marche à la tête
Des corps les plus avancés,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucés.
Le laurier qui l'environne
D'une immortelle couronne,

Brave la foudre et le fer;
Et quand ce héros s'expose,
Il ne craint point autre chose,
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement,
Sa vertu dessus gravée
Lui sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroi, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte ville,
Dunkerque, Ipres, Thionville,
Wormes, Spire et Philisbourg.

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche:
Prêt au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Avec ce grand capitaine,
Nos plus braves combattants

Couvrent le dos de la plaine
Sous mille drapeaux flottants;
Ils sont suivis des Polaques,
Invincibles aux attaques,
Des Ecossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,
N'a vu tant d'obéissance,
Ni d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale
Suivant des partis divers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour décider du grand homme
Qui conduiroit l'univers.

Déjà l'une et l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussière et la fumée
Forment la nuit et l'horreur
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se traversent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières,

Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cette foudre
Qui, pour affermir son roi,
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi :
Avec lui vont la Victoire,
L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
La fière Bellonne et Mars
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son égide
Le couvre dans les hasards.

Dans l'effroyable tuerie
Son cheval a succombé;
Un cheval de Barbarie
Est encor sous lui tombé;
Cependant rien ne le lasse;
Il n'est rien qu'il ne terrasse;
Il rompt mille bataillons;
Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
Comme les blés des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverse les clochers,

[illegible] violence.
[illegible] s'élance.
[illegible]
[illegible] villages.
[illegible] images
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Le monde [illegible] la foule.
[illegible]
[illegible] vainqueur.
[illegible] dans la [illegible].
[illegible]
[illegible] son cœur.

Ainsi Lupold, plein de honte,
Et soupirant son malheur,
De mon prince qui le dompte
Fuit la fatale valeur;
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Beck, en ce funeste état
Déteste sa destinée;
Beck, dont l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre,
Géant plus audacieux
Que ses frères, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combattants,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que notre Hercule
Savoit vaincre les Titans.

Enivré de l'espérance
De vaines prospérités,
Il domptoit déjà la France,
Et désoloit nos cités;
Au bruit de cette tempête,
L'Espagne levant la tête

Attendoit ses conquérants;
Et les troupes basanées
Alloient des hauts Pyrénées
Tomber comme des torrents.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassés;
Il entend les tristes plaintes
Des mourants et des blessés:
Partout ses soldats sans armes
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux;
Partout ils sont en déroute:
Le cruel frémit, et doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme un lion irrité;
Mais que lui sert tant de rage,
Il est lui-même dompté?
Et tel qu'un autre Tiphée,
Dont l'audace est étouffée
Par les monts Siciliens,
Seul au milieu de la plaine,
Privé de force et d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce guerrier hautain et brave
Ne peut fléchir son grand cœur

À suivre comme un esclave
Le triomphe du vainqueur.
Son sang, qui teint son armure,
D'une profonde blessure
A grands flots sort de son flanc :
Sa face devient affreuse,
Et son âme furieuse
S'enfuit avecque son sang.

De son armure étoffée
D'or et de pierres de prix,
Mon prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris :
A l'entour sont entassées,
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les étendarts,
Les tambours, les banderolles,
Et l'on y lit ces paroles :
Condé les consacre à Mars.

C'est assez, Vesper s'avance,
Il faut quitter nos chansons,
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couvrir le monde;
Et sur la terre et les flots,
Le sommeil, ouvrant ses ailes,

Épand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

STANCES.

Voici bien les beaux lieux où l'Amour couronna
Par les mains de Phylis le bienheureux Cyrène :
Mais l'aimable Phylis, qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.

Ces bois et ces jardins, et ces prés et ces eaux,
Et ces plaisants vallons, et ces noirs précipices,
Seuls confidents des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux,
L'ont été mille fois de ses chastes délices.

Le soleil mille fois l'a vu dès le matin,
Tantôt avec Phylis dansant sur la fougère;
Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin,
Dont la blancheur cédoit au teint de la bergère.

Sur ces lits parfumés, mille fois les zéphyrs,
Trouvant près du pasteur son amante ravie,
Ont porté jusqu'au ciel leurs amoureux soupirs,
Et mille fois les dieux en ont eu de l'envie.

Cyrène, maintenant accablé de souci,
Voyant tous ces beaux lieux touchés de sa misère,
Leur dit, en soupirant : Phylis n'est plus ici,
Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sauriez plaire.

Elle est loin de ces bords en des lieux inconnus,
Près d'un fâcheux jaloux qui la tient arrêtée,
Plus fâcheux que Vulcain n'étoit près de Vénus,
Ou l'importun Cyclope auprès de Galathée.

Par ce fâcheux jaloux et la nuit et le jour,
Sans oser murmurer, la belle est asservie;
Ah! berger malheureux, tu n'eus jamais d'amour,
Ou ce penser tout seul te doit coûter la vie.

Dans un mal si pressant, il déteste les dieux,
Comme auteurs du tourment que sa Phylis endure:
Il trouble le silence et la paix de ces lieux;
Et le long de ses bords la Garonne en murmure.

Les pasteurs d'alentour, Pan, le dieu des pasteurs,
Bacchus et les Sylvains, et Pomone et Zéphyre,
Vénus et les Amours, Phébus et les neuf Sœurs,
Accourent étonnés d'un si cruel martyre.

Quelle est cette fureur qui t'ôte le repos?
Demande avec douleur la troupe désolée:
Et le triste berger, étouffé de sanglots,
Leur répond seulement: Phylis s'en est allée.

A MADEMOISELLE BERTAUD,

Que l'auteur appeloit Socratine.

Je meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin il se faut hasarder,
Socratine : hé bien, je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous votre empire ;
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire.

Maintenant c'est à vous de voir
Si j'ai de quoi vous satisfaire ;
Car j'irois ailleurs me pourvoir,
Si je n'étois pas votre affaire.

Tout honnête homme est mon rival.
Je sais qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal :
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me direz que les amants
Aujourd'hui ne font que se rire,
Et que je suis de ces Normands
Qui promettent pour se dédire.

Il est vrai, notre nation
Donne souvent la gabatine;
Mais je donnerai caution
De ne point tromper Socratine.

Pour rendre votre esprit certain,
Et pour assurer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'amour devant notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois;
Et si vous en êtes contente,
Avec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain à votre réveil
Nous résoudrons de toute chose.

La Seine parlant à la Fontaine de Forges.

Vraiment, je vous trouve bien vaine
De me débaucher mes beautés,
Sous prétexte de leurs santés,
Petite nymphe de Fontaine.

Savez-vous que je suis la Seine,
Qui porte des bâtons flottés,

Dont ceux qui me font de la peine.
Peuvent être très-bien frottés ?

Je sais bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualités
Vous peuvent rendre ma rivale.

Mais, petite nymphe de balle,
Vous feriez bien mieux, entre nous,
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire et de filer doux.

Car, si quelque jour contre vous
Ma colère étoit débordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bientôt inondée.

Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes, j'en aurois du dépit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guérit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse et hardie
De remettre un homme en santé,

Quand pendant le temps de sa vie
Il ne s'est jamais mal porté!

Ceux qui conseillent qu'en été
De vos eaux on fasse carrousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais médecins d'eau douce.

Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Il n'en reviendront point en housse.
Ils iront boire chez Pluton.

Hola! Seine, me dira-t-on.
Pourquoi faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton,
Vous de qui les eaux sont si basses?

A quoi bon toutes ces grimaces?
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes grâces,
La Fontaine y satisfera.

Eh bien! elle y satisfera,
C'est faire en sage politique,
Neptune l'en estimera
Comme une source pacifique.

Nymphe, je veux donc sans réplique,
Que l'on me rende promptement

La divine melancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.

Phylis est son nom de roman :
Je souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare et charmant,
Sa compagne chère et fidèle.

Mais vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte et mainte demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.

Ainsi, je vous en vais parler,
Car vous pourriez prendre le change.
Et puis je les veux régaler,
En passant, d'un mot de louange.

Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses et de lis.
Caliste chante mieux qu'un ange,
Mais non pas si bien que Phylis.

Leurs esprits sont beaux et polis;
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis,
Et jettent l'œillade amoureuse.

Caliste est fort grande rieuse :
Ses dents en sont cause, je croi :

Phylis est fort grande rêveuse;
Je ne saurois dire pourquoi.

Quand je les montrerois au doigt,
Vous seroient-elles mieux connues?
Maintenant envoyez-les moi,
Elles seront les bien-venues.

Ainsi puisse tomber des nues
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'étant rivières devenues
Partout elles portent bateaux.

Que les saules et les roseaux
Vous servent toujours de ceinture,
Et que le doux chant des oiseaux
Soit moins doux que votre murmure.

En attendant, je vous conjure
De prendre ces petits barbeaux,
Et ces brochetons; je vous jure,
J'ai regret qu'ils ne soient plus beaux.

Ce sont pour vous des fruits nouveaux :
Je vois bien que cela vous tente;
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu, je suis votre servante.

L'Hiver.

L'amour dans ce temps d'hiver
Gardant ses fleurs pour d'autres terres,
Ne seme plus à son lever
Que des rhumes et des catherres.

Le soleil qui semble lasse
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les célestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les filoux,
Il se retire dès quatre heures.

Tous les jardins sont désolés,
Et dans Saint-Jean le cimetière,
La plus fameuse bouquetière
Ne vend plus que des choux gelés.

Si pour cimetière Saint-Jean,
J'ai dit Saint-Jean le cimetière,
La faute n'est pas trop grossière,
C'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Mais pour reprendre le discours
Dont ma muse s'est écartée,

Je dis que depuis quelques jours
Toute la nature est crottée.

Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Novembre,
Et le pauvre été Saint-Martin
Tremble sous sa robe de chambre.

Revenez doncques à Paris,
Aimable et divine Circène,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon et Cloris.

Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant un temps si sauvage,
Vous font demeurer au village
A rêver auprès des tisons.

SONNET.

A Monsieur de Charleval.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en vérité;
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Dont ceux qui me font de la peine.
Peuvent être tres-bien frottés ?

Je sais bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualités
Vous peuvent rendre ma rivale.

Mais, petite nymphe de balle,
Vous feriez bien mieux, entre nous,
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire et de filer doux.

Car, si quelque jour contre vous
Ma colere étoit débordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bientôt inondée.

Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes, j'en aurois du dépit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guérit,
Quand il les boit sans maladie.

O la cure heureuse et hardie
De remettre un homme en santé,

Quand pendant le temps de sa vie
Il ne s'est jamais mal porté!

Ceux qui conseillent qu'en été
De vos eaux on fasse carrousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais médecins d'eau douce.

Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Il n'en reviendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

Hola! Seine, me dira-t-on,
Pourquoi faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton,
Vous de qui les eaux sont si basses?

A quoi bon toutes ces grimaces?
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes grâces,
La Fontaine y satisfera.

Eh bien! elle y satisfera,
C'est faire en sage politique,
Neptune l'en estimera
Comme une source pacifique.

Nymphe, je veux donc sans réplique,
Que l'on me rende promptement

La divine mélancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.

Phylis est son nom de roman :
Je souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare et charmant,
Sa compagne chère et fidèle.

Mais vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte et mainte demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.

Ainsi, je vous en vais parler,
Car vous pourriez prendre le change,
Et puis je les veux régaler,
En passant, d'un mot de louange.

Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses et de lis.
Caliste chante mieux qu'un ange,
Mais non pas si bien que Phylis.

Leurs esprits sont beaux et polis;
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis,
Et jettent l'œillade amoureuse.

Caliste est fort grande rieuse :
Ses dents en sont cause, je croi :

Phylis est fort grande rêveuse;
Je ne saurois dire pourquoi.

Quand je les montrerois au doigt,
Vous seroient-elles mieux connues?
Maintenant envoyez-les moi,
Elles seront les bien-venues.

Ainsi puisse tomber des nues
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'étant rivières devenues
Partout elles portent bateaux.

Que les saules et les roseaux
Vous servent toujours de ceinture,
Et que le doux chant des oiseaux
Soit moins doux que votre murmure.

En attendant, je vous conjure
De prendre ces petits barbeaux,
Et ces brochetons; je vous jure,
J'ai regret qu'ils ne soient plus beaux.

Ce sont pour vous des fruits nouveaux :
Je vois bien que cela vous tente;
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu, je suis votre servante.

L'Hiver.

L'AURORE dans ce temps d'hiver
Gardant ses fleurs pour d'autres terres,
Ne sème plus à son lever
Que des rhumes et des catherres.

Le soleil qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les célestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les filoux,
Il se retire dès quatre heures.

Tous les jardins sont désolés,
Et dans Saint-Jean le cimetière,
La plus fameuse bouquetière
Ne vend plus que des choux gelés.

Si pour cimetière Saint-Jean,
J'ai dit Saint-Jean le cimetière,
La faute n'est pas trop grossière,
C'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Mais pour reprendre le discours
Dont ma muse s'est écartée,

Je dis que depuis quelques jours
Toute la nature est crottée.

Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Novembre,
Et le pauvre été Saint-Martin
Tremble sous sa robe de chambre.

Revenez doncques à Paris,
Aimable et divine Circène,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon et Cloris.

Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant un temps si sauvage,
Vous font demeurer au village
A rêver auprès des tisons.

SONNET.

A Monsieur de Charleval.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en vérité;
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable;

Elle aima mieux, pour s'en faire conter;
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas caqueter.

AUTRE.

Mon âme est prête à s'envoler;
La mort moins que vous inhumaine,
Dénouant pour jamais ma chaîne,
A la fin me va consoler.

En cet état dois-je parler,
Et, sans mériter votre haine,
Puis-je vous déclarer la peine
Que le respect m'a fait céler?

Non, vous m'en faites la défense,
Et n ordonnez que le silence
A l'excès de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire!
Mourir sans dire son martyre,
C'est mourir sans confession.

SONNET EN BOUTS RIMÉS

DE MONSIEUR SARRASIN,

Sur la mort du Perroquet.

QUAND la mort, contre qui vainement on *chicane*,
Eut fait dans son avril le perroquet. . *capot*,
Un coquemart fut l'urne et le précieux *pot*
Où l'on le mit vêtu de sa verte. . . . *soutane*.

Jupiter, troublant l'air serein et. . . . *diaphane*,
Le couvrit en courroux des couleurs d'un *tripot*;
Puis appelant le Dieu si connu de. . . *Chabot*,
Va, Mercure, dit-il, dans ce monde. . *profane*.

Rends l'âme au perroquet, sors-le du *coquemart*.
Lors, comme de Saint-Paul fondroit le *jaquemart*,
De l'Olympe étoilé descend le dieu sans *barbe*.

Et, ramassant soudain ce funeste. . . *débris*,
Rend l'âme au perroquet, et plus vite qu'un *barbe*
Le reporte en sa cage au céleste. . . *lambris*.

DULOT VAINCU,

OU

LA DÉFAITE DES BOUTS-RIMÉS.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

POÈME.

—

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, l'héroïque vaillance,
Et les faits glorieux des poëmes de France;
Et comme, sous les murs de la grande cité,
Tomba des mauvais vers le peuple révolté;
Lorsque, pour détrôner la bonne poésie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frénésie,
Du royaume des fous vinrent les bouts-rimés,
Et couvrirent nos champs de bataillons armés :
Un seul jour décidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du destin, leur célèbre querelle.

Illustre demi-dieu, digne sang de nos rois,
Si parmi les travaux de tes nobles exploits,
Si parmi les horreurs des tempêtes civiles,
Les fureurs des soldats, les tumultes des villes,
Et les grands accidents de ton fameux parti,
Les neuf savantes sœurs t'ont toujours diverti;

Maintenant qu'à tes vœux les astres sont propices,
Que tu fais de la cour les plus chères délices,
Que les Parques pour toi filent un meilleur sort,
Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port;
Reçois de ces neuf sœurs, comme un nouvel hommage
Les folâtres discours de ce petit ouvrage,
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux dieux,
Accompagnant partout ton char victorieux,
Te conduisent brillant de splendeur et de gloire,
Vainqueur des nations, au temple de mémoire,
Et que, par leur moyen, tes gestes éclatants
Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.

Quand l'illustre Herty [1] fut privé de la vie,
Dulot son fils, pressé d'une plus noble envie,
Que de vieillir oisif proche de ses tisons,
Et borner son empire aux Petites-Maisons,
Tenta de renverser par ses vers frénétiques
Le trône glorieux des poëmes antiques;
De les chasser de France, et mettre sous ses lois,
En dépit d'Apollon, le Parnasse françois.
Il tenta sans succès cette entreprise vaine :
Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine;
Phébus le déclara rebelle et criminel,
Et l'on le dépouilla du sceptre paternel.

Vaincu, désespéré, détestant sa fortune,

[1] Herty étoit un fou des Petites-Maisons.

Dulot fuit, se retire au monde de la lune,
Où les poetes fous sont les plus estimés.
Et descend au pays des puissants bouts-rimes :
Peuple etrange, farouche, et qui demeure ensemble,
Sans coutume et sans loi, comme le sort l'assemble;
Etrange à regarder, tel que les visions
Dont Antoine au désert eut les illusions,
Ou que l'affreuse gent, qu'au bout de la marine
Le paladin Roger vit en l'ile d'Alcine;
Reconnoissant pourtant Phébus pour souverain,
Mais se rongeant le cœur d'un dépit inhumain,
Et sans cesse troublé de froide jalousie,
De le voir mieux aimer la bonne poésie.

Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la révolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Méprise insolemment les poëmes de France,
Demande à les conduire, et leur promet dans peu
De perdre nos bons vers par le fer et le feu.

On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour chef de cette grande guerre,
Sous lui les bouts-rimés sont partout enrôlés,
Et par tout le pays à combattre appelés.

Mais pendant que le peuple en tumulte s'apprête,
Dulot veut par la ruse avancer sa conquête :
Il dépêche soudain quatorze bouts-rimés;

Pour les plus hasardeux justement estimés;
Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent,
Qu'ils se glissent partout, que partout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, et comme ils sont adroits,
Ils gagnent les esprits presqu'en tous les endroits.
Paris les voit allant par toutes les ruelles,
Charmer également les blondins et les belles;
Ceux même qui des rois dispensent les trésors,
Pour les faire admirer font d'aimables efforts.
Partout de ces sorciers la force se découvre,
Et la garde, en un mot, n'en défend point le Louvre;
Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets;
Ils marchent entre nous en forme de sonnets,
De Sainte-Menehould nous disent des nouvelles,
Et d'un perroquet mort content cent bagatelles.

Après qu'ils sont partout chéris et souhaités,
Dulot en un instant les voit à ses côtés,
Devant son pavillon leur nation armée
Est de nouveau par eux au combat animée;
Ils disent à leur chef comment ils ont traité;
Que contre les bons vers le monde est révolté,
Qu'ils ont de leur parti les têtes les plus fortes,
Et que Paris enfin leur ouvrira ses portes.
Ces grands commencements au camp sont publiés;
Dulot les fait passer aux peuples alliés,
Tout retentit de joie, et la gent infidèle
Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.

Soudain pour déloger flottent les étendards.
Dulot fait sur l'autel un sacrifice à Mars,
Il offre une victime à la bonne Fortune.
Et ses troupes après abandonnent la lune.

Par le silence, ami d'une profonde nuit,
Elles marchent en ordre, et descendent sans bruit;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les bons vers en sachent la nouvelle,
Et les surprendre tous dans Paris renfermés,
Dépourvus de soldats foibles et désarmés.

Comme lors que l'hiver verse au haut des Cevennes
La neige à gros flocons aux campagnes prochaines.
Ces flocons sans relâche, à l'envi se pressant,
Et tombant l'un sur l'autre, aveuglent le passant;
Plus épaisses encor, fendant l'air et les nues,
Descendoient sur nos champs ces troupes inconnues.

Mais ce dieu lumineux, cet œil de l'univers,
A qui du monde entier les secrets sont ouverts,
Découvrant le dessein des bouts-rimés rebelles,
Soudain le fit savoir aux poëmes fidèles.
Leur cœur en fut surpris, mais non pas abattu;
Et dans ce grand peril recueillant leur vertu,
Ils invoquent ce dieu qui préside aux batailles,
Ils s'arment sans tumulte, ils sortent des murailles,
Et ceints de corps-de-gardes avancés à l'entour,
Près des feux allumés ils attendent le jour.

CHANT SECOND.

L'AURORE cependant, éclairant toutes choses,
Commençoit à semer l'horizon de ses roses,
Lorsque les bouts-rimés, plus prompts que les éclairs,
S'avancent vers Paris pour perdre les bons vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les bons vers, marchant en épais bataillons,
Au combat acharnés, couvrir tous ses sillons.

Sa fureur toutefois de rien ne s'épouvante;
Il rassure les siens d'une voix éclatante :
Par son ordre on les voit en bataille rangés,
Et d'un ferme courage au combat engagés,
Il se jette au milieu des piques hérissées,
Suivi d'une forêt de piques abaissées.

Muse, raconte-moi sous quel héros fameux
Marchèrent au combat ces peuples belliqueux.

Une fière amazone apparoît la première,
Les cieux la firent naître aussi laide que fière,
On l'appelle *chicane*; autour d'elle pressés,
Sous son commandement marchent mille procès,
Ils sont armés de sacs, et cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.

Le cruel *capot* suit, qui sans donner quartier
De peuple rouge et noir conduit un monde entier.

Quatre rois ses vassaux pompeux et magnifiques,
Ont leurs soldats de cœurs, trèfles, carreaux et piques.

Pot vient le pot en tête, et l'on l'appelle ainsi,
Parce que tout son gros porte le pot aussi;
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,
Il les faut enfoncer lorsqu'on les veut défaire:
Et l'on les combattroit vainement tout un jour,
Si l'on ne s'amusoit qu'à tourner à l'entour.

Soutane avance après, elle est noire, mais belle;
C'est du fameux Dulot [1] la compagne fidèle.
L'honneur la fait armer, car pour elle jamais
Elle n'a souhaité que le calme et la paix.

Une autre légion aussitôt on contemple,
Des gens tels qu'on en voit aux verrières d'un temple;
Ils sont tous transparents, tous peints de pourpre et d'or,
Leur chef aussi bien qu'eux est *Diaphane* encor,
Et leur cœur est si grand, que, foibles comme verre,
Ils hasardent pourtant de se trouver en guerre.

Tripot à leur côté marche plus hardiment,
Sur sa bande et sur lui l'on frappe vainement;
Tous sont vastes de corps, mais tous noirs et tous sales,
Tous craignant en trois lieux des blessures fatales.
Paume qui, dans le Styx, en naissant les plongea,

[1] Dulot étoit toujours en soutane.

Par le vouloir des dieux ces trois lieux négligea;
Grille, *dedans* et *trou*, qui, dans notre manière,
Sont le bas du plastron, les reins et la visière.

Du bord de cette mer, qui paroît à nos yeux,
Quand avec la lunette on voit la lune aux cieux,
Vient la gent maritime, à face monstrueuse,
Du troupeau de Protée engeance incestueuse;
Ils font peur au regard, et leur prince Nabot
A sur un corps humain la tête d'un *chabot*.

Les cyclopes nouveaux sous leur géant *Profane*,
Habitants de la lune en dépit de Diane,
Font le huitième gros, et marchent en ces lieux,
Méprisant fièrement les hommes et les dieux.

Six corps restent encor: l'un le peuple des cruches,
Portans sur leurs cimiers des panaches d'autruches;
Cette gent est fantasque, et leur chef *Coquemart*,
Abandonné des siens fait souvent bande à part.

La troupe qui succède est pesante, et se treuve
Couverte richement d'armures à l'épreuve.

Jacquemart la conduit, et chacun aujourd'hui
S'estime fort heureux d'être armé comme lui.

Deux *barbes* vont après, qui, grandes et hideuses,
Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses;

Ainsi que Dom-Quichot elles portent bassins,
Et paroissent de loin barbes de capucins.

Enfin, *débris* s'avance, et sans ordre égarée,
En cravatte combat sa troupe séparée.

Puis le dernier de tous marche le beau *lambris*;
Son harnois est partout bruni d'or de grand prix.
Il est environné de troupes romanesques,
De visage et de port étrangement grotesques.

Tels sont des bouts-rimés les chefs pleins de fureur,
Le nombre des soldats donne de la terreur;
Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières,
Aux travaux de l'été, les fourmis ménagères,
Et de leurs cris confus, et du bruit des clairons,
Hauteuil et Vaugirard tonnent aux environs.

Contre eux d'autre côté, va le *poëme épique*,
Armé superbement d'armures à l'antique.

L'*Ode*, l'armet orné de myrte et de laurier,
D'un air noble et charmant suit ce fameux guerrier.
Les *Stances* vont après, et cette troupe brave
A sous divers harnois le port galant et grave.

Formidable aux grands rois, mais toujours malheureux
Foulant avec orgueil un cothurne pompeux,
Marche sévèrement le *poëme tragique*,
Suivi de son cadet le *poëme comique*,

Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traînant après soi cent et cent braves *chœurs*,
La plaisante *chanson*, l'*Elégie amoureuse*,
Et la double *satire*, ou sévère, ou railleuse,
Les *madrigaux* polis, les légers *impromptus*,
Font front en divers lieux, de leurs armes vêtus.

Au *sonnet* difficile est l'*épigramme* jointe;
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.

En un grand bataillon vont les aventuriers;
Ces vers se sont entre eux nommés *irréguliers*,
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braves, mais combattant sans ordre de bataille.

Enfin, ce que la France admire de bons vers,
S'y trouvent tous rangés en des postes divers.

CHANT TROISIÈME.

Mais Dulot cependant, pour terminer la guerre,
Laisse sur le *Sonnet* tomber son cimeterre,
Le *Sonnet* étonné branle sur ses tercets,
Mais il prend sa revanche avec pareil succès.
Dulot, atteint du coup que le *sonnet* lui donne,
Chancelle par trois fois, et son camp s'en étonne;
Mais il se raffermit, et d'un bras sans égal,
Jusques dessous les dents il fend un *madrigal*.
Le *madrigal* sans force, et plus froid que la glace,
Tombe d'un coup si rude étendu sur la place.

Les autres *maurigaux*, animés du danger,
Se jettent sur les *pots* afin de se venger:
Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,
Et de coups redoublés ils leur ouvrent les panses.

Capot vient au secours, et criant: *C'est assez;*
Traîtres, vous payerez, dit-il, *les pots cassés*.
Les pots vont devant lui; mais le *poëme epique*
Les arrête, et d'un coup perce le *roi de pique*.
Il charge encor *Capot*, qui perd les etriers,
Et tombe entre les *rois* qui sont faits prisonniers.

Il attaque *Chicane*, enfle de sa victoire;
Soutane à son secours pousse sa bande noire:
Elles frappent cent coups en un même moment,
L'*Epique* les meprise, et rit amerement.
Plus ferme qu'un rocher qui presente sa tête
A l'effort violent d'une rude tempête,
L'ecu sonnent leurs coups sur son bras qu'il roidit,
Et l'acier repoussé vers les cieux rebondit;
Il lâche son epee; et, d'une main guerrière,
Il prend par le collet *chicane* prisonnière.
Le lâche *procès* fuit, jetant par les chemins,
Afin de mieux courir, et sacs et parchemins.
Jusqu'au bord de la mer va cette gent maudite,
Et le seul Océan peut arrêter sa fuite;
Aux rives où la Seine à Téthys [1] fait la cour,

[1] La Normandie.

C'est là que de tout temps *procès* fait son séjour.
Soutane, sans secours, maudit sa destinée,
Et comme sa compagne elle est emprisonnée.

Les *impromptus* ailleurs voltigeants et courants,
Du corps de *diaphane* éclaircissent les rangs.
Diaphane lui-même est brisé comme verre,
Et sous un *impromptu* donne du nez en terre.
Dulot voit ce désordre, et frémit de dédain,
Il renverse un *quatrain*, un *sixain*, un *dixain*;
Profane fait tomber la plaintive *élégie*;
Mais quoique de son sang la terre soit rougie,
Le coup n'est pas mortel, et ce fâcheux état,
Sans l'ôter aux amants, la met hors de combat.

Les monstres de la mer poussent la *comédie*;
On la voit en danger, mais l'*ode* y remédie;
Elle les tourne en fuite, et Seine sous son flot
Les cache avec leur chef à tête de *chabot*.

Deux *chansons*, d'un bel air, sur de vites alfanes,
Leurs notes à la main attaquent les *profanes*,
Et pour rendre le chef et les géants vaincus,
L'une invoque l'Amour, l'autre invoque *Bacchus*;
Profane s'en indigne, et vomit cent blasphêmes;
Je voudrois que ces dieux combattissent eux-mêmes,
Dit-il, ils en mourroient ces deux lâches garçons,
Qui chez moi comme vous passent pour des chansons;
Il dit, et de ses mains menant sa lourde masse,

Un coup horrible et fier suit sa fière menace;
Ce coup est détourné par le vouloir des dieux,
Qui punissent l'orgueil de cet audacieux.
Il tombe terrassé par leurs divines flèches,
Qui dans son bataillon font de sanglantes brèches.

Ici l'un va par terre, et là, d'étonnement,
L'autre n'a plus de mains, ni plus de mouvement,
Et deux foibles *chansons*, ô force souveraine!
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne:
Apprenez, ô mortels, de leur témérité,
Le respect que l'on doit à la Divinité.

Comme on voit les essaims abandonner les ruches,
De même en un instant le bataillon des *cruches*
Se vient rendre au *sonnet*, et trahit son parti;
Jacquemart quitte encor le grand fils du Herty;
Le *sonnet* le reçoit, le met sous bonne garde,
Et comme des coquins tout le camp les regarde.

L'*Epique* cependant, presque égal au dieu Mars,
Comme un noir tourbillon fond sur les *jacquemarts*:
Il y fond à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels troubloit la *tragédie*.
Ses derniers vers gisoient, et des coups de leur flanc,
La plaine se couvrit de longs fleuves de sang:
En vain les braves *chœurs*, comme guerriers fidèles,
Tâchoient à detourner ces atteintes mortelles;
De leurs corps en cent lieux les champs étaient jonchés

Du bataillon tragique ils étoient retranchés.
Ah! s'écria l'*épique*, ah! canaille inhumaine,
Oser devant mes yeux ensanglanter la scène;
Vous transgressez la règle, et vous mourrez aussi,
Sa colère redouble en discourant ainsi.

Il frappe *Jacquemart*, l'effet suit la menace,
Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.
Jacquemart sous ce coup trébuche en un moment;
Tout son peuple reçoit un même traitement.
Avec le même bruit qu'aux forêts éloignées
Tombent les chênes vieux sous l'effort des coignées,
Et vite comme on voit sous la faux de Cérès,
Tomber les épis mûrs sur le dos des guérets.
On seconde l'*épique*, on les saisit sans peine,
Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.

Mais les *barbes* encor, et *débris*, et *lambris*,
Combattoient fièrement près des murs de Paris.
Contre les *barbes* vont mille *stances* nombreuses;
Tout fait jour à l'effort des *stances* valeureuses,
Et les *barbes* partout tombent à grands monceaux,
Sous l'effort des rasoirs, et l'effort des ciseaux.

Des vers *irréguliers* qui combattent en foule
Le bataillon épais vers le *débris* se roule;
Le *débris* est tué, ses soldats morts ou pris,
Et rien ne reste plus de ce vaste *débris*.

[illegible] on voit des [illegible] hâter mal les affaires.
[illegible] enfin [illegible] rendre ses *chimeres*.
[illegible] la campagne de corps.
[illegible] son nom par le nombre des morts.

[illegible] pleins d'honneur et de gloire.
[illegible] ardemment la victoire.
[illegible] vous le pouvez savoir
[illegible] bon soir, seigneur, bon soir.

CHANT QUATRIEME

[illegible] des ailes, et vole,
[illegible] de l'un à l'autre pôle;
[illegible] rendent grâces aux dieux,
[illegible] chants victorieux.

[illegible] on délibere
[illegible] il est juste de faire;
[illegible] d'une voix à leur faire merci.
[illegible] on en dispose ainsi :

[illegible], afin d'être punie,
[illegible] *J*[illegible] le reste de sa vie.
[illegible] et les autres valets.
[illegible] à coups de gantelets.

[illegible] bien qu'il vive,
[illegible] d'une façon chaive,

Sans se mêler de rien que du jeu du piquet,
Et sans oser jamais parler de *perroquet*.

On condamne *soutane* à servir la justice,
Et le crotté pédant, et l'homme à bénéfice.

Partout dans la cité les *tripots* dispersés,
Et de cris et de coups incessamment poussés,
Sous la loi d'un Naquet que le monde baffoue,
Servent de passe-temps au peuple qui se joue.

Du lâche *coquemart* les soldats enchaînés,
Dans toutes les maisons esclaves sont donnés;
Comme insensiblement on cherche à s'en défaire,
Partout on les destine au plus vil ministère,
Allant puiser de l'eau si souvent ils y vont,
Qu'avec le *coquemart* la cruche enfin se rompt.

Contre les *jacquemarts*, la sentence publique
Veut qu'on venge les morts du bataillon tragique;
Mais si cruellement, qu'à la postérité,
Le monde en le voyant en soit épouvanté.
Chacun s'en reposant sur le *poëme épique*,
Qui des enchantements a toute la pratique,
Il jette sur leur tête un redoutable sort,
Tels qu'ils sont tous debout, et que pas un ne dort,
Et Phébus et sa sœur roulent dans leur carrière,
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière,
Et l'aurore au matin, ni vesper vers le soir,

[illegible]
[illegible] chacun fait [illegible].
[illegible] de ne plus frapper [illegible].
Et [illegible] pas le temps sur le [illegible].
[illegible]
La peine de Sisyphe et celle de Tantale.
[illegible] jamais égale.
Leur chef sur le sommet de Saint-Paul attaché,
Par nul effort humain n'en peut être arraché.
[illegible] et des âpres froidures.
Des vents et des oiseaux il souffre les injures.

Lambert, malgré [illegible], sa pourpre et son [illegible].
Se trouve pour jamais garrotté contre un mur:
Sphynx, éléphants, dragons, lézards ailés, chimères,
[illegible], syrènes, griffons, monstres imaginaires,
Dont la double *satire* a reçu tant d'ennui,
Y sont sous mille clous arrêtés avec lui.

Le reste des captifs sortant de leurs misères,
Passent en divers corps pour rimes ordinaires,
Sur peine de mourir, ou d'être renfermés,
Si jamais on les voit servir de bouts-rimés:
Lors tout marche à Paris, et chacun se dispose,
Comme on vient d'arrêter, d'exécuter la chose;
Tout triomphe, traînant les captifs enchaînés,
Prêts de sentir les maux qui leur sont destinés.

L'*épopée* allait entrer, quand soudain la merveille

D'un tumulte imprévu vient frapper son oreille.
Il voit un grand guerrier se retirer pressé,
Et des coups et des cris du vulgaire amassé.
Cent pierres et cent dards lui fondent sur la tête;
Son harnois en cent lieux soutient cette tempête;
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souvent,
La tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.

Tel qu'au fort de l'été, lorsque la canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre et la brûle;
Un mâtin enragé, terreur des villageois,
Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois,
S'il tourne, fait cacher la gent foible et peureuse
Devant son œil brûlant et sa dent écumeuse :
Tel et plus furieux le guerrier redouté,
Chasse d'un seul regard le peuple épouvanté.

L'*épique* le regarde, et l'admire, et s'avance,
Et pour le secourir déjà branle sa lance;
Quand il connoît Dulot, qui, rempli de fureur,
Porte dans ses regards la mort et la terreur.

Ce révolté, voyant la bataille allumée,
Et le sort malheureux menacer son armée,
Par raison, non par crainte, en est soudain sorti,
Pour aller dans Paris soulever son parti,
Mais du mauvais succès tout son monde s'étonne;
Chacun le craint, le fuit, se cache, et l'abandonne.
Ses plus grands partisans blâment les bouts-rimés,

Et par eux contre lui les gens sont animés.
Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
Et comme un fier lion, quitte à peine la place,
Hors des portes pourtant il est enfin jeté
Par les vieux paladins qui gardaient la cité.
Rondeaux, Lais, Triolais, Virelais et Ballades,
Le peuple suit, ruant pierres et bastonnades.

L'*épique* le retient, et dit : N'avancez pas,
La mort de l'insolent se doit à notre bras;
L'un sur l'autre à ces mots également s'élance;
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups après cruels et furieux,
Le sang sur leurs harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre;
L'*épique* sous le faix glisse et tombe par terre.
Le camp épouvanté fait alors mille vœux;
Mais l'*épique*, soudain se levant tout honteux,
Sur le front de Dulot ramène son épée;
Son casque en est ouvert, sa trame en est coupée;
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
Et son âme en rimant sous les ombres s'enfuit.

EPIGRAMME.

Je veux au pied de Parnasse,
Contre tout poète errant,
Soutenir en combattant,
Qu'Amynte a meilleure grâce,

Ni que le rossignol quand il plaint sa disgrâce,
Ni que les muses en chantant,
Ni que les fières sœurs de l'empire flottant :
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins;
Et qu'enfin, pour l'entendre, on quitteroit un cygne
Abandonné des médecins.

AUTRE.

QUAND j'entendis parler de vos divins appas,
Il me prit de vous voir une si forte envie,
Que, bien qu'on m'avertît que j'allois au trépas,
Je n'ai jamais été si vite de ma vie.
Enfin, je vins, je vis, mais je ne vainquis pas :
Vos yeux le savent bien, Sylvie.

A une Femme intéressée.

JE vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir.
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit;
Les voici, sans vous faire attendre :
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

AUTRE.

UN jour un curé querelloit
Un homme proche de sa femme,
Et s'emportant fort, l'appeloit
Traître, larron, coquin, infâme.

A tout cela, la bonne dame
Ecoutoit et ne disoit mot.
Mais venant à l'appeler sot,
Tout soudain dans l'excès du zèle
D'une sainte dévotion :
Ah! messieurs, ce méchant, dit-elle,
Révèle ma confession.

MADRIGAL.

J'ai mal dormi la nuit passée;
Je me sens l'âme embarrassée
Du souvenir d'une beauté;
Je me trouve le teint tout blême;
Vous verrez à la fin que j'aime.
Mais j'y suis assez résolu,
Puisque deux beaux yeux l'ont voulu :
Ils ont entrepris ma défaite,
Eh bien, leur volonté soit faite.

CHANSON.

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin,
Près votre teint semble mourant et pâle :
D'Aurore avez le nom et le destin,
Et d'un vieillard la couche maritale :
Or, pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si lui vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudroit recevoir un Céphale;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.

AUTRE.

A une Dame sur sa pâleur.

Rose d'été, qui la pourroit trouver
Sur votre teint, ce seroit bonne affaire;
Mais le pis est que sommes en hiver,
Et c'est un temps aux roses fort contraire.
Si le vermeil est pourtant nécessaire
Pour embellir votre teint blanchissant,
Dites toujours : *J'aime*; c'est chose claire,
Que le direz toujours en rougissant.

AUTRE.

Philis, vous n'êtes pas trop sage,
Pour marque de ma passion,
De demander mon cœur en gage;
O la mauvaise caution!

Il me semble que je raille
Quand je parle d'être constant;
Mon amour est un feu de paille
Qui luit et meurt en un instant.

On m'enchaîne sans résistance,
Mais je rompt mes fers aisément,
Et je trouve que la constance
Est une vertu de roman.

FIN DU SECOND VOLUME.

